

Rêves et cris :

26 Voyages en vies

Par Diane H. Mond

L'odeur des petits lardons et des oignons grillés

Une bonne raison de se mettre à la table à la maison, si on devait en choisir une parmi les milles existantes, serait la bonne ambiance qu'il y règne... Ou plutôt devrais-je dire qui y régnait.

Je me souviens encore de ces temps heureux, où nous mangions tous ensemble autour de la grande table familiale de la salle à manger, toujours dans la bonne humeur, ou presque.

A cette époque-là, nous étions encore tous les cinq, ma femme, nos trois enfants... Et moi, bien sûr. Chaque soir, c'était la même routine, qui n'était pas pour me déplaire : mon fils aîné sortait du collège – plus tard ce fut du lycée – avec sa sœur, et tous deux ensemble allaient chercher leur petit frère à l'école. Ils rentraient tous les trois, commençaient leurs devoirs, et j'arrivais.

A la maison, chacun avait sa tâche. Ma femme faisait la cuisine – non par préjugé mysogine mais tout simplement à cause de mon incompetence dans ce domaine – et moi, je m'occupais de tout le reste. J'aidais les enfants dans leur travail, et ceux-ci contribuaient aux tâches ménagères dont je m'occupais la plupart du temps.

En somme, nous étions une famille équilibrée, qui vivait relativement heureuse, avec bien sûr son lot de disputes et de problèmes quotidiens mais ni plus ni moins que les autres, en quantité suffisante pour ne pas se sentir privilégiés, mais pas trop, pour ne pas en être accablés. Nous étions ce que l'on pourrait appeler une famille « normale », dans la norme, ni trop blanche, ni trop noire, d'un gris tout à fait moyen et peut-être même un peu fade.

Ce qui, en revanche, était totalement dépourvu de fadeur chez nous – parce qu'il faut toujours qu'il y ait quelque chose – était le moment du repas. Mais même avant, les moments qui précédaient... Même avant, tout cela était toujours empli de la même saveur...

Quand ma femme rentrait, c'était toujours le même petit rituel. Elle allait poser ses affaires dans le bureau, puis s'asseyait à la table de la cuisine. Je la rejoignais, nous servais deux verres, et nous nous racontions nos journées respectives, simplement, sans nous soucier de rien d'autre au monde. Ce qui nous faisait redescendre sur Terre, c'était toujours les enfants.

Nous ne mesurions pas le temps, quand nous parlions, avec ma femme. Il se distordait, s'allongeait, se prolongeait, jusqu'à l'instant où un des enfants venait tirer sur la jupe de ma

femme en prononçait l'habituelle phrase « Maman, j'ai faim. Quand est-ce qu'on mange ? ». Elle souriait, se levait et déclarait d'un ton calme et sans réplique : « Bientôt ». Alors elle me regardait, et je partais occuper les enfants. Elle n'aimait pas qu'on traîne dans ses pattes quand elle cuisinait.

Elle n'aimait pas cela ; elle détestait cela, même. Mais nous, nous adorions la voir cuisiner. C'était comme un spectacle, qui éveillait tous nos sens avant l'heure tant attendue du repas. Une fois que nous avions mis la table et tout réglé, nous nous asseyions, à bonne distance pour ne pas la déranger, et nous regardions.

Il y avait un plat, particulièrement, qu'elle savait bien réussir ; un plat qui nous séduisait plus que les autres, dont elle seule avait le secret. Oh, c'était quelque chose de tout simple, oui, juste des pâtes, des pâtes à la crème, aux oignons et aux lardons, mais il y avait quelque chose en plus, un arrière-goût de bonheur paisible, tranquille.

Nous la voyions s'affairer, jetant les spaghettis dans l'eau bouillante en les remuant, et faire cuire à côté les oignons et les petits lardons. Ah, les petits lardons ! Les petits lardons de ma femme, c'était toujours toute une histoire. Je croyais qu'il y avait quelque chose de magique, là-dedans. D'abord, il y avait le bruit, ce bruit faible mais charmant, le bruit des lardons qui grésillaient dans la poêle, faisant pétiller de joie les gouttes d'huile brûlante. Et puis montaient les effluves, le doux parfum des lardons et des oignons, ce vieux parfum délicieux qui, dans un langage très ancien, devait raconter une histoire de joie et de bonheur. Une bonne raison de se mettre à table, oui, à la maison, c'était l'odeur des petits lardons et des oignons grillés.

La cuisine, disait ma femme, c'est comme une histoire. Une histoire qu'on raconte, une histoire qu'on écoute, je ne sais pas. Ça dépend des gens, sûrement. Mais ça reste une histoire, que chacun réinvente à sa manière.

Et à chaque repas, c'était une nouvelle histoire. Il y avait dans ce qu'elle cuisinait une forme d'art, de poésie. Nous n'étions pas croyants, non, mais à chaque début de repas, il y avait comme une forme de recueillement, de prière mentale et muette. Nous avons appris à nos enfants à être reconnaissants heureux des petits bonheurs que la vie pouvait leur apporter ; et à ne pas trop haïr lorsqu'il leur arrivait un malheur.

Mais une fois ce moment de tranquillité silencieuse passé, tout redevenait comme avant ; la discussion allait bon train, et nous bavardions tranquillement durant toute la durée du repas qui était, à chaque fois, incomparablement délicieux.

C'était là notre quotidien joyeux et paisible, de cet ancien temps où nous étions tous ensemble... Que s'est-il passé ensuite ? Je l'ignore. C'est venu progressivement, comme un poison insidieux qui, petit à petit, a détruit notre bonheur. Au début, nous ne voyions rien, et puis c'est tombé, et j'ai fini par me rendre compte de tout.

C'est l'an dernier que j'ai compris ; l'an dernier, durant le froid mois de décembre... Ce mois-là, justement, ce mois où tout le monde n'a de tête que pour les réjouissances, eh bien moi, j'ai enterré ma femme. C'est à ce moment-là, lorsque je suis reparti, seul, du cimetière, que j'ai compris. J'ai enfin compris que rien ne sera plus comme avant, que les choses avaient changé, définitivement.

Les enfants étaient partis, un à un, et puis, maintenant, c'était elle... Ne restait plus que moi, moi seul, abandonné de tous, et en particulier de cette félicité. Les choses changent, voyez-vous, le temps passe, et tout passe avec lui, bonheur ou tristesse.

J'ai eu ma période heureuse ; je n'ai pas à me plaindre. Il ne me reste plus, maintenant, qu'à attendre ; attendre que le temps et la mort fassent leur ouvrage, et me ramènent là où celle que j'aime s'est envolée.

Une bonne raison de se mettre à table, chez moi, je n'en vois pas vraiment... Ou s'il y en a une, c'est peut-être de se souvenir. Se souvenir du bon vieux temps, et puis de l'odeur des petits lardons et des oignons grillés.

Jour, nuit.

Nuit. Tout est noir. Le silence. Je n'entends rien... Rien que mon souffle, ma respiration régulière. Et ce bruit, ce bruit strident et répétitif. Oh, mais que ce bruit m'horripile... Enfin. Je suppose que c'est toujours mieux qu'au début ; après tout j'ai eu du temps pour m'habituer.

Un point de jour. Mais il est loin, si loin... Arriverai-je jusqu'à lui ? J'essaierai. L'homme est comme les papillons : attiré par la lumière. Le noir, c'est le vide, c'est le rien. Et l'homme n'aime pas le rien. En cela, je suis un homme parfaitement comme les autres. Alors je soulève mes jambes ankylosées par le manque d'activité qui sévit depuis longtemps, maintenant. Et je marche ; je marche, j'avance, vers ce petit point de lumière au loin. Je marche sans fatigue, sans rien, vide de tout.

Au loin, la lumière s'est éteinte. Nuit. Je me rassois, je me recouche, et je ferme les yeux. Aucun bruit, sinon ceux que j'entendais déjà avant. Silence complet. Nuit totale. Pas un son, pas une respiration pour se mêler à la mienne. Où suis-je ? Je ne sais pas. Et mieux encore, j'ai le sentiment profond que je n'ai pas à savoir, ce qui m'empêche de chercher à savoir, et même d'avoir l'envie de savoir. Parfait. Je ne suis pas ce genre de personnes, qui veulent toujours tout savoir. Certaines questions ne sont pas faites pour trouver réponse, je le conçois et je l'admets. De ce fait, je ne cherche pas de réponses. Ce qui, vous le devinerez, facilite énormément la vie. Enfin quoiqu'il en soit, je commence à me sentir un peu seul...

Elles sont arrivées - ou peut-être revenues, qui sait exactement -, en même temps qu'un brin de jour. Qui ça, « elles », me demanderez-vous sûrement ? Oh, si je vous laissais réfléchir un peu, vous verriez bien vite qu'il n'y a pas tant de solutions que cela. Mais comme tout cela me met de bonne humeur, je ne vous laisserai pas la frustration de l'énigme irrésolue plus longtemps. Ce sont les voix. Elles sont arrivées aujourd'hui, enfin je crois que je devrais plutôt dire « elle », car je n'en ai perçue qu'une seule. Une femme, je l'aurais parié. Mais quitte à en dire plus... Non, je ne le peux pas. Et je n'ai pas compris la moitié de ce que cette voix m'a dit. J'ai juste entendu ces quelques mots : « S'il te plaît... Reste... ». Que signifient-ils ? Rester, oui, mais où ? Que faire ? Je n'ai aucune idée de qui m'a parlé, d'où il l'a fait, ni exactement ce qu'il m'a demandé.

Nuit. Et silence, aussi. Cela fait longtemps que les voix ne sont pas réapparues. Ce qui ne fait que renforcer mes questions. D'où venait cette voix ? Que voulait-elle me dire, me

demander ? Le mystère reste entier, mais en attendant, je m'ennuie. Autour de moi, tout est sombre. Que je garde les yeux fermés ou que je les ferme, aucune importance ; je ne vois pas la moindre différence. Triste sort auquel je suis abandonné là... Si je ne sais où on me demande de rester, j'espère bien que ce n'est pas ici ! Quelle tristesse, ce noir, partout, ce vide, cette absence de sensations...

Aujourd'hui, j'ai eu droit à mieux que des voix. Les voix elles-mêmes sont revenues ; celle de la dernière fois et quelques autres, et puis surtout la musique. La musique, oui ! Simplement magique. Cela fait bien longtemps que je n'ai pas entendu de musique, dans mon environnement étrange, si noir et silencieux. Tchaïkovski. Le concerto pour violon. Un pur chef d'œuvre ; je ne me suis jamais lassé de l'écouter. Malgré les voix, qui parlent autour - à moi, je le crois bien - je me suis focalisé sur la musique, cette musique dont je connais chaque note, chaque rythme. Et en même temps, au loin, j'aperçois de la lumière, encore plus de lumière qu'avant. Ce qui avant n'était qu'un point, puis une tâche indéfinie mais encore toute petite, était devenu une sorte de porte, beaucoup plus grande malgré la distance à laquelle j'estime me trouver. Et la musique semble provenir de là. Je n'ai pas hésité. J'ai couru. J'ai couru pendant ce qui me parut être des heures et des heures, tandis que la musique défilait. Jour. Tchaïkovski. La musique. Et je cours, je cours, à en perdre haleine, comme si ma vie en dépendait. Et la musique continue, s'enchaîne. Crescendo, decrescendo, folie virtuose... Tchaïkovski. Jour. Les morceaux se succèdent les uns aux autres, sans pause, comme si un seul orchestre jouait d'un souffle, d'un même élan. Et moi, je cours toujours. Je m'abreuve de cette musique, qui me donne la force d'avancer. Et je vais vers la lumière. Combien de temps, ainsi, me suis-je élancé, de toute ma force ? Combien de temps la porte de lumière s'est-elle éloignée ? Je ne le sais. Quoiqu'il en soit, je ne l'ai jamais rattrapée.

Nuit. La musique s'est tue, la lueur s'est éteinte une fraction de seconde après. Me revoilà plongé dans ce monde de noir et de silence. Comme la vie est monotone, lorsque tout est vide. Que ne donnerais-je pour sortir de cet enfer. « Reviens ». Je crois avoir entendu cela, à travers deux notes de musique. Un mot qui, je crois, est revenu – c'est le cas de le dire – plusieurs fois. Revenir, oui, mais d'où ? D'ici ? Mais où est ce « ici » où je me trouve ? Et où suis-je censé revenir ? Une seule chose est sûre : je ne peux que vouloir partir d'ici.

La musique revient, plus forte cette fois-ci. Jour. Elle explose dans ma tête en une symphonie de sons, de lumières et de couleurs ; je me sens revivre. La lumière est là, elle aussi, plus grande, plus vive, plus proche. Je cours, et je me sens plus léger. Tout me paraît

plus simple. Et soudain, les sensations reviennent. Je suis allongé, inerte. Je me concentre et, dans un effort surhumain, fais bouger mes doigts. J'entends les voix de plus en plus proches qui s'affolent. Une fois de plus, je donne mon maximum et j'ouvre les yeux. La lumière inonde jusqu'à mon esprit ; je m'imprègne de cette clarté, de ces voix de ces sons, mais je sens que je ne pourrai pas tenir longtemps...

Dans un ultime sursaut, je tente le tout pour le tout. Mais c'est inutile, c'est trop tard. J'entends ce bruit strident qui s'accélère, et qui s'éloigne. Mes paupières se referment d'elles-mêmes. La lumière, les sons, tout s'en va.

Nuit.

Neige

– Tu m’attends quarante minutes et ensuite tu sors. Tu cours, aussi vite que tu peux, jusqu’au village. Là, tu cherches une maison amie où te cacher. Il y aura bien des gens pour t’héberger ; les gens prennent toujours les petites filles en sympathie.

Il s’interrompit quelques instants.

– Tu attends quarante minutes, pas moins, le temps que j’éloigne les soldats, pas plus, sinon ils risquent de revenir. Tu m’as bien compris ?

Elle hocha la tête, le pouce encore dans la bouche, le regard effarouché. Il la serra dans ses bras avec tendresse, puis la poussa dans sa cachette, sorte de terrier au pied d’un arbre, et s’enfuit en vitesse. Elle eut cependant le temps de voir, avant qu’il ne détourne son visage, une larme au coin de son œil. Il avait tenté de la lui cacher, elle le savait, mais il n’y était pas arrivé... Elle l’avait tout de même vue, cette petite larme, cet infime signe de faiblesse. Il avait toujours voulu paraître fort, pour la rassurer, mais elle n’était pas dupe. C’était son grand frère ; elle le connaissait bien !

Son grand frère... Un vrai héros ! A peine quinze ans, et déjà si courageux ! Il était prêt à tout pour elle. Il était prêt à aller narguer la mort et les soldats pour lui permettre de se sauver. Car elle savait bien qu’il risquait la mort en faisant cela.

Elle savait tout, cette petite ! Du haut de ses six ans, elle était dotée d’yeux clairvoyants et elle voyait bien tout ce qui se passait autour d’elle, tout ce qu’on lui cachait « pour son bien ». Elle avait vu, déjà, et vécu, bien plus que certains n’en vivent en une vie. Elle avait vécu les enfers de la guerre, la douleur des famines et de l’abandon, et la peur. La peur, la vraie. Celle qui vous prend quand vous entendez fuser la mort autour de vous. La peur, la grande, la majestueuse, qui s’empare du moindre bout de votre corps et vous tétanise, qui vole votre cœur et qui bat à la place. C’était elle, la peur, dans toute son horreur, qu’elle avait vécue déjà.

Six ans à peine, et avoir tant souffert... Oh elle était bien grande, parfois, la folie des hommes...

Quarante minutes, avait dit son grand frère. C’était là son plan. Mais il avait oublié de lui dire quelque chose : ça faisait combien, déjà, quarante minutes ? Ça faisait combien, déjà, quarante ? Elle ne le savait plus, ou plutôt, elle ne le savait toujours pas. On ne lui avait

jamais appris à compter que jusqu'à treize... Et treize, ça devait sûrement être bien loin de quarante. C'était où, exactement, quarante ? Et puis surtout, comment faisait-on pour compter quarante minutes ?

Quarante minutes. C'était le bon moment, à ne pas rater. Mais quand était-ce ? Elle commençait à prendre peur. Et si son grand frère se faisait tuer, pour elle, mais qu'elle ne survivait pas ? Elle commençait à trembler, à grelotter, seule au pied de son arbre. Seule, elle était vraiment toute seule. Elle ne pouvait compter que sur elle-même...

Elle releva la tête vers le trou, en haut, là d'où venait la lumière. On commençait à pouvoir y observer le ballet des petites fées blanches. Celles-ci tombaient en nombre, de partout, et formaient ainsi une chorégraphie à la pureté sans pareille. Neige.

« Si tu les vois, avait-il dit, si tu vois les flocons tous de blanc, fuis. Fais aussi vite que possible ou tu mourras, de faim et de froid. Ils te bloqueront... »

Devait-elle donc sortir ? Il lui avait dit d'attendre quarante minutes ; étaient-elles passées ? Elle ne voulait pas les mettre en danger tous deux, en sortant trop tôt. Il lui semblait avoir attendu longtemps déjà, mais longtemps, était-ce quarante minutes ? C'était beaucoup de temps, quand même, quarante minutes, non ? Beaucoup, oui, mais beaucoup c'était combien déjà ?

Que faire, alors ? Là-haut, s'agitait le ballet des petites fées vêtues de blancs, toujours plus nombreuses, toujours plus rapides. Elle regardait le spectacle avec enchantement. Neige. C'était ainsi qu'on les appelait. Un nom magnifique, qui donnait à rêver...

« Si tu la vois, si tu la sens arriver, fuis. Neige est l'ennemie des pauvres comme nous. Elle apporte avec elle le froid, la mort... Lorsqu'elle arrivera, oublie tout et enfuis-toi. Sors, cours te mettre à l'abri, ou elle te piègera dans ta cachette, et ton abri deviendra prison... »

Mais si elle attendait encore un peu ? Quarante minutes. Quarante, quarante, quarante... Elle voyait ce nombre tourner partout, autour d'elle. Partout, il lui semblait entendre les voix qui murmuraient... Elle avait peur, oui, affreusement peur de ne pas prendre la bonne décision. Il n'est jamais évident de prendre une décision, lorsqu'on a six ans.

Tout tournait dans sa tête. Son grand frère, le plan, les quarante minutes, Neige, les soldats. Où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, le danger était partout. Elle se sentait traquée, harcelée par la peur, la mort, le danger. Elle resserra ses jambes contre sa poitrine, appuya sa

tête contre ses genoux. Elle ne voulait pas sortir. Elle était bien ici. Il commençait à y faire un peu froid, oui, mais...

Son frère n'avait pas besoin d'elle. Le monde n'avait pas besoin d'elle ; elle pouvait bien rester là encore un peu ! Si elle ne sortait pas, Neige ne la prendrait pas ; les soldats ne la prendraient pas. Elle était en sécurité, ici ; elle pouvait bien y rester, en attendant l'arrivée de Printemps.

Cela faisait longtemps qu'elle était cachée là, maintenant, très longtemps, lui semblait-il. Sûrement, sans qu'elle ait pu bien le voir, plusieurs soleils et plusieurs lunes s'étaient-ils succédé entretemps. Lentement, le froid, la faim, la prenaient un peu plus. Et à cela encore se rajoutait la fatigue... Elle se devait se forcer pour ne pas fermer les yeux, ne pas dormir. C'était quand on fermait les yeux qu'on était emporté par le froid. Alors elle s'obligeait à lutter, à rester éveillée.

Les quarante minutes étaient passées, maintenant, depuis longtemps, et les soldats, sûrement, revenus. Elle était donc bloquée ici ; elle n'avait pas d'autre choix que de rester là et de tenter coûte que coûte de survivre jusqu'à ce que revienne Printemps, jusqu'à ce que les temps se fassent meilleurs... Mais jusqu'à quand devrait-elle attendre ? Elle tremblait, sous l'effet du froid, de la faim et de la fatigue. Elle tremblait sous le poids de ses doutes et de ses craintes. Qu'il était dur de vivre !

Elle sentait ses forces la quitter, progressivement. Elle se vidait de toute vie. Elle n'en pouvait tout simplement plus de vivre. Alors elle accepta de couler, d'abandonner et finalement, laissa se clore ses paupières...

Un soir si spécial

Ils en font du bruit, là-haut... Un bruit d'enfer ! Un épouvantable vacarme ; un chahut insupportable. Qu'est-ce que c'est donc que cet immeuble, cette maison de fous ?

La nuit, depuis longtemps déjà, a recouvert la ville de sa sombre enveloppe glacée et eux encore sont là, là-haut, à crier, chanter, faire du bruit comme seuls savent faire les fous. Je ne sais pas ce qu'ils ont, tous, dans cet immeuble, pour faire autant de bruit, la nuit... Aux alentours, tout semble plus calme, pourtant, certes ce n'est pas le silence parfait de la ville qui dort, mais rien de comparable à ce qu'il y a là-dessus ! Une faible rumeur, tout au plus, un murmure, tandis que là-haut...

Là-haut, c'est bien différent ; toutes les nuisances sonores, tous les bruits les plus tonitruants de la ville sont réunis en ces quelques étages entassés les uns sur les autres.

Rien qu'au premier, déjà, il y a le bébé ; ce bébé pleurnichard que sa nounou – j'ai vu celle-ci rentrer dans l'immeuble tout à l'heure, et les parents sortir aussitôt – n'arrive pas à calmer, pas même une seconde. C'est à se demander, réellement, comment un si petit être peut-il être tellement insupportable ? S'il n'en tenait qu'à moi, je les tuerais tous, quand bien même cela provoquerait l'extinction de l'espèce humaine. Ces petites choses, qui ne savent que manger, dormir, crier et pleurer, sont si absolument insupportables... En tout cas lorsqu'elles produisent ce si incroyable vacarme... Une vraie torture pour mes pauvres oreilles, qui ne sont pourtant d'ordinaire pas si sensibles...

Au fond, je crois que c'est même pire que la famille du deuxième... Quoique celle-ci compte tout de même trois enfants, rien qu'en temps normal, et sept, en ce soir que tout le monde dit si spécial... Je n'arrive pas à m'y faire, décidément. Toute cette agitation, cette frénésie, tout ce bruit... Si cela était en mon pouvoir, j'instaurerais la loi du silence, au moins dans les lieux où nous vivons tous ensemble ; dans ces lieux qui nous appartiennent, ou qui du moins le devraient. J'imposerais le droit au calme, à la tranquillité, sans nuisance sonore ; ce droit immuable et souverain qui devrait être appliqué pour tous. D'ailleurs, pour cela, on devrait d'abord tout simplement interdire les réunions de famille. Tous ces gens assemblés uniquement pour manger, faisant tinter leurs couverts toutes les dix secondes, créant de leurs conversations un brouhaha innommable, devraient être châtiés ! Mais si encore il n'y avait que cela, que ces bruits non négligeables mais tout de même pas totalement insupportables...

Non ! Il faut qu'en plus de cela, ils laissent toute leur marmaille autour d'eux courir en tous sens et brailler de manière assassine !

Je hais ces gens. Je hais leurs rencontres, leur petit cérémonial bien codifié, bien réglé ; leur étiquette conventionnelle... Je hais les bons petits plats qu'ils se cuisinent, le son cristallin de leurs couverts. Je hais leurs discussions insouciantes ; je hais tout en eux, ces grands naïfs de la vie qui ne savent rien des autres et qui ne cherchent même pas à savoir.

Ces gens m'exaspèrent, réellement ; ils m'exaspèrent, oh oui, peut-être même autant que le couple du troisième. Ah, ce couple, lui aussi... C'est quelque chose ! J'ai toujours été exaspéré par les couples, ces paires de jeunes tourtereaux – pas toujours jeunes, par ailleurs – mièvres et roucouleurs... Je ne les ai jamais aimés, ces fous, ces inconscients qui se mettent eux-mêmes des œillères et s'empêchent de voir le monde d'une vision éclairée ! Et ils ne sont même pas fous, ils n'ont pas cette excuse, non...

Ce jeune couple du troisième, je le connais depuis un bon bout de temps – au moins cela veut-il dire qu'ils ont su durer – et tous deux me semblent toujours aussi ridicules. C'est lui qui est venu chez elle, ce soir, dans l'immeuble ; cette immeuble de fous... Mais cela ne le dérange pas, lui, puisque des fous, il en fait partie.

J'entends tout, d'ici, moi, avec mes oreilles habituées à épier la moindre conversation. J'entends la ridicule petite musique d'ambiance qu'ils diffusent dans l'appartement ; cette petite chanson aux accents mielleux qui suinte l'eau de rose... J'entends leurs mots doux, leurs compliments ; toutes ces paroles vaines et ridicules. Tout cela me fait horreur. Ils s'aiment, eh bien ? Tant mieux pour eux ! Mais ne pourraient-ils donc pas s'aimer en silence ?

Tous ces gens, cet immeuble tout entier, s'acharnent sur moi, refusant de me laisser le moindre répit.

Ceux qui cependant sont le plus pénible, ceux qui produisent le tapage le plus considérable, sont les jeunes du quatrième. Je ne sais pas pourquoi ce soir est si spécial, mais tout le monde en tout cas en profite pour faire la fête. Et dans leur cas, ce n'est pas qu'à moitié. Ils doivent bien être une dizaine, une vingtaine, même, là-dedans... Et ils produisent un vacarme effroyable !

Leur musique, ou du moins le bruit qu'ils désignent comme tel, est assourdissante, rien que d'ici, dans la rue ; on se demande bien comment tous deux peuvent seulement le

supporter. Et par-dessus encore, ils rajoutent leurs cris, leurs braillements barbares qui s'apparentent parfois – rarement – à une vague ébauche de discussion.

Ah, c'est ça, la jeunesse ? C'est ça, ces jeunes, ce qu'ils appellent « être heureux » ? Il est ainsi, l'été de leur vie, le summum de leur jouissance ? Il ne me semble pas en être un jour passé par là ; jamais, je crois, que n'ai pris part à ce genre de rassemblements...

Si je les envie ? Sûrement pas ! Ou, pour être franc, quand même un tout petit peu... Je les envie, un peu, oui, même si j'en ai honte, malgré tout le mépris que je leur voue... J'envie tout ce qu'ils ont, que je n'ai pas ; tout ce qui me manque alors que je le mériterais peut-être mieux qu'eux.

J'envie leurs appartements confortables, leurs petits nids douillets ; j'envie leur bonne nourriture, qu'ils se servent dans une jolie vaisselle, et la bonne compagnie avec qui ils la partagent. Je les hais, tous, je les méprise, eux et les mille bruits qui sifflent à mes oreilles. Au fond, ils ne me dérangent pas tant, non, ces bruits ; au fond, je préfère toujours cela au silence glacial qui règne en d'autres endroits de la ville... Mais les entendre me rappelle qu'ils sont là, qu'ils existent, sont heureux... Et cela me rappelle que je ne suis, et ne pourrai peut-être jamais être à leur place. Combien, au fond, je donnerais, malgré tout ce que je peux dire, pour y être, là-haut, avec eux, à leur place...

Je donnerais cher, oui, pour ne pas être assis, ici, seul, en ce soir si spécial ; je donnerais cher pour avoir au moins une âme amie à qui parler, me confier ; ou même s'il n'est pas question de parler, quelqu'un à qui sourire, et de qui recevoir en retour ce geste si symbolique, ces deux lèvres qui s'entrouvrent pour manifester du soutien, de l'amitié, de la compassion ou que sais-je encore ? Mais les choses se font rarement suivant notre volonté, et tandis que l'immeuble entier, que la ville entière, mue par une joie fébrile, scande à l'unisson le compte à rebours de la soirée, celui de l'année, je m'éloigne. Je m'éloigne de cet immeuble, trop plein de joie et de bonheur, pour m'enfoncer dans les ténèbres de la ville que la nuit a emplie de silence. Je m'éloigne, comme toujours, seul. Seul, oui, en ce soir que pourtant tout le monde dit si spécial...

Μηδέν ἄγαν

Μηδέν ἄγαν, « rien de trop », c'était la devise de ce nouveau monde que nous avons créé. Ce monde parfait, ou en tout cas celui qui jusqu'alors se rapprochait le plus de la perfection. Cette devise que les grecs eux-mêmes dans l'Antiquité avaient adoptée, nous l'avions reprise et appliquée à notre mode de vie.

Μηδέν ἄγαν, c'était le nom de notre état. Notre état solitaire, basé entre le pied de la montagne et son sommet. Pour ma part, j'étais né sur le versant, mais au bon endroit, dans la strate supérieure, ce qui avait fait de moi un fonctionnaire. C'est toute une histoire...

Ceux qui naissent en bas de la montagne occupent les basses professions ; jamais ils ne quittent ce que l'on appelle les « grands boulevards », où règnent le marbre et l'acier. Ceux qui naissent sur le versant, dans la strate inférieure, occupent les métiers dits « de transition », pas forcément plus glorieux que ceux des grands boulevards, mais au moins ceux-là ont-ils accès au sommet parfois. Ceux qui comme moi sont nés sur la strate supérieure du versant ont plus de chance ; ils deviennent fonctionnaires. Quant à ceux du sommet, ils n'occupent que des postes importants, à responsabilités. Mais, me direz-vous, qu'est-ce qui fait de nous un habitant de tel ou tel lieu ? Ce sont nos origines, principalement. Notre famille, et ses actions passées et présentes.

On dit que ceux d'en bas de la montagne sont mauvais, haïssables, que c'est pour cela qu'on leur a interdit l'accès au sommet, afin qu'ils ne le souillent pas de leur violence et de leur hérésie. En bas, disent tous ceux qui y sont déjà allés, grouillent la peste et toutes les noirceurs du monde.

Μηδέν ἄγαν, rien de trop. Ni trop de malheur, ni trop de bonheur. Plus on tombe bas, plus il est dur ensuite de remonter. Mais plus on s'élève dans les sommets... Plus dure ensuite sera la chute. Ceux-là, ceux d'en bas, ne sont que des débauchés, qui veulent vivre la joie comme un excès, ou le malheur comme une passion. Et ils sont nombreux, malheureusement, bien trop nombreux et dangereux. Ainsi, parfois nous envoie-t-on là-bas, nous, les fonctionnaires, pour en tuer certains, les plus violents, ceux qui représentent une menace, afin qu'ils ne pervertissent pas les esprits et que notre loi pleine de vertu garde sa souveraineté.

Ce fut mon cas. On m'envoya dans les grands boulevards, dans la cité d'en bas, où je devais repérer dix rebelles, que la police arrêterait pour ensuite, sûrement, les emprisonner ou les mettre à mort – mais cela n'était plus de mon ressort. C'était l'épreuve que devaient un

jour ou l'autre passer tous ceux de la strate supérieure, une épreuve qu'on leur imposait pour tester leur fidélité. Une épreuve qui, à chaque instant, pourrait vous faire basculer du mauvais côté de la société. Une épreuve à laquelle il ne fallait pas que j'échoue.

Moi qui n'étais jamais descendu plus bas que ma strate natale, je fus bien étonné tout d'abord. Dans cette cité d'en bas, aux aspects sombres et froids, gris comme l'acier, ou le marbre sali, la misère, le désordre régnaient. Certains, des enfants, même, dormaient dans les rues, à même le sol, faibles corps décharnés étendus sur le goudron froid. J'eus beaucoup de mal à ne rien laisser paraître de ma surprise. J'avais beau être extrêmement choqué, je ne devais rien laisser paraître ; nul ne devait connaître ma mission.

Je ne fus que plus effaré à l'idée que ce sort pourrait être le mien : ils ne m'avaient donné pour survivre que trois pièces d'or ! Dans la cité d'en haut, les hôtels – principalement destinés aux plus riches habitants de la strate supérieure par ailleurs – demandaient une pièce d'or par nuit ! J'estimais qu'il me faudrait, pour ma mission, environ une semaine, et il me faudrait sûrement de l'argent également pour soudoyer d'éventuels informateurs... Ma mission semblait, au final, ne pas s'avérer aussi simple qu'elle le paraissait. J'étais terrifié à l'idée de devoir dormir dehors, ou encore de devoir voler pour survivre... Terrifier à l'idée que j'échouerais peut-être.

Je me mis en quête d'un hôtel, pas trop insalubre de préférence – la tâche n'était pas aisée. J'en trouvai un, finalement, dont l'apparence me semblait convenable. Il était tenu par un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe foisonnante et à l'air amical. Il m'attribua une chambre, que j'acceptai. Elle était correcte, pas bien grande, mais je n'avais pas, après tout, besoin de beaucoup plus. Je n'avais aucune envie de m'éterniser ici. Lorsqu'en redescendant, je m'informai des tarifs que l'homme exigeait, j'eus peine au début à le croire : une pièce de bronze la nuit ! C'était cent fois moins que dans la cité d'en haut !

– Vous venez d'en haut ? me questionna-t-il en voyant mon air ahuri. Vous avez bien de la chance... Mais ici, voyez-vous, c'est ainsi. Ce que vous considérez comme un rien est pour nous un trésor... Ici, monsieur – mais sûrement le verrez-vous bientôt –, la misère règne. Ici, monsieur, on ne se bat pas pour être heureux. On n'a que faire du Μηδέν ἄγαν. Ici, notre survie même est un combat...

Ses paroles me glacèrent. Je partis, allai m'isoler, me réfugier dans ma chambre. Dans la soirée, quelqu'un toqua à ma porte. Entra une jeune fille, qui devait avoir une vingtaine

d'années, tout comme moi. Elle était maigre, très maigre même ; elle n'avait presque que la peau sur les os. Malgré tout, elle semblait heureuse. Elle souriait, d'un sourire radieux, en m'apportant un plateau qui constituerait mon repas du soir. Je lui rendis son sourire.

– Vous êtes bien aimable, mademoiselle, de venir m'apporter mon repas ici...

– Ce n'est rien, répondit-elle en rougissant, rien, vraiment, rien du tout... Après tout, vous devez être quelqu'un d'important, puisque vous avez vécu dans la cité d'en haut...

Elle se tut quelques instants, puis reprit timidement :

– Et... Dites-moi, comment est-ce ?

Voyant que je ne comprenais pas bien ce qu'elle voulait dire par là, elle reprit :

– Comment est-ce... En haut ?

– En haut ? Eh bien, il y a des rues, des routes, des bâtiments... Les maisons sont assez petites, elles ont au maximum un étage. Il n'y a rien de très grand, car après tout, Μηδέν ἄγαν, n'est-ce pas ? La vie est agréable ; le ciel, bleu... C'est une ville tout à fait normale, que voulez-vous ? Mais parlez-moi, vous, plutôt. Parlez-moi de la cité d'en bas ; parlez-moi d'ici.

– Ici..., répéta-t-elle avec un sourire amer. Oh, je ne sais pas ce que vous venez faire ici, monsieur, mais attendez-vous à voir bien des choses qui probablement vous choqueront. Ici, la seule qui règne, c'est la misère. Nous sommes tous pauvres, et encore, je ne suis pas à plaindre. Beaucoup ont sombré dans la folie, d'avoir été trop privés de bonheur, ou d'avoir dû refouler leur malheur à l'intérieur d'eux-mêmes. La police secrète agit dans l'ombre, et peut vous prendre à tout instant. Beaucoup d'enfants sont abandonnés, et condamnés à dormir dans les rues. Mais vous avez dû les voir, déjà ; les enfants des rues... Pauvre petits ! Ils ne peuvent passer une nuit de sommeil sans être troublés. A chaque instant, il y a la peur. La peur que la police, ou un fou, vienne les prendre. La peur d'être enlevés, d'être tués dans leur sommeil. Ces enfants ne sont plus des enfants. Ce sont des victimes. Des victimes du Μηδέν ἄγαν...

Son discours me choqua. Il résonnait de tant de haine, de tant de vérité et de douceur à la fois... Je voyais bien qu'elle ne m'en voulait pas, mais elle semblait désespérée. Désespérée par ce monde dans lequel elle vivait ; ce monde si cruel... Ce monde qu'en rien elle ne méritait. Elle semblait être quelqu'un de bien. Son père aussi avait dû l'être. J'étais persuadé que tous deux n'étaient qu'à cause des actions de leur famille qui, sûrement, les avaient condamnés.

Pour la première fois de ma vie, je sentais mes certitudes vaciller. Et si, au fond, le Μηδέν ἄγαν n'était pas si juste ? Et si certains ne méritaient pas leur sort ? Je ne pus pas, cette nuit-là, dormir, tant le doute m'emplissait. J'avais rencontré un ange, oui, un ange, plein de bonté, et cet ange me laissait maintenant croire que ceux qu'auparavant j'admirais n'étaient peut-être pas aussi admirables que je le pensais.

Le lendemain, elle accepta de me faire visiter les grands boulevards. Je voulais apprendre à la connaître, passer du temps avec elle ; peut-être cela réussirait-il à anéantir mes doutes... Ou au contraire à en faire des certitudes.

La deuxième option sembla, au final, être privilégiée. Je découvrais les grands boulevards sous un autre œil, son œil, critique, mais à la fois attaché à cette patrie qu'était la sienne. Elle saluait les passants, jouait quelques instants avec les enfants des rues. Dans la cité d'en haut, personne ne se saluait, personne ne riait, ainsi, avec d'autres. Le monde que je découvrais ici était tout autre. Pas seulement, comme je l'avais cru au début, parce qu'y régnaient la pauvreté et le désespoir. Au contraire. Jamais je n'avais vu des visages plus épanouis dans la fatalité, jamais je n'avais senti plus l'esprit de vie qui nous animait tous.

Ici, les gens, dans leur malheur, savaient trouver un peu de bonheur. C'étaient eux, en réalité, qui avaient tout compris. Eux qui avaient capté le vrai sens du Μηδέν ἄγαν. Il ne fallait pas s'empêcher d'être heureux, ni se forcer à ne pas admettre son malheur. Il fallait simplement teinter tout malheur d'une touche d'espoir. Et avoir conscience que tout bonheur est éphémère.

Bien plus que de simples quartiers, c'était tout une vie que me faisait découvrir, redécouvrir, mon hôte. Cette vie que j'avais toujours voulu vivre mais que personne ne m'avait appris à vivre de la bonne manière.

Pourquoi étais-je là ? Pour arrêter des rebelles ? Quels rebelles ? Les seuls rebelles que je voyais là étaient des illuminés. Les seuls fous, les miséreux, des victimes du système.

– Mais en réalité, qu'est-ce que vous êtes venu faire là ? me demanda mon hôte, au bout d'une semaine que j'avais passée presque intégralement en sa compagnie.

J'hésitai beaucoup, et lui avouai finalement toute la vérité. Je lui dis tout, la mission, la peur d'échouer... Et je lui dis aussi qu'à cause d'elle, grâce à elle, j'avais renoncé. J'avais vu à quel point tout cela était absurde, à quel point tout cela sonnait faux, et j'avais renoncé.

- Et qu'allez-vous faire, maintenant ? me demanda-t-elle d'une petite voix.
- Rester ici, répondis-je, sûr de moi.
- Ils ne vous rechercheront pas ?
- Si, probablement, mais peu m'importe. Je préfère encore mourir ici que de retourner vivre là-bas.

Elle acquiesça timidement, me regardant avec des yeux plein d'admiration. Elle me connaissait bien, déjà, mieux que quiconque. Elle savait à quel point cette décision m'effrayait. Mais ce qu'elle savait aussi sûrement, c'était que je ne regrettais pas. J'avais fait mon choix, et je savais que je n'aurais pu en faire un meilleur.

Ils me pourchasseraient, me retrouveraient, me tueraient un jour, mais, après tout, quelle importance ? Entretemps, je serais heureux ici, au lieu d'être malheureux là-bas.

J'habite désormais les grands boulevards de marbre et d'acier au pied de la montagne. Ceux qui me tueront ce soir ou demain, ne sauront jamais comme mon histoire fut belle ; dans la ville d'en bas, quand la nuit tombe, il m'arrive de rêver d'un monde sans guerre, un monde où les enfants des rues pourraient dormir jusqu'au matin.

Je t'attendais

La table est le seul endroit où on ne s'ennuie jamais la première heure... C'est le cas, en tout cas, lorsqu'on est bien accompagné. Pas le mien, donc, l'autre jour, lorsque je t'attendais.

J'étais assis à cette table, dans ce restaurant dont nous avions auparavant convenu au téléphone. J'étais assis à cette table, avec en face de moi un couvert sans propriétaire : je t'attendais...

Il y avait encore peu de gens dans la salle ; il était tôt à vrai dire. J'avais réservé – et étais arrivé – bien en avance ; depuis le temps que je voulais te revoir ! Je ne voulais pas perdre une minute de ta présence. Je voulais être là avant toi, pour pouvoir te voir rentrer dans la pièce.

Tu venais en train, je le savais ; tu me revenais de loin, après tout ! Le chemin de la gare à ici n'était pas bien long, cinq ou dix minutes à peine, mais cela te ferait tout de même marcher un peu. Tu étais toujours plus belle quand tu venais de marcher.

Ta démarche devenait plus souple ; ton teint plus rosé. Tes cheveux restaient comme agités par une douce brise ; ton regard était plus vif et ton sourire plus franc. Le mouvement te donnait toujours cette fraîcheur, cette vivacité qui te rendaient encore plus exquise que tu ne l'étais d'habitude.

Tandis que ces agréables pensées me retenaient auprès de toi, la salle commençait à se remplir. Les clients rentraient, les uns après les autres ; seuls, à deux, à trois, en groupe, entre amis, en amoureux... Chaque fois que la porte s'ouvrait, machinalement, je tournais la tête, pour voir chaque fois que ce n'était pas toi.

Je n'aurais pas dû, cependant, me faire tant de souci. Au moment où tu arriverais, je le sentirais. Je sentirais ta présence, l'aura magique qui m'entourerait avant même que tu arrives devant la porte de ce restaurant où nous avons l'habitude d'aller manger depuis des années. Habitude comme celle de ta présence à mes côtés, cette présence qui me manquait maintenant cruellement.

Je te connaissais par cœur. Tes moindres gestes, tes petites folies, toutes tes forces et tes faiblesses. Mieux que quiconque, je savais ce que tu aimais, ce que tu abhorrais, tes goûts,

tes dégoûts, la moindre parcelle de ta vie. Nous avons fait tellement de chemin ensemble, déjà, après tout...

Je savais exactement comment tout cela se passerait. Tu arriverais, marchant aussi vite qu'il te le serait possible, mais ralentissant à mesure que tu te rapprocherais du restaurant. Tu t'arrêterais non loin de la porte, te regarderais dans la vitre pour t'ajuster quelques mèches rebelles, puis en quelques enjambées, tu arriverais devant la porte, devant laquelle tu t'arrêterais encore une fois. Là, tu hésiterais, une fois encore. Quelques personnes te passeraient devant pour rentrer, et tu t'écarterais poliment pour leur laisser le passage.

Tu hésiterais, essaierais encore une fois de te donner la meilleure allure possible, et finalement, tu te déciderais, et pousserais la porte. Et là, enfin, au bout de tant d'années, je te verrais réapparaître.

Pour le moment, il me fallait attendre, cependant, car tu mettais du temps, et je ne te voyais toujours pas venir. Les serveurs commençaient à s'activer autour des clients déjà attablés. La salle, de ce que j'en voyais, était presque pleine. Autour de moi, c'étaient autant de gens, autant d'histoires différentes.

Là, le vieux journaliste solitaire, qui rêvait d'être écrivain ; là, le vieux couple de retraités. Là, le vieux fonctionnaire, qui vient fêter sa promotion et, non loin, la jeune fille qui attend son fiancé. Là, le cercle d'amis musiciens très fêtards ; là, la petite famille en vacances... Ils semblaient tous heureux, sauf peut-être le journaliste, vieux loup solitaire au visage triste et monotone.

Dehors, il pleuvait un peu, mais le soleil brillait toujours, et illuminait l'intérieur également, faisant rayonner les couleurs vives qui décoraient le restaurant.

Tout était joie, tout était fête, du joyeux brouhaha ambiant à la danse cadencée des serveurs. C'était comme un grand festin, auquel les convives étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient tous se connaître.

De cette réception sans pareille, tu serais l'hôtesse, et la reine. Sur tous ces gens ici attablés, tu règnerais sans égal, de par ta beauté, ton intelligence, ta vivacité, ta fraîcheur... Ces milles et milles qualités qui te rendaient à mes yeux si extraordinaire.

Mais, telle la personne de marque que tu étais, tu te faisais attendre, et désirer. Peut-être trouvais-tu que cela renforçait tes charmes, à te rendre ainsi mystérieuse. Mystérieuse, et

si lumineuse à la fois... C'était une chose que tu maîtrisais si bien : être à la fois tout et son contraire.

Alors je t'attendais, tout le monde t'attendait, j'en avais la conviction : très bientôt, tu arriverais. Bientôt, au moment précis où il le faudrait. Jamais trop tôt, jamais trop tard... Tu étais toujours parfaitement à l'heure, et aujourd'hui aussi tu le serais ; dans peu de temps, je le savais.

Dans peu de temps, tu pousserais la porte, de ta main timide, et en entrant, tu ferais résonner les joyeuses clochettes de l'entrée du restaurant. Ensuite, telle une petite fée dansante, tu t'avancerais de ta démarche gracieuse, flottant presque entre les tables. Lorsque tu serais arrivée près de moi, je me serais levé déjà, avec à la main le bouquet de fleurs que je t'avais acheté, et qui t'attendait en ce moment au pied de la table. Je te le tendrais ; tu le prendrais dans tes mains blanches, le porterais à ton visage que tu y noierais en humant le délicat parfum. Le temps, je serais passé derrière toi, en effleurant au passage ton dos de ma main ; galamment, j'aurais tiré ta chaise, en te faisant un grand sourire.

Toi, tu te serais assise, en me regardant avec un grand sourire d'enfant ravie qui découvre le monde ; avec ce grand regard émerveillé et plein d'enthousiasme. Rien, autour de nous, n'existerait plus.

Rien, pas les gens, pas le monde. Il n'y aurait plus la bruine, qui s'abattait en ce moment sur les vitres ; il n'y aurait plus les voitures, passant au loin dans la rue. Plus non plus les bavardages, les éclats de rire, bruissement continu, tout autour de moi. Il n'y aurait rien de plus que nous. Rien que le vide, le silence, une table, et ces si belles fleurs au parfum si entêtant.

« Monsieur... »

Nous parlerions, des heures, des jours, des mois, sans nous arrêter. Nous parlerions, nous arrêterions de vivre, si ce n'est l'un pour l'autre. Je te raconterais la petite monotonie triste de mon ici, que tu ne connais que trop bien... Toi, tu aurais mille et mille choses à me dire, à m'apprendre. Tu me dirais ta nouvelle vie, tes bonheurs et tes malheurs, ces minuscules riens qui te faisaient subsister au quotidien.

« Monsieur... »

Nous serions ensemble, tous les deux, rien que tous les deux. Nous serions ensemble, heureux, loin de tout malheur, de tout souci. Ensemble, et protégés de tout, dans ce paradis merveilleux où le temps s'arrêterait, où nous vivrions tous deux... Jusqu'à ce que le destin fasse une nouvelle fois se séparer nos routes.

« Monsieur... »

La voix m'arracha à toi.

« Monsieur, nous fermons... »

Où étais-tu ? La fête déjà, était finie ; les convives, partis. Tout, tout, était mort autour de moi. Je me sentais perdu, tellement perdu, sans toi... Ou étais-tu ? Je t'attendais, le savais-tu, au moins ? Ou bien m'avais-tu tout simplement oublié ? Oh, comme j'avais été fou, encore, de croire à ton retour...

Je t'attendais, depuis des heures, et toi tu ne venais pas... Peut-être, simplement, n'avais-tu pas envie de me revoir ? Sûrement, oui, était-ce le cas. Empli de ces tristes constatations, je partis, donc, je m'en allai, marchant seul sous la bruine. Mes pas, immédiatement, me menèrent jusqu'à la gare, où je patientai encore de longues minutes...

Je t'attendais...

Cette nuit-là

C'était cette nuit-là. Le lendemain de ce jour fabuleux. Le lendemain du jour où il m'avait emmenée dans les étoiles. La chute avait été rude, bien rude... Recroquevillée sur moi-même, je pleurais, sans troubler le silence de l'appartement vide des rires et des joyeux éclats de voix qu'il avait hier soir abrités. Je pleurais sans seulement pouvoir m'arrêter ; une sorte de crise de larmes qui me plongeait dans un état second.

Ce matin même, il était parti. De mon lit, de mon appartement... De ma vie, même. Sans un mot, peut-être même sans un regard. C'est seulement en revenant – par un miracle qui reste encore inexplicable – au monde extérieur, que j'ai appris la nouvelle, que j'ai compris ce qui s'était passé. Sa femme avait hérité, à ce qu'on disait, de la maison d'un parent éloigné ; ils étaient donc partis, lui et sa famille... Sans moi.

Que faire, désormais, sans lui ? Je me sentais perdue. Lui qui m'avait emmenée jusqu'au bout du monde et même au-delà, lui qui avait été tout pour moi... J'avais le sentiment que maintenant, je n'étais plus rien pour lui. Plus rien tout court. J'étais seule, désormais, seule au monde, seule dans mon monde, qui n'était déjà pas bien peuplé avant...

C'était cette nuit-là. Que se passait-il, alors ? Tout autour de moi était rouge. J'étais vide. J'avais peur. J'étais perdue, au milieu de nulle part, perdue de corps et d'esprit. Où étais-je ? Où était-il, lui, lui qui occupait mes pensées depuis tant de mois ? Je n'en savais rien. Je ne savais qu'une chose. Devant moi, reposait une chose. Une forme. Ressemblant vaguement à un corps qu'on aurait pu dire d'apparence... Humaine ? La chose en question était plein de sang, ou du moins d'un liquide visqueux, laid et rougeâtre. Je répugnais à la toucher, ne serait-ce que pour voir ce que c'était réellement. Je me souvenais vaguement... La chose était sortie de moi, me semblait-il, accrochée à un fil rougeâtre que j'avais coupé à l'aide de la première lame qui était passée en ma possession, avant de m'éloigner, effrayée... C'était sorti de moi, dans un bain de sang – sûrement était-ce finalement du sang, puisque cela provenait de moi. Un bain de sang qui s'étalait maintenant au sol, rouge, laid... Comment tout cela était-ce seulement possible ?

Mais... Mais voilà que maintenant, la chose se mettait à remuer, à crier, à hurler... C'était bien plus que je ne pouvais en supporter, c'était trop, trop, trop !

– Assez... ASSEZ !

J'éclatai en sanglots, la poitrine agitée de soubresauts violents. Je me mis à frapper, cogner, tout autour de moi, éprouvant même de la satisfaction à sentir la douleur jusque dans mes os, jusque dans mon cœur. Toute cette violence, cette colère que je retenais, depuis des heures - depuis des mois... Elle devait sortir, enfin, s'échapper. Je n'en pouvais plus. Comment cette chose avait-elle pu sortir de moi ? Comment y était-elle seulement rentrée ? Je l'ignorais. Et c'était affreux.

Epuisée, je n'avais qu'un seul choix. Faire le vide dans mon esprit. Du moins, il fallait essayer. J'étais trop pleine de doutes, d'inquiétudes et d'angoisses ; il me fallait les évacuer. Une fois cette mission accomplie – ou presque, car quelques détails de tout cela me restaient encore mystérieux –, j'eus comme une révélation. Ça en devenait presque une évidence. Quatre lettres. Un mot. Une révélation. B. É. B. É. Un bébé. Impossible, avais-je envie de hurler. Mais... Après tout... Pourquoi pas ? C'était comme si deux parties de moi-même se battaient pour savoir laquelle aurait raison. Pourquoi ? Pourquoi pas ?

Ces deux voix, je ne les connaissais que trop. « Elles » étaient « ma meilleure amie ». Autrement dit, ma meilleure ennemie, la folie, qui pointait de nouveau le bout de son nez... Je m'arrêtai net. Elle ne devait pas s'emparer de moi. Il était peut-être un peu tard pour dire ça, mais elle ne devait pas me posséder plus qu'elle ne le faisait déjà.

Une nouvelle fois, je tentai de revenir à moi, de revenir dans un état conscient, de revenir à la raison. Vains efforts... Je n'en revenais toujours pas, il fallait que je comprenne.

Pour faire un bébé, tout de même... Il faut être deux, non ? C'est là que la douleur me rattrapa, me foudroyant sur place. Deux... Je l'avais été. Ou plutôt, nous l'avions déjà été... Deux. Cette pensée, ces souvenirs à la fois si lointains et si proches, si merveilleux mais si douloureux... A cet instant, toute vie m'abandonna. Sous le coup de la vérité, la plus foudroyante des armes, je tombai. Je gisais au sol, inerte. Neuf mois. Neuf mois après un départ. Neuf mois pour une vie. Neuf mois.

Neuf mois que je souffrais, et voilà que je me retrouvais là, étendue dans une mare de sang, mêlant au liquide pourpre mes larmes amères.

C'était cette nuit-là. Où était-ce jour ? La nuit, plus vraisemblablement, était encore maîtresse quand je me réveillai, encore étendue à terre. A travers les volets, filtrait une faible lumière. Celle des réverbères nocturnes, ou celle du soleil ? Je ne savais pas, et d'ailleurs, je n'avais aucune envie de savoir. Au-dessus de moi, l'applique fixée au mur menaçait de s'éteindre, ne diffusant plus qu'une lumière tremblotante.

Je regardai de nouveau la chose, le... Bébé ? Je n'aimais pas appeler la chose de cette façon. Parce qu'après tout, je n'étais même pas sûr que ça en soit.

Un bébé, je veux dire.

Pour l'instant, peu m'importait ce que c'était en réalité. Tout ce que je voyais, c'était qu'il n'en émanait aucun mouvement. Malgré moi, une vague d'inquiétude commença à m'envahir, une vague d'inquiétude pour la *chose*. Mine de rien, je m'étais attachée à elle. Du moins c'est ce qui paraissait évident ; il semblait fort que cette chose était sortie de moi, et donc à un moment ou à un autre... En avait fait partie, mots qui me paraissaient désagréables, mais après tout... C'était vrai.

Je la touchai, d'abord du bout des doigts, puis avec de moins en moins d'hésitations ; j'essayai de la faire réagir. Rien. Elle était froide, comme un de ces longs soirs d'hiver que le soleil méprise. Froide, comme mon cœur esseulé, qui était lui déjà glacé. Froide, comme... Non. Non, impossible.

J'essayai de nouveau, j'appelai, je priai... Rien n'y fit. « Elle » ne bougea pas d'un millimètre...

Oh, combien j'avais été sotté ! Essuyant le sang sur ce qui se découvrait être un visage, je voyais, maintenant... Un nez, deux oreilles, une bouche... Et des yeux. Des yeux, oui, ces petites paupières... Closes, désormais. C'était un bébé, et il s'avérait que c'était en plus le mien. Et il était... Mort ? Non... Si. De faim, de froid... A quoi bon le savoir ?

C'était mon bébé, mon enfant, la chair de ma chair, le sang de mon sang, le fruit de mon être. Et il n'en restait rien. C'était son enfant, aussi. Sa chair autant que la mienne, son sang, son être, une part de lui, une part de celui que j'avais aimé d'une folie passionnée. Et maintenant, la seule chose qui, sans que je le sache, me rattachait encore à lui, m'avait échappé, avait disparu, et avec lui, un peu de ma vie également.

Ma vie, ce simulacre de bonheur qui dissimulait mal toutes ses imperfections... Qu'en restait-il, désormais, mis à part ruines, mort et désespoir ? Je pouvais aller n'importe où, essayer de fuir tant que j'en avais envie... Partout où j'allais, je ne croisais que le mal. Que faire, maintenant ? Résister, s'accrocher encore, pour souffrir et rien de plus... Cela me semblait si vain, tellement inutile. Je me sentais tellement perdue, tellement seule et désespérée...

C'est alors, que je le vis, comme une illumination, en image. Le lac. Ce fameux lac, où je l'avais rencontré. Ce fameux lac, où tant de fois il m'avait prise dans ses bras et couverte de baisers, de mots doux et de caresses... Après tout, il n'était pas si loin...

Je pris le corps sans vie de notre enfant dans mes bras, j'allai jusqu'à ce lac de mes souvenirs, éclairé encore par les lampadaires bordant la route. J'avais donc raison, il était nuit, de cette même nuit qui gouvernait ma vie toute entière. Il n'avait pas changé, et les souvenirs qu'il fit remonter jusqu'à mon cœur me firent monter les larmes aux yeux.

Cependant, il me manquait une chose. Je ne pouvais être sûre que je mourrais bien. Qui sait si, pour me jouer un énième tour, la vie ne me ferait pas remonter et ne m'ôterait pas le courage de faire la seule chose que je pouvais encore faire ? Non, je devais être sûre. Et je ne voyais qu'un seul moyen à ça.

Fébrilement, je cherchai cailloux, pierres, toute chose qui saurait me faire couler. J'en emplis mes poches, tout ce qui était susceptible de me faire couler inexorablement et rapidement, avant que le courage ne me quitte. Il le fallait. Il fallait que je meure, avant que la résolution ne m'abandonne, et que la vie ne reprenne ses droits, ne redevienne encore une fois affreuse, comme elle l'a toujours été. Je ne voulais pas que ça recommence.

Au bout d'un moment, je le sentis. C'était bon, il n'y avait aucun risque. Avec tout cela, j'étais bien obligée de couler... Je coulais toujours, de toute façon. Et malgré ma malchance habituelle, cette fois-ci ne serait pas une exception à la règle. J'avais fait en sorte que cela n'arrive pas.

Arrivée sur la berge, j'observai l'étendue d'eau qui d'ici paraissait immense, et qui reflétait les étoiles et la lune, autant de faibles lueurs englouties par une nuit trop noire. Il y avait là une pente, qui plongeait lentement mais sûrement dans le lac. Serrant notre bébé dans mes bras pour ne pas le perdre, j'avançai. L'eau était froide, si froide ! Aussi froide que le petit corps glacé auquel je me cramponnais. J'avançai encore, jusqu'à ne plus sentir le sol

sous mes pieds. J'avancai toujours, jusqu'à ce que des millions de mains m'amènent à elles, m'entraînent, en une longue plainte, vers le fond, me faisant ainsi abandonner à jamais le monde de la surface.

C'était cette nuit-là. Ma femme et mes enfants étaient ailleurs ; j'étais seul dans ma nouvelle maison. Et dire qu'hier encore, j'étais avec Elle...

Comme elle me manquait, tout d'un coup, un vide venait de se créer en moi. Et je me souvenais de tout, d'un coup, comme ça. Je me rappelais sa jeunesse, sa fraîcheur, sa beauté, sa vivacité, sa joie de vivre... Et je me souvenais à quel point je l'aimais. Oh, bien sûr, ceux qui prêtent trop oreille aux racontars ne croiraient jamais ça. Tous, ma femme, mes amis, prétendaient le contraire, considéraient cela comme une aventure passagère. Mais au fond de moi, tout au fond de mon cœur, je savais que c'était un vrai amour. Plus vrai que tout ce que j'avais pu éprouver jusqu'ici, plus vrai même que celui que je vouais à celle avec qui j'avais décidé de partager ma vie.

Et apparemment, elle n'avait vraiment pas apprécié cette dure vérité... Cette évidence, qui l'avait poussée dans une jalousie folle. Une jalousie qui l'avait amenée à ce matin-là...

Ce matin-là, je suis rentré vers sept heures. J'étais avec *elle*. Comme toutes les nuits, et je rentrais le plus tôt possible, comme d'habitude. Mais ce matin-là ne fut pas comme les autres... Bien évidemment, il était spécial de par la nuit qui l'avait précédé, mais également par ce qui s'était passé à ce moment-là.

Elle m'attendait, dans l'entrée. A son regard, j'ai tout de suite vu que je ne m'en tirerais pas à si bon compte. Il y avait dans ses pupilles un mélange de haine et de tristesse, un mélange qui m'effrayait.

- Tu étais avec *elle*, n'est-ce pas ?
- Je n'ai pas de comptes à te rendre
- Ecoute-moi bien. Je me fiche de savoir si tu étais avec elle ou pas. Tout ce que je veux, c'est que tu ne la revoies plus.
- Je ne suis pas un enfant ; tu n'as pas à m'ordonner ce que tu veux quand tu le veux.
- Peut-être as-tu raison sur ce point-là, mais je n'ai pas à me faire HUMILIER à chaque fois ; c'est décidé, je pars. Avec les enfants. Libre à toi de me suivre ou pas.

– Tu ne peux pas faire ça !

– Oh que si... Dois-je te rappeler que tu as reçu une proposition de mutation là exactement où mon oncle nous a légué sa maison ? Nous pouvons partir là-bas. Et je le veux. C'est fini, maintenant. Tu vas devoir choisir... Tes enfants, ou cette...

Elle n'a rien dit. Elle n'avait pas besoin. Et je n'avais pas envie de savoir quelles ignominies grossières et hideuses elle pensait à propos de celle que j'aimais désormais plus qu'elle. C'était là que tout se jouait ; elle venait de poser son ultimatum, j'avais maintenant les cartes en main.

Et moi... Bien sûr, que je l'avais suivie. En sombre idiot que j'étais, oui, je l'avais suivie. Mais que faire d'autre ? J'aimais mes enfants ! Et je voulais qu'ils soient heureux, qu'ils grandissent heureux, en paix, entourés de leurs deux parents... Je ne désirais rien d'autre que leur bonheur ; je voulais leur offrir cette image radieuse du parfait père de famille, et je tenais peu compte alors des sacrifices.

Seulement maintenant, je voyais que les sacrifices que j'avais faits n'étaient pas seulement miens. Elle était là, elle aussi. Et elle n'aurait pas mérité de gâcher sa vie pour moi. Rien, bien sûr, ne dit qu'elle le fera, mais je la connais. Sa sensibilité, sa fragilité qui m'avaient ému lors de notre première rencontre, pourraient bien se retourner contre elle, désormais... Et alors, que pourrait-il bien lui arriver ? Je ne prétends pas lui être indispensable, loin de moi cette vanité, mais je voyais bien dans son regard combien elle m'aimait ; c'était ce même regard plein de confiance et d'amour que me lançaient parfois mes gamins, lorsque je les rassurais la nuit dans leurs cauchemars.

Elle avait confiance, oui, confiance en moi, et je l'avais trahie, en la quittant. Et peut-être, en y réfléchissant mieux, avais-je fait le mauvais choix... Mais ce qui était fait était fait ; impossible désormais de revenir en arrière !

C'était cette nuit-là. J'étais rentré tard du travail ; ma femme, qui voulais désormais passer le moins de temps possible avec moi, était de sortie avec ses amies ; mes enfants étaient avec elle... Je me retrouvais donc seul à la maison.

Seul... En théorie, peut-être, mais pourtant bien accompagné de mes pensées, dont certaines étaient bien sombres... Chaque fois que je me retrouvais seul, elles revenaient me

hanter ; idées noires, peurs et angoisses, remords même... Si violents remords, qui me rendaient fous à revenir si souvent ! Je la voyais, parfois, je sentais même son parfum, celui de la nature et des fleurs sauvages, et je croyais pouvoir encore toucher sa peau de mes mains, effleurer la tendresse mêlée de passion que contenaient ses baisers...

Elle me manquait ; je l'aimais tant ! Chaque nuit, je pensais à elle, repris chaque fois par la même douleur poignante et amère. Il m'arrivait souvent de regretter d'avoir cédé, ce jour qui maintenant était bien lointain, d'avoir suivi ma femme, d'avoir été faible ainsi.

Je m'inquiétais, aussi, pour *elle*. Je n'avais pu garder aucun contact avec elle, surveillé constamment par ma femme ; je n'avais donc aucune manière de savoir si elle se portait bien, et je regrettais de ne pas avoir pensé aux conséquences. Ces neuf mois avaient pu être porteurs de tant de choses...

Porter... Cette idiote de télévision, que j'avais allumée sans même m'en rendre compte, débite ses informations par la voix d'un présentateur au ton blasé, dont on se demande s'il comprend seulement ce qu'il annonce.

« Une jeune fille et un nourrisson retrouvées morts dans un lac... »

J'ai tourné la tête machinalement... Ce lac, je le connais ! C'est là où je vivais, apparemment... Quelle est cette histoire ? Apparemment, ils ne savent pas encore de qui il s'agit. Ils n'ont qu'une photo... Ce visage ! Il me serait impossible de l'oublier ; il est là, pâle, les yeux clos, plus pur que jamais... Mais c'est un des derniers endroits où j'aurais voulu le revoir.

Mon cri retentit dans la nuit. Cri de douleur... Elle. Pourquoi elle ? Et elle avait un enfant. Et, tandis que je plains le père de l'infortuné bébé, je suis soudain saisi d'effroi. Et si... Et si cet enfant, cette... Petite fille, était mienne ? Elle n'a jamais vu personne d'autre que moi et... Neuf mois. J'ai toujours rêvé d'avoir une petite fille, rien qu'à moi. Bien évidemment, j'adore mes deux garçons - de véritables petits anges - mais j'ai toujours rêvé de pouvoir élever une de ces charmantes créatures, pleine tantôt de douceur, de fragilité, de vivacité... J'aurais voulu une petite fille, qui me ressemble mais qui soit également différente ; j'aurais voulu cette douce enfant qui était maintenant morte, avec sa mère que j'aimais elle aussi...

Lentement, les larmes commencèrent à couler, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. Depuis la mort de ma mère, alors que j'avais seulement... Huit ans. Ce même jour où, voyant mon père, que je savais pourtant accablé de douleur, rester impassible ; ce même jour où je m'étais promis de faire toujours comme lui, chose qui jusque-là avait fonctionné... J'étais devenu un homme fort, un homme qui aujourd'hui n'en pouvait plus de toutes ces années de lâcheté et de fuite. Elles me revenaient maintenant en pleine figure, ces années, autant de coups de poignard sur l'âme d'un être déjà à l'agonie. Il fallait que cela cesse.

Que cela cesse...

Faits divers : *Le lac serait-il maudit ?*

Ce matin, la police a retrouvé un corps dans le lac où il y a quelques jours on avait découvert la jeune fille au nourrisson. Pour cet homme d'une quarantaine d'années, on penche également pour la thèse du suicide. Ici, tout le monde s'interroge. Avec deux suicides en moins d'une semaine, le lac serait-il maudit ?

Un beau voyage

Il n'y a qu'une seule façon de voyager... Ou en tout cas, une seule de faire un beau voyage. Il n'y a qu'une seule façon de bien voyager, et il est bien peu de gens qui la connaissent.

D'aucuns croient que pour cela, il faut partir à l'autre bout du monde, voir mille autres pays ; découvrir des horizons nouveaux, aller là où on parle d'autres langues... Ils cherchent à découvrir mille cultures, faire le tour de pays par centaines... Mais faut-il vraiment tout cela ? Je ne crois pas ! Faire un beau voyage, à mon sens, ne nécessite pas tant de moyens !

Ce sont là, pourtant, me direz-vous, les voyages dont tout le monde dit du bien, et que tous recherchent. Eh bien, évidemment ! Ce sont là les seuls que l'on connaisse, et les seuls qu'on nous propose. Mais pour autant, sont-ils les seuls qui existent, et les meilleurs du monde ?

Accordez-moi le droit de ne pas le penser. Pour moi, la seule vraie façon de voyager est la plus simple, la plus naturelle du monde.

Il n'y a qu'une seule façon de faire un beau voyage, et je vais vous la raconter.

Pour faire un beau voyage, la recette est simple. Tout d'abord, partez. En voiture, en bateau, en avion ou en train, comme vous le désirez, mais partez. Arrêtez-vous où vous voulez, pas forcément loin, pas non plus trop près ; au hasard, c'est bien le mieux. Que vous soyez à la ville, à la campagne ; où il fait chaud, où il fait froid... Peu importe. Tout ce qui compte, c'est que vous soyez dans l'inconnu.

A partir de là, dès le moment où vous aurez atteint cette destination que ni vous ni moi d'avance ne connaissons, arrêtez-vous. Ne faites plus un pas, plus un mouvement ; arrêtez-vous, juste, laissez la vie courir et ne bougez plus d'un pouce.

Fermez les yeux ; écoutez, respirez, sentez tout ce qui se trouve autour de vous. Écoutez le moindre bruit, que vous vous trouviez dans la nature ou dans la ville. Du pépiement des oiseaux, du son du vent dans les arbres, au vrombissement des automobiles, au brouhaha des passants dans la rue. Ouvrez vos oreilles, éveillez tous vos sens ; essayez de percevoir tout ce que nous n'entendons jamais, assourdis que nous sommes par cette futile recherche de l'information essentielle.

Toujours les yeux clos, sentez ; tout d'abord les mille odeurs qui se mêlent dans l'air qui vous entoure. Ensuite, sentez cet air lui-même, autour de vous ; et puis vos bras, vos jambes, votre corps tout entier, des pieds à la tête, de la pointe des cheveux au bout des ongles. Sentez-vous vous-même, et puis le sol qui vous porte, le ciel au-dessus de vous, et tout ce qui vous entoure.

Le début d'un voyage, le début du beau voyage, il se fait ainsi ; comme un aveugle, à l'aide de tous les sens sauf de la vue. Le début du beau voyage est immobile et intérieur, à la recherche de soi-même.

Ne négligez pas, ni ne méprisez cette partie du voyage ; elle est douce, oh combien, et magnifique ! Savourez-la comme une merveille précieuse et délicate, mais comme de toutes les bonnes choses, n'en abusez pas. Le voyage perd de sa valeur à mesure qu'il dure. Arrêtez-vous à l'instant parfait, lorsque vous savez que vous ne pourrez pas vous sentir mieux que vous ne le faites déjà. Alors, ouvrez les yeux.

Ouvrez les yeux, et contemplez tout autour de vous. Le ciel, de jour ou de nuit ; le soleil, la lune, les étoiles, s'ils sont là, les nuages s'il en est... Contemplez tout ce qui est autour de vous, que ce soient de grands bâtiments aux hauteurs vertigineuses ou des étendues naturelles à perte de vue... Observez tout ce monde nouveau, ce monde d'inconnu que, bientôt, vous allez découvrir.

Mais avant cela, une étape est importante, la plus cruciale de toutes. Videz votre sac. Enlevez-en tout ce qui ne vous est pas strictement utile. Jetez-le, ou mieux, donnez-le pour faire une bonne action.

Enfilez une solide paire de chaussures, et des vêtements bien adaptés à là où vous vous trouvez. Tout le reste, mettez-le dans un sac bien fermé... Et puis partez. Partez, dans n'importe quel sens, n'importe quelle direction ; là où cela vous paraît le plus beau. Partez à l'aventure, où vous voulez, mais – une règle d'or – toujours à pied. Pourquoi donc à pied ? me direz-vous. En voiture, en train, en avion, en bateau ou en vélo, on va tellement plus loin ! On voit tellement plus de choses...

Tout cela est vrai, oui, je ne le nie pas, mais partir à pied, c'est être libre ! C'est sentir le vent fouetter son visage, le soleil réchauffer sa peau, la pluie dégouliner sur son corps... C'est pouvoir se glisser dans les endroits les plus étroits, approcher les animaux les plus sauvages...

Partir, à pied, c'est être libre, et sans contraintes. On va moins loin, certes, mais on voyage beaucoup plus ; on voit tellement plus de choses !

Le beau voyage, à mon avis, n'est pas celui qui parcourt le plus de distances ; c'est celui qui s'applique à les visiter dans leur beauté profonde, dans leur intensité intérieure, qui est une forme d'infinie. Le beau voyage, c'est avant tout le voyage du cœur, et de l'esprit.

Un beau voyage, c'est comme une recette de cuisine ; à vous de décider de la suivre, à la lettre ou non. Je vous ai donné la mienne ; là s'arrête ma tâche. Le beau voyage, c'est aussi, et surtout, une histoire ; c'est votre histoire, un peu la mienne aussi, puisque c'est moi qui vous la raconte. Mais comme toute histoire, elle n'est pas la même pour tout le monde. Elle se change, se varie et se décline de multiples façons, selon les époques, les lieux, et les personnes qui la vivent.

C'est à vous, maintenant ! A vous de devenir le cuisiner, le poète, le conteur, l'artiste !
A vous de faire un beau voyage...

Dans l'honneur et pour la France

Mon cher frère,

Voilà maintenant plusieurs semaines que tu es parti au front, et ces quelques jours me paraissent déjà des mois. Dis-moi donc comment tu vas, là-bas, au loin, au fond de ta tranchée ! On entend tellement de choses sur vous, et tu nous en dis si peu ! Etes-vous donc si occupés pour ne pouvoir rassurer votre famille ? Ecris-moi, écris-nous, dis-nous ce qui se passe là-bas, raconte nous tout. J'ai hâte que tu me dises ce que tu penses de ta « nouvelle vie », qui je l'espère ne durera pas bien longtemps.

Nous en savons un peu par les journaux que nous pouvons récupérer chaque jour grâce à M. l'instituteur ou à tous ceux au village qui ont le temps et l'argent de l'acheter chaque matin... On dit que vous vivez bien, dans vos tranchées, que vous n'êtes que bien rarement mis en danger ; que les allemands n'ont que de faibles armes face aux nôtres si puissantes ; que vous vivez dans des abris chauffés et assez confortables. Je l'espère pour toi, car ici il ne fait pas bien beau. Les longues journées d'été que nous passions à courir sans fin dans les champs semblent appartenir à un lointain passé. J'en viens même à me demander parfois si tout cela a réellement existé... Depuis le début de la guerre, tout est tellement différent !

Il ne reste pas beaucoup de monde ici. Dans la majorité des familles, les pères et les fils ont été mobilisés tout comme tu l'as été ; le village n'a plus pour population que nous, les femmes, et les filles, accompagnées seulement de quelques vieillards, nous qui devons désormais travailler comme vous êtes les seuls à savoir le faire. J'ai un peu peur à vrai dire, car la froide saison promet d'être fort rude ; la belle n'était déjà pas bien facile... Nous n'avons pas votre efficacité, et il nous est difficile de subvenir à nos besoins. Mais nous nous consolons en nous disant que si nous faisons tout ça, c'est pour la bonne cause, pour que vous puissiez combattre, et repousser nos ennemis bien plus loin qu'ils ne l'ont jamais été.

J'espère quand même que cette guerre ne durera pas trop longtemps, et nous l'espérons tous ici, car nous avons tous une bien bonne raison de le vouloir. Certains, comme moi, simplement pour revoir les gens qui sont chers à leur cœur, mais il y en a d'autres qui ont encore d'autres raisons...

Le petit garçon de Mme Simon, par exemple, est tombé malade, mais elle n'a pas assez d'argent pour le faire soigner, depuis qu'elle doit travailler et s'occuper de lui en même temps, et les créanciers semblent devenir chaque jour plus nombreux devant sa porte. Chacun

espère que bientôt, son père reviendra, et qu'alors il trouvera un moyen de lui payer un médecin, que celui-ci calmera les crises de délire qui le prennent parfois dans la nuit, lorsqu'on entend d'un bout à l'autre du village ses cris qui nous serrent tous le cœur. Je prie chaque soir pour qu'il ne meure pas, car c'est vraiment un adorable enfant, le petit ange de notre village... Je l'aime beaucoup, et je ne veux pas qu'il lui arrive le moindre mal, tout comme je t'aime et comme j'ai peur pour toi, encore plus même pour toi qui es mon frère à vrai dire. Je suis confiante et te sais fort, mais qui sait réellement si tu es en bonne santé ? Prends soin de toi, et fais en sorte de bien te porter à ton retour.

J'ai demandé à maman s'il était possible de t'envoyer un colis, avec les gâteaux au miel que tu aimes tant, et tant d'autres choses qui te feraient plaisir et sauraient te rappeler la douceur et la chaleur de la maison. Elle a refusé, non sans en paraître très désolée ; les temps sont rudes pour nous et je vois bien que sa santé est fragile ; j'ai peur du jour où cela l'empêchera de travailler... Ne nous en veux pas, donc, de ne pas pouvoir t'envoyer de petits cadeaux comme tu en aimerais sûrement tant. Je te promets que dès que je verrai qu'elle sera en meilleure santé, et que nous aurons un peu plus de temps, je me chargerai de tout cela, car je me doute bien que tu dois avoir aussi besoin de réconfort !

En attendant cela, mon cher frère, je suis impatiente de pouvoir avoir une lettre de toi, enfin, et des nouvelles qui, je l'espère, seront bonnes. Je pense que tu auras bientôt le temps de m'écrire, et j'espère que je pourrai te savoir en bonne santé bientôt.

Ta sœur qui t'aime...

Mon cher frère,

Me voilà donc obligée de reprendre cette lettre, ma première et finalement dernière lettre à toi, et de la terminer. Je n'ai même pas eu le temps de la poster. Je voulais ce matin sortir pour la poster, je te l'assure, mais...

A peine ai-je ouvert la porte, que je me suis retrouvé nez à nez avec M. le maire... Etonnée par son air grave et presque désespéré, je l'ai laissé entrer sans dire un mot. J'ai ensuite fait mine de monter dans ma chambre, mais suis restée non loin de la cuisine où maman s'affairait encore à préparer le repas. Il y est entré ; son pas lourd faisait ressortir le poids de son âge. Je ne sais pas exactement ce qu'il lui a dit mais... L'essentiel, j'en ai bien peur, était tout à fait perceptible.

– ... Désolé... Appris... Très peu de temps... Mort de votre fils.

Elle s'est effondrée. Lui parlait encore, le regard pâle et vide, récitant un texte fort bien appris par cœur ; on sentait bien qu'il regrettait d'avoir à accomplir cette tâche. J'ai couru vers elle, les larmes aux yeux.

– D'après ce qu'on m'a dit, il est mort rapidement et sans souffrance. Il a eu beaucoup de courage. C'était un brave jeune homme ; il est mort dans l'honneur et pour la France, continuait-il.

J'essayais tant bien que mal de la consoler, ou alors était-ce tout simplement moi que je voulais rassurer ? Je ne sais pas. Ce que je sais en revanche, c'est qu'elle n'a pas réussi à se calmer. Elle était comme en proie à un délire, une folie désespérée... Tu la connais bien. Toi seul, en temps normal, sais la consoler, la rassurer, comme tu as pu le faire au départ de Papa. Mais en revanche, qui sait la consoler de toi ?

J'aimerais tellement savoir, j'aimerais tellement pouvoir y répondre, vois-tu, mais il faut bien se rendre à l'évidence, il reste bien trop de questions auxquelles je ne pourrai apporter de réponse. Comment cela a-t-il pu arriver ? Comment toi, si grand, si fort, as-tu pu te laisser abattre par une de ces armes dont nous ne savons rien sinon qu'on les dit impuissantes face à nos soldats ? As-tu seulement pensé à nous, en respirant de ton dernier souffle ? Et comment, oh oui comment allons-nous vivre sans toi ? Cette dernière question, vois-tu, doit être une des seules auxquelles tu ne peux ni ne pourras répondre avant moi.

Combien, oh oui combien aurais-je donné pour que tu reviennes un jour ! Malheureusement ce sont des marchés qui ne s'envisagent pas, et me voilà donc séparée de toi à tout jamais. Que tu sois mort dans l'honneur ou dans la lâcheté, pour la France ou pour l'Ennemi, après tout, où est l'importance ? La mort ne distingue pas, elle, ceux qui méritaient de la rejoindre ou pas. Inexorablement, elle vous amène, loin de la vie, loin des autres, loin de ceux qui voudraient que vous restiez. Inexorablement, elle vous emporte en semant autour d'elle malheur et tristesse. Inexorablement, elle vous sépare de là où vous étiez pour vous emmener vers un ailleurs.

Mais j'espère que, d'où que tu sois, tu pourras au moins recevoir tout mon amour, dernier cadeau que je puisse te faire de là où je suis restée.

Ta sœur, à qui tu manques et à qui tu manqueras pour le restant de ses jours

Aurore

Le bon vieux temps

Je l'ai retrouvée il y a quelques jours, au fond du jardin, toute seule, abandonnée. Je l'ai retrouvée, mon ancienne compagne, ma vieille amie d'enfance... Ma camionnette blanche.

Elle était un de ces engins totalement désuets, au moteur crachotant et au bruit d'enfer, bien loin de tous ces nouveaux bolides et de ces machines ultramodernes et sophistiquées, mais malgré tout, je l'aimais tout de même beaucoup.

Je l'aimais tellement que lorsque je l'ai revue, j'ai senti les larmes me monter aux yeux, fait d'une trop grande émotion. Comme je l'adorais, cette vieille camionnette, et quels merveilleux souvenirs elle m'évoquait !

Je m'approchai d'elle ; elle n'avait vraiment pas changé ! C'était Papa, je le savais, mon Papa, qui avait pris soin d'elle durant tout ce temps. Lui aussi, après tout, il l'aimait, cette vieille camionnette, remplie de tous nos souvenirs...

Papa... Depuis qu'il avait sa nouvelle femme, je ne le voyais plus ; ne lui écrivais seulement plus, pas même pour lui demander de ses nouvelles, ou de celles de notre vieille camionnette. Et cependant, nous nous aimions énormément... Ah, le pouvoir qu'ont les femmes ! Elles vous piègent, de leurs charmes, vous ensorcellent, vous enivrent, à vous priver de toute raison... Et pour si peu !

Oh, je ne devrais pas tant critiquer cette femme ; vraiment, une personne adorable et charmante, pleine de toutes les grâces, toutes les bontés, dont peut faire don la nature. Oui, elle avait bien des qualités, et en plus de cela, je ne pouvais pas prétendre qu'elle n'aimait pas mon Papa ; au contraire, elle lui semblait plus attachée que tout au monde... Et c'est cela, au fond, qui lui faisait le plus de tort.

Elle l'aimait, oui, mais d'un amour sans partage, sans relâche ; elle l'aimait, et cet amour faisait qu'elle ne pouvait tolérer qu'il en aime une autre. Quand bien même cette autre-là n'était plus de ce monde... Voilà pourquoi, en somme, cette femme ne m'aimait pas. Elle savait l'amour de mon père et de ma défunte mère ; elle savait à quel point il avait tenu à elle... Et elle ne voulait pas de cela. Elle voulait être la seule, pour lui, la seule à compter vraiment, à avoir une place dans son cœur... Alors elle m'avait éjecté. Elle m'avait éloigné de mon père, subtilement, discrètement, sans qu'aucun de nous deux ne s'en rende vraiment

compte, juste par le simple fait des choses. Papa et moi ne nous parlions plus et ainsi, c'était tout ce qu'il restait de son lien avec Maman qui était coupé.

Mais elle avait beau faire, cela ne changeait rien, en définitive. Il restait mon Papa adoré, celui qui m'avait élevé, m'avait fait grandir ; et cela, nul ne pouvait l'oublier.

Durant les vingt premières années de ma vie, il avait été le seul. Ma seule famille, mon seul « ami », le seul être réellement cher à mes yeux. Il avait été tout ce que nul autre n'avait pu être, et il resterait tout ce que nul autre ne pourrait jamais être pour moi ; un être avec qui j'entretenais une relation unique, et réciproque.

Oh, que de merveilleux moments avons-nous vécus ensemble, durant ces années-là ! Que de chemin avons-nous parcouru, dans notre vieille camionnette blanche !

Je me souviens d'un de nos longs débats, à moi et Papa, pour savoir si nous devions l'appeler « camion » ou « camionnette ». Au final, nous avons préféré camionnette, pour respecter la parité. Ainsi, nous serions les deux hommes, deux amis, deux complices, et elle serait notre femme à tous les deux ; celle qui comblerait le vide de la femme qu'il avait perdue, de la mère que je n'avais jamais eue, à cette différence que nous n'aurions pas besoin de nous la disputer, pas besoin de nous battre pour elle, car elle pouvait tout à fait être à la fois la sienne et la mienne.

C'est ainsi que nous la baptisâmes, notre camionnette, que nous la fîmes officiellement entrer dans notre vie... Elle que nous avons achetée après l'avoir vue traînant en ville ; cette petite camionnette avec dessus accroché un billet « à vendre », cette vieille bête dont on demandait une misère et que nous avons prise par pitié, un jour où Papa venait de recevoir son salaire.

Si nous avions su, à l'époque ! Si nous avions su que de chemin nous ferions ensemble ! Ensemble, nous avons sillonné toutes les routes du pays, et même au-delà ; nous avons vu mille et mille villes et paysages, découvert le monde entier... Ensemble, tous les trois, nous avons vécu la vie vraiment, à plus de cent trente kilomètre-heure – bien que notre petite camionnette ne soit pas en mesure d'atteindre cette vitesse – ; à au moins deux cents pourcents... Nous avons vécu la vie comme elle mérite d'être vécue.

Et puis le temps passe, et les choses changent – surtout les bonnes, d'ailleurs... J'avais fini par quitter la période dorée de l'enfance pour passer à l'âge adulte, et j'avais alors quitté

la maison. La maison, Papa, et puis notre vieille amie, ma vieille amie, notre camionnette adorée.

J'étais parti pendant un bon bout de temps – quelques mois, je crois, sinon quelques années –, et un jour, j'étais revenu, et tout avait changé. Il y avait cette femme, à la maison, cette femme qui aimait Papa et que Papa aimait ; elle était arrivée, sans crier gare, s'était installée, là où auparavant il n'y avait que moi, et notre vieille amie... Et elle avait remise celle-ci loin, le plus loin possible, au fond du jardin.

Pour être honnête, je n'arrivais pas à aimer cette femme, et je ne comprenais pas vraiment comment elle s'était fait aimer de Papa... Même maintenant, j'avais du mal à me faire à cette idée ; je ne comprenais pas ce qui s'était passé, pour qu'il se marie de nouveau, lui qui disait n'aimer aucune femme, et ne leur trouver aucun intérêt autre qu'amical. Peut-être, m'ayant vu partir au loin, avait-il voulu avoir quelqu'un, pour lui tenir compagnie. Peut-être avait-il cherché en cette femme du réconfort, une présence... Mais c'était oublier qu'il l'avait, *elle*, notre camionnette à tous les deux ! C'était une trahison...

Il y avait nous trois, au départ, nous tous les trois, et puis j'étais parti... Mais je ne l'avais pas laissé seul ! Je lui avais laissé notre vieille amie, notre vieille amante, notre complice à tous deux... Et au profit d'une autre femme, il l'avait abandonnée. Il l'avait remise, laissée là, au fond du jardin, durant toutes ces années ! Ma pauvre amie...

Je la regardai de nouveau, les yeux emplis d'émotion. Qu'allions-nous faire, maintenant ? Que pouvions-nous seulement faire ? Je suivais ses contours du bout des doigts, d'une caresse délicate et voluptueuse, sentant juste sous ma peau le métal froid qui grâce à moi renaissait.

Mes doigts se recouvraient petit à petit d'une pellicule de poussière, celle qui avait dormi durant tant d'années sur cette vieille carcasse pourtant encore toute blanche. Je l'embrassai ; la camionnette. J'embrassai cette vieille camionnette comme on embrasse une vieille amante, avec fougue, avec folie, avec passion.

« Enfin ! murmurai-je à son oreille. Enfin, je te retrouve, ma belle ! »

J'ouvris la portière, qui couinait affreusement, m'assis sur la banquette avant, faisant au passage grincer les ressort usés par le temps, et soulevant un nuage de poussière endormie. Je toussai un peu, le temps que les particules se dissipent, refermai la portière doucement...

Mes mains coururent sur le vieux tissu et je m'allongeai, les yeux rivés au plafond... Comme quand j'étais petit...

Je me réveillai doucement ; je ne savais plus où j'étais. Vieux tissu tout abîmé... Banquette de voiture. Je toussai, plusieurs fois, assez fortement, afin d'évacuer de mes poumons toute la poussière que j'avais ingurgitée.

Je me sentais bien, ici, là où j'étais, à l'aise, en sécurité, comme dans un cocon... Et puis doucement, la réalité vint se rappeler à moi. La mort de Papa, la camionnette abandonnée, la nouvelle femme qui avait gardé la maison...

Je me redressai. Là-bas, à l'autre bout du jardin, toutes les lumières étaient allumées ; des rires et des voix, comme si la mort qui avait frappé quelques mois auparavant n'affectait ici plus personne.

Autour de moi, l'obscurité régnait ; c'était le soir, la nuit, et là-bas, du côté de la maison, c'était tout un autre monde... J'aurais dû être attiré par lui, attiré par les lumières comme le sont les papillons... Je ne l'étais pas. Moi, je préférais encore ma solitude, mon calme, la tranquillité et la quiétude, dans ma petite camionnette...

Je m'assis sur le siège conducteur, caressai délicatement le volant, laissai mes pieds aller titiller le plancher... C'était dans cette camionnette que j'avais appris à conduire, avec Papa, à côté, qui me guidait, qui me soutenait, me faisait rire...

Tout me semblait comme au bon vieux temps ; le temps de mon enfance, ce temps si lointain seulement marqué par la présence de mon Papa adoré... Et soudain, j'avais l'impression d'y être encore, comme si d'un instant à l'autre, il allait surgir de nulle part, me prendre dans ses bras et me lancer en l'air, comme il le faisait lorsque j'étais petit, ou bien encore m'ébouriffer les cheveux, ou me donner un grand coup dans l'épaule...

Je voyais son visage apparaître, dans le noir, devant moi ; par-delà le pare-brise, il était là. Il était, souriant, de son petit air malicieux, avec dans les yeux une lueur de complicité amusée... Comme avant.

– Papa..., murmurai-je.

Il me sourit de plus belle, laissant apparaître ses dents d'un blanc immaculé. Je tendis la main vers lui, pour lui toucher la joue, le visage, mais je fus stoppé, arrêté net, lorsque ma main rencontra la vitre de la camionnette. Le visage se brouilla, comme absorbé par ma main. Je la retirai prestement, mais c'était peine perdue... Il avait disparu.

Il ne reviendra pas...

Je clignai des yeux, plusieurs fois. Ce n'était qu'un rêve. Tout cela n'était qu'un rêve ; un songe, fait d'irréel. Il ne reviendra pas...

Il fallait que je m'y fasse ; Papa était mort, et s'il y a bien une chose irréfutable en ce monde, c'est la mort. Il ne reviendrait pas, non, de là-bas ; il ne reviendrait pas, jamais...

Une larme perla au coin de mon œil ; vint s'écraser sur le vieux tissu de la banquette, et aussi vite, elle fut suivie de ses sœurs. Je m'assénai une gifle brutale. Ne pleure pas. Papa n'aurait pas voulu cela.

Je me rappelai ce qu'il me disait, dans le temps :

« Ne pleure pas, mon fils. Ne pleure pas, ça ne sert à rien de pleurer... Enfin, si, bien sûr, il faut pleurer... Ne me fais pas dire ce que je ne dis pas ! Tu peux pleurer, mon fils, pleurer de tout son saoul, pleurer autant qu'il le faut, pour te décharger de tes peines... Mais lorsque tu te laisses aller, lorsque tu te laisses submerger par les larmes, ne sois jamais seul. Tu peux pleurer, mon fils, autant que tu veux, mais ne pleure que lorsqu'il y a près de toi quelqu'un pour te reconforter... »

Un arrière-goût de sang envahit ma bouche. Le coup que je m'étais porté était vraiment violent... J'inspirai lentement, essayant de me calmer. Je n'avais pas le choix ; il fallait bien que je me résigne...

Je m'étendis de nouveau sur la banquette, recroquevillé sur le côté, et me laissai aller à la rêverie... Avec dans l'esprit un ostinato lancinant ne cessant de me répéter, de me crier la mort à voix basse.

Il est mort. Ton Papa est mort... Et jamais, non, jamais plus il ne reviendra.

Cela faisait longtemps – je ne sais pas combien de temps, mais longtemps – que j’étais dans la camionnette. Je ne pouvais me détacher d’elle ma si vieille, si chère, si tendre amie... J’étais en son pouvoir, ensorcelé par elle, dont je ne pouvais sortir.

Je passai tout mon temps là, au calme, pensant sans cesse, méditant tranquillement. Le temps passait, et je ne m’en souciais pas. J’étais là, dans ma camionnette, seul en elle, en son sein, avec pour seul compagnon Papa, son âme hantant encore ce lieu magique.

Papa... Depuis que je suis parti, la vie, sans toi, n’a plus aucun sens... Et depuis que tu es parti, encore moins. Nous nous sommes mutuellement éloignés, mutuellement quittés, pour partir dans différentes directions, nous, deux pauvres fous, qui n’étions rien l’un sans l’autre...

Le temps passe, mais seul ; plus rien ne se passe. Je passe mes jours et mes nuits en elle, notre bonne vieille camionnette adorée, sans plus réellement savoir ce que je fais, ce qui m’arrive. Je crois ; je crois, au fond, que je ne suis plus réellement vivant. J’appartiens à un quelque chose, entre la vie et la mort, une lande inconnue, dont personne n’a jamais pu revenir pour raconter ce qu’il en est.

Que faire, maintenant ? Je ne sais pas. Je crois qu’il n’est rien de mieux que de me laisser mourir... Ainsi, enfin, nous nous rejoindrions, toi, moi, la camionnette... Et tout redeviendrait comme avant... Comme au bon vieux temps.

Le vent qui annonce le départ

Tu es parti un beau matin, sans rien me dire, comme ça, sans prévenir. Lorsque je me suis réveillée, tu n'étais plus là. Parti, oui, c'est le mot en effet.

Je ne saurais dire si cela m'a étonnée. C'était soudain, oui, ô combien, mais je m'y attendais, vois-tu, depuis cet instant lointain où je t'ai vu pour la première fois. Depuis tout ce temps, vois-tu, j'ai appris à bien te connaître. J'ai toujours su, au fond de moi, qu'un jour, il faudrait que tu t'en ailles, ainsi, vers une nouvelle vie que tu te serais préparée sans rien me dire. Une nouvelle vie où je ne serais plus grand chose, seulement un souvenir. Pourquoi alors cela m'aurait-il étonnée ?

C'était un matin somme toute comme les autres. Un soleil encore timide à la fenêtre, une ville déjà en plein mouvement, quelques bruits d'une nature éveillée. Pourtant, l'air sentait différemment, peut-être du fait de ton départ. Où était-ce cet air différent qui t'avait poussé à partir ? Comment le savoir ? Pour cela, il m'aurait fallu me lever plus tôt, et te voir me quitter.

« Ce serait une belle chose que de voyager, s'il ne fallait point se lever si matin. », disait un grand monsieur, Jean de la Fontaine me semble-t-il. Peut-être une fois de plus ne m'étais-je pas levée assez matin pour te voir quitter ces lieux où tu as si longtemps vécu. Peut-être ne me suis-je pas levée assez matin pour que tu m'emportes avec toi. Je suis arrivée maintenant à un âge où l'on ne se lève plus assez matin pour toutes ces choses de la vie.

Lorsque je me suis levée, il n'y avait plus de toi, rien que moi, et laissé là un petit mot : « Je pars, je m'en vais, je voyage. J'ai besoin d'un nouveau départ. Mais surtout, que cela ne te fasse pas oublier que... Je t'aime. ».

Qu'ai-je fait, alors ? dois-tu te demander. Rien. J'ai continué ma vie, avec un sourire. Oh, ne crois pas que ton départ me laissa indifférente ; bien au contraire il m'a fort attristée mais cela fait partie des choses de la vie, et je m'y ferai. Darwin disait que les espèces qui survivaient n'étaient pas les plus fortes, mais celles qui savaient s'adapter. Pour toi qui m'es si cher, je m'adapterai, je survivrai.

Quand nous reverrons-nous ? je me demande maintenant. Dans longtemps, sûrement. Sois sûr que je t'attendrai ; chaque matin, je monterai là, sur le balcon, pour guetter dans

l'infini la moindre trace de ton retour. Et si tu consens à revenir de ton exil, sois sûr, bien sûr, que je t'accueillerai, les bras aussi ouverts que te le sera mon cœur.

Voilà bien longtemps, maintenant, que tu es parti. Où es-tu donc ? Je me demande. Si j'espère ton retour ? Oui, je l'espère. Je prie chaque jour qu'il soit celui qui te ramènera. Oh, bien sûr, ce jour viendra, mais moi, je ne serai pas là à tout jamais. Mon départ, lui, sera sans retour, et sûrement bien plus proche que tu ne le crois. Oh que je regretterais de ne pas pouvoir te serrer une fois dans mes bras avant...

Je me sens déjà partir à chaque seconde. Il est bien là, le vent si particulier, presque imperceptible, qui annonce le départ. Départ particulier, lui, qui ne vient pas si matin, mais plutôt un soir... Quelle tristesse, oui, que de partir avant de t'avoir revu... Sache que néanmoins je serais partie avec toi dans mon esprit et dans mon cœur. Ne m'oublie pas, toi non plus. Mais que je suis bête ; comment pourrais-tu m'oublier ? Après tout, mon enfant, on n'oublie pas sa mère...

C'est la guerre

Le bruit des bombes et des coups de fusil éclate autour de moi ; mes oreilles sont emplies en permanence d'un sifflement horrible.

La mort nous frôle, à chaque instant, caresse du bout des doigts nos visages noirs de tristesse et de boue. C'est la guerre.

Je sens la peur autour de moi, cette angoisse sourde, à peine masquée par le tonnerre qui nous entoure, cette terreur gravée au plus profond de nos âmes et de nos cœurs, cette peur, oui, dont nous sommes ici tous victimes.

Peur de la mort ? Peur de l'ennemi ? Nul ne saurait la décrire, mais nous savons qu'elle est là, terrée dans nos ventres, ennemie plus mortelle que celui d'en face, puisqu'elle est capable d'atteindre les uns comme les autres. Car oui, j'en suis sûr, là-bas aussi, elle rode.

Ça se devine, ça se sent, jusque dans les bombes qu'ils nous envoient. On a tous peur, petits et grands, d'un côté comme de l'autre. C'est la guerre.

Accroupi, recroquevillé, je me terre, me cache ; moi aussi, j'ai peur. Et puis doucement, je lève les yeux, et je regarde le ciel. Et je me souviens.

Oh maman, ma chère maman...

Ça n'a pas toujours été la guerre, dans notre pays. Il y a quelques années encore, nous coulions des jours paisibles... Enfin, non, peut-être pas tout à fait... On a tendance à exagérer, quand on parle du bonheur au passé...

Ce dont je me souviens, vraiment, c'est du jour de mes treize ans. C'était un des premiers jours de printemps de l'année ; la rosée venait tout juste de se substituer au givre matinal et les arbres avaient toujours la nudité de la froide saison.

Mais moi, à vrai dire, peu m'importait. C'était le jour de mon anniversaire, un jour de fête, donc, et le mien qui plus est ! Le monde entier semblait en liesse, lui aussi, aussi plein d'euphorie que moi je l'étais.

C'était un dimanche ; jour de liberté pour Papa, Maman et moi. Tous trois, nous allâmes donc chez Papi Joseph, dans la maison au milieu des champs. Là-bas, nous fîmes

notre repas, tous les quatre, dans une bonne humeur inégalable. Papi et Papa buvaient allègrement et sans s'en cacher ; Maman avait l'air heureuse comme jamais, et moi je l'étais. Nous étions tous gris, insouciants, conscients seulement de notre bonheur présent.

Après le déjeuner, nous allâmes nous balader dans les champs, Papa, Papi et moi, « entre hommes », comme disait Maman, qui n'était pas du tout vexée de nous laisser partir tous les trois. Pendant ce temps, elle nous cuisina sans prévenir un délicieux gâteau d'anniversaire, que nous pûmes déguster à notre retour, bien mis en appétit par la longue marche en pleine nature.

Je ferme les yeux, et souris en repensant à cette journée. Comme nous étions heureux, alors, tous les quatre !

J'essaie de me souvenir, encore, de me replonger dans ces instants passés, de retrouver dans ma bouche le goût de ces plats exquis... Mais non, je n'y arrive pas. Mes lèvres sont terreuses ; j'ai dans la bouche un goût âcre comme du sang, sans que c'en soit vraiment... C'est le goût de la guerre.

C'est la guerre, c'est ici que je suis, en ce moment, et nulle part ailleurs. Au champ de bataille, et non dans ce passé qui me paraît si loin désormais... Ce passé heureux.

Maman, si tu savais...

Si je me souviens de cet anniversaire-là en particulier, c'est parce qu'il fut je pense le plus beau jour de ma vie, le sommet de la montagne... Mais il ne faudrait jamais oublier qu'après avoir atteint le sommet, on finit toujours par redescendre.

Et pour moi en particulier, la chute fut brutale.

C'était quelques semaines à peine après mon anniversaire ; Papa est tombé malade, victime d'un mal virulent que les médecins ont déclaré irrévocablement incurable. Il fut emporté en quelques mois seulement...

C'était la fin du monde, du nôtre en tout cas. Celui que nous partagions, lui, Maman et moi, depuis toujours. Ce monde, c'était celui de l'amour, que nous nous portions les uns les

autres ; un monde où régnait l'équilibre idéal, une beauté suprême et indicible... Je ne dis pas que tout y était parfait, non, bien évidemment ; nous aussi, nous avions nos deuils et nos tristesses, nos disputes et nos déchirures, nos dégoûts et nos haines... Mais nous, nous arrivions à les surmonter, grâce à notre plus grande force : celle d'être ensemble, et de nous soutenir, toujours, quoi qu'il arrive.

Mais maintenant qu'il nous avait quittés... Tous mes repères vacillaient. Mon monde tremblait. Je sentais s'envoler toutes mes certitudes. Que ferions-nous sans lui ? Ne serait-ce que matériellement... Avec son salaire de petit fonctionnaire, Papa nous assurait un rythme de vie qui avait tout de convenable ; nous ne roulions pas sur l'or, mais nous survivions, et parvenions même parfois à nous autoriser de petits écarts. Avec son départ, c'était tout cela qui s'écroulait.

Papi Joseph nous recueillit, nous offrant au moins un toit sous lequel nous abriter. Maman complétait cela en effectuant les quelques menus travaux qu'elle arrivait à trouver, de couture principalement, et nous vivotions en rentabilisant au mieux le peu que nous avions. Mais l'état de Papi Joseph se dégradait de jour en jour ; il était vieux, et la fatigue de l'âge ne l'épargnait pas. Le dernier hiver lui fut fatal.

De là, nous n'avions plus le choix. Il fallait nous débrouiller seuls, faire face à la vie dans toute son adversité... Et ce n'était pas une mince affaire !

– Il va falloir que nous prenions une décision, me déclara un jour Maman, avec dans sa voix une pointe d'inquiétude.

Je ne répondis pas, la regardant juste d'un air interrogateur.

– On ne peut pas continuer comme ça, non... On ne peut pas. Je n'ai pas de travail, tu sais, et... Nous commençons à manquer d'argent.

Elle avait murmuré ces derniers mots d'une voix étranglée, comme si le fait de l'avouer à voix haute le concrétisait. Je sentais toute l'émotion contenue dans sa voix, mais elle ne pleurait pas. Elle faisait tous les efforts du monde pour se contrôler, je le sentais ; pour ne pas montrer à quel point ce qu'elle était en train de dire lui coûtait.

– Il faut que je le trouve un emploi, André, je n'ai pas le choix. Je pense que je pourrai avoir mes chances en tant que... Domestique, ou gouvernante... Mais je ne veux pas que tu

viennes avec moi. Si je trouve un tel emploi – et je n’ai pas réellement le choix – je t’enverrai... En pension, dans un collège. Tu t’y sentiras bien, j’en suis sûre...

Sa voix se brisa, elle s’interrompit, voyant que les larmes avaient commencé à couler sur mes joues. Elle fit un geste vers moi ; je courus vers elle, me mit à frapper, sans force, en criant : « Non, je ne veux pas ! Je ne veux pas ! »

Je serrai mes bras tout contre sa taille et versai mes larmes dans son giron.

– Maman, maman, je t’en prie... Je ne veux pas être séparé de toi.

Elle s’affala sur la chaise juste derrière elle, me caressant tendrement les cheveux et pleurant elle aussi :

– Moi non plus, je ne veux pas...

– Alors s’il te plaît, gémis-je, s’il te plaît, ne me fais pas partir...

– Les choses ne sont pas si simples, tu sais, mon chéri...

Elle m’embrassa sur le front, sécha mes larmes de ses mains et me serra dans ses bras, fort, si fort que j’avais l’impression d’entrer en elle, comme je l’étais avant ma naissance. Elle soupira, déglutit, et finit par lâcher :

– Il y a peut-être une autre solution.

Je me souviens de ses bras comme quelqu’un en train de mourir de froid se souviendrait de couvertures et de chaleur ; un affamé du banquet des soirs de fête ; un aveugle du plus beau des paysages.

J’ai sur moi un portrait d’elle, mais un portrait n’est jamais que figé, mort ; il ne pense pas, ne rit ni ne sourit, ni ne parle... Mais quand on est ici, quand c’est la guerre, il faut bien s’en contenter...

Ici, tous les hommes, tous les soldats, rêvent d’une femme, vendraient leur âme pour en avoir une auprès d’eux. Leur petite femme à eux, leur fiancée, leur sœur, ou même n’importe quelle femme... Pour moi, je voudrais juste avoir ma mère... De là à vendre mon

âme au diable... C'est déjà fait, je crois, car il me semble du moins que si l'enfer existe, c'est bien là que nous sommes...

Parfois, je me demande ce que je fais ici... Et puis je me souviens. En vérité, je le sais parfaitement.

Et si tu avais su, à l'époque...

Elle avait mis longtemps à me dire ce qu'elle entendait par « autre solution ». Elle avait hésité, avait voulu se rétracter, tout taire, tout oublier... Mais elle avait bien fini par me dire :

– Il y a un monsieur... Un monsieur qui me fait la cour. Il me dit qu'il m'aime, et qu'il aimerait prendre soin de nous, nous faire vivre...

Elle me regarda avec des yeux presque suppliants, comme si c'était à moi que la décision revenait. Je plantai mon regard dans le sien, bien droit :

– Tu l'aimes ?

Elle se leva, fit plusieurs pas, se rassit un peu plus loin, se releva, avant d'aller se poster à la fenêtre, le regard dans le lointain :

– Pas autant que ton père, c'est sûr, mais je ne pense pas que qui que ce soit puisse un jour le remplacer... Mais il n'est pas méchant, pour autant, et... Il me plaît bien.

Elle se retourna vers moi, les yeux plein de doute. Qu'elle était belle, alors ! La lumière du soir était la seule à filtrer, jouant de ses reflets avec les cheveux de ma maman. je la regardai un instant, allai me jeter dans ses bras : « Tout plutôt que d'être éloigné de toi ! »

Je me rends compte, maintenant, de l'ironie de cette situation. Oh combien je rêvais, alors, jeune enfant que j'étais encore ! Tout ce que j'avais fait, je l'avais fait pour ne pas être séparé d'elle... Je l'étais maintenant plus que jamais...

Maintenant, à la guerre... C'est la nuit, en ce moment ; les combats ont cessé pour quelques heures. Trêve sous le signe de la lune, dont le dernier croissant nous éclaire faiblement, seul espoir dans cette nuit où les nuages nous masquent les étoiles.

Oh, mais je ne peux pas t'en vouloir ! Car après tout, à l'époque, moi aussi, j'aurais dû savoir...

A peine quelques mois plus tard, Maman était vêtue de blanc, sur le parvis de l'église, au bras de ce monsieur qui depuis des mois lui faisait la cour. A leurs deux sourires radieux, expressions d'un bonheur intense et rayonnant, tout semblait redevenir possible.

La vie continuerait, le monde se reconstituerait autour d'eux et de moi... Oui, vraiment, en ce jour de mariage, tout me semblait possible.

Le soir-même, nous emménagions chez lui. J'avais hérité d'une grande chambre aménagée avec un goût plein de luxe et d'opulence, que je n'eus pas le temps d'observer en détail, tant j'étais fatigué par cette journée de fête.

Le lendemain, les deux jeunes mariés partirent de très bonne heure en voyage de noces ; je ne revis donc pas Maman entretemps. Dans la grande maison, il y avait plusieurs domestiques – dont je ne saurais dire le nombre exact – qui eux restaient, malgré le départ de leurs maîtres. Le lendemain du mariage, l'une d'entre elles se présenta à moi, quelques minutes après mon réveil, alors que je me demandais ce que je devais faire. Elle frappa trois petits coups, secs et réguliers, et entra une fois que je lui en eus donné l'autorisation.

– Bonjour, Monsieur André. J'espère que vous avez bien dormi. Je me présente ; je m'appelle Madeleine, je serai désormais votre gouvernante... Je loge dans l'aile des domestiques, où vous pourrez me trouver ou m'appeler à tout moment.

Je hochai la tête. Nous restâmes encore un instant immobiles, moi assis, tout habillé, sur mon lit, et elle debout devant moi, puis je pris la parole :

– Savez-vous où est ma mère ?

– Monsieur et sa femme sont partis ce matin en voyage de noces, me répondit-elle simplement.

- Et quelle heure est-il ?

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge fixée au mur que je n'avais pas jusque-là aperçue :

- Treize heures... Vous souhaitez peut-être déjeuner ?

- Je veux bien, oui... Où est la cuisine ?

– En bas, Monsieur, mais dites-moi tout simplement ce que vous désirez, et j'appellerai le cuisinier.

– Le cuisiner ? répétai-je, étonné. Non, merci ! Je préfère y aller moi-même et me servir !

Elle haussa un sourcil puis m'offrit de la suivre. Je m'exécutai et marchai derrière le dans le dédale de couloirs, pendant plusieurs minutes, jusqu'à arriver finalement dans une grande pièce très lumineuse que je devinai être la cuisine. A peine étions-nous entrés qu'un homme assez vieux mais à l'air jovial et sympathique fit son entrée. Il sourit en nous voyant :

- Oh, mais voilà qui doit être le jeune Monsieur André...

- C'est moi, en effet, déclarai-je posément.

Il sourit de nouveau, dévoilant une mâchoire où – je ne pus m'empêcher de le remarquer – manquaient quelques dents :

– Que puis-je donc préparer pour vous faire plaisir, mon bon monsieur ? Nous avons tout, ici... Ou presque ! ajouta-t-il en riant.

Je le regardai avec une pointe d'étonnement – je n'avais pas l'habitude de me faire ainsi servir - mais décidai de ne vexer personne et répondis simplement :

- Je n'en sais rien... Faites-moi simplement ce dont vous avez le plus envie.

Ce fut à son tour de paraître profondément étonné, mais il ne répondit rien. Madeleine me conduisit sans un mot dans une des pièces attenantes, la grande salle à manger aux immenses baies vitrées dévoilant un paysage magnifique. Cette pièce avait des dimensions qui me semblaient faramineuses, et était meublée en son centre par une grande table ovale aux décorations majestueuses, entourée de sièges recouverts de tissus à l'apparence précieuse...

J'eus soudain l'impression d'avoir été transporté dans une autre époque, celle des grands aristocrates, des princes et des châteaux.

Je pris place en bout de table et, voyant que Madeleine restait debout, lui proposai de s'asseoir à côté de moi. Elle ouvrit de grands yeux étonnés, mais s'exécuta.

Le cuisiner arriva quelques minutes plus tard, chargé d'un grand plat fumant qui dégageait une odeur qui pour moi prenait de délicieux relents de passé.

- Mais je vous en prie, prenez place aussi ! l'invitai-je gaiment.
- Oh mais, monsieur, je n'oserais pas...
- Allons bon... Venez, j'insiste ! Je ne mangerai jamais cela à moi tout seul !

Cette semaine se passa paisiblement ; je sympathisais petit à petit avec tous les domestiques de la maison, et apprenais à connaître les environs lors de mes balades solitaires. Mon bonheur put prétendre à être complet le jour où je reçus, vers le milieu de la semaine, une lettre de maman, où elle me confiait tout son bonheur d'être remariée.

Autour de moi, tout le monde dort, dans le silence le plus total. Seuls quelques-uns veillent encore, au aguets, surveillant le lointain avec cette anxiété qui nous est désormais devenue coutumière.

Pour ma part, je ne les comprends pas. Comment font-ils, pour passer des nuits si paisibles, dormir, rêver... Cela m'est simplement impossible. L'angoisse autour de nous est trop forte, trop pesante ; elle écrase sur nous son poids de douleurs, qui rappellent en nous les plus lointains souvenirs... Ce poids si douloureux ; celui de la guerre.

Mais il ne faut pas s'en plaindre... C'est le destin qui nous a menés là où nous sommes, et tout ce que nous avons à faire est de l'accepter.

Le jour qui suivit le retour des deux jeunes mariés, je fus convoqué de très bonne heure chez mon beau-père. Madeleine vint me réveiller aux alentours de neuf heures, l'air un peu désolée :

– Monsieur André..., murmura-t-elle en me secouant doucement. Je suis réellement navrée d’avoir à vous réveiller ainsi, mais Monsieur vous demande...

– Quand ? demandai-je, la bouche pâteuse, peinant à émerger de mon sommeil.

– Tout de suite ...

Je me relevai, sortis brusquement, provoquant de la part de ma nouvelle « amie » un mouvement de recul étonné. J’enfilai en vitesse un pantalon et une chemise – les premiers qui me tombaient sous la main – et me retournai vers elle :

– Dans ce cas, allons-y !

Elle acquiesça et se glissa devant moi dans les grands couloirs de la maison. Elle s’arrêta finalement devant une grande porte de bois, décorée de moulures splendides, et toqua :

– Entrez ! lança une voix de l’intérieur.

Je m’exécutai et pénétrai dans un grand bureau très lumineux, meublé avec soin. Mon beau-père était assis derrière une grande table, un peu avachi dans un fauteuil de cuir. Il fit un geste vague, je fermai la porte et m’approchai de lui. Je devais être à deux pas de son bureau, lorsqu’il me fit signe de m’arrêter. Il me jaugea des pieds à la tête, d’un air condescendant :

– Il faudra songer à améliorer votre apparence. Ça ne fait pas très bonne impression...

– C’est pour ça que vous m’avez appelé ? rétorquai-je sèchement. Où est ma mère ?

– Il faudra aussi que vous songiez sérieusement à perdre cette fâcheuse habitude d’être toujours fourré dans les jupes de votre mère.

– Et pourquoi cela, je vous prie ?

J’avais répondu sur la défensive, sifflant presque entre mes dents. Il m’avait attaqué sur le sujet sensible. Il se leva, fit quelques pas dans la pièce :

– Votre mère a fait un choix, en se mariant. Le bon choix, par ailleurs, si vous voulez mon avis. Elle va s’élever dans la société, être enfin mise en valeur comme elle le mérite... Mais cela aura des conséquences. Elle n’aura notamment plus le temps de s’occuper de vous. Vous aurez donc une gouvernante. De plus, ajouta-t-il après un court silence, vous vous faites

grand. Bientôt, vous travaillerez... Dans l'industrie, peut-être ? suggéra-t-il après m'avoir de nouveau toisé. C'est un domaine porteur d'avenir, n'est-ce pas ?

Je le regardai avec mépris, sans prononcer un mot.

– En attendant, vous aurez un précepteur particulier. L'école n'est pas pour les gens comme nous ; je refuse que vous soyez traité comme les autres.

Je me retins de lui répondre que j'avais toujours fait partie des « autres » et que j'en avais toujours été très heureux. Il fit encore quelques pas, fumant sa pipe d'un air nonchalant :

– Oh, j'allais oublier... J'ai été averti de ce que vous avez fait la semaine passer. Laissez-moi vous prévenir ; il est hors de question que cela se reproduise. Les domestiques n'ont pas à se mêler à nous. Ils risqueraient d'en oublier leur place. Dorénavant, les choses rentreront dans l'ordre, m'entendez-vous ?

Cette fois-ci, je voulus protester mais il ne m'en laissa pas le temps, me congédiant uniquement d'un geste de main désinvolte.

Je rouvre les yeux, pour faire fuir au loin cette vision au goût amer, et les tourne vers le ciel. Au-dessus de nous, s'étend l'enveloppe noire de la nuit.

Levant la tête, j'essaie d'apercevoir la lune, et les étoiles, mais celles-ci sont cachées par les nuages, épais duvet qui absorbe les astres nocturnes. Oh, espoir perdu, noirceur des ombres... Tristesse infinie cachée par la pâle lueur qui peine à traverser l'enveloppe de mort qui plane sur nos têtes... Nul doute qu'ici, c'est bien la guerre.

Oh, maman...

Oh maman, ma chère maman,

Maman, si tu savais ! Et si tu avais su à l'époque... Oh, mais je ne peux pas t'en vouloir ! Car moi aussi, j'aurais dû savoir, à l'époque... Mais il ne faut pas s'en plaindre. C'est le destin qui nous a menés là où nous sommes, et nous n'avons qu'à l'accepter...

Oh, maman, tu ne me comprends toujours pas, n'est-ce pas ? Et pourtant, si tu regardais devant toi, tout, tout est là pour t'expliquer.

Tu aimais ton mari, maman, ce « nouveau père » que tu m'as donné pour m'élever... Mais en même temps celui qui m'a éloigné de toi. Tu devenais une femme belle, connue, populaire, admirée... Tu devenais la meilleure des femmes, la plus désirable des épouses... Et moi, qu'étais-je ? Je n'étais rien.

Tu grandissais, t'élevais, astre montant dans cette société qui t'avait trop longtemps ignorée, sous-estimée... Mais plus tu leur prodiguais ta lumière, plus celle-ci s'éloignait de moi. Je ne pouvais plus que m'enfoncer dans l'ombre, sombrer, à l'abandon...

Et c'est ce qui est arrivé en effet. Ton mari me gardait à la maison, me faisait étudier, moi qui n'avais aucun talent pour apprendre, moi qui ne rêvais que de poésie, de musique et de grand air. Il avait coupé mes ailes, et j'errais, pauvre oiseau handicapé...

Tu n'étais pas fière de moi, Maman, et comment t'en vouloir ? Moi non plus, je n'étais pas fier de moi. Je voulais être quelqu'un de brillant, de beau ; un fils au bras duquel tu n'aurais pas eu honte de te promener dans la rue...

Je voulais que tu puisses te vanter de moi, m'évoquer avec une fierté toute affectueuse... Mais je ne pouvais rien faire pour cela... Je suis si peu doué, oh Maman ! Si différent de toi ! Je n'en pouvais plus, vois-tu, de ton regard plein de résignation et de pitié ; il fallait que je réagisse...

C'est à ce moment-là que la guerre est arrivée, et m'a donné la révélation : il fallait que je parte. Devenir un soldat, par choix, par courage, c'est être un héros... Alors je l'ai fait. Je me suis engagé. Et maintenant, me voilà, au front, en espérant que ce sacrifice n'aura pas été vain...

Tu me demandes comment la vie est ici... C'est la guerre, tu sais, elle ne peut pas être bien joyeuse... C'est la guerre, avec toutes ses duretés et ses noirceurs... Mais je ne suis pas triste, ni désespéré. Je n'ai pas peur de la mort qui me frôle à chaque instant car je sais que le jour où elle m'embrassera, dans ta tristesse, tu seras fière de moi.

N'aie pas peur pour moi, maman, car vois-tu même si c'est la guerre, je crois que jamais depuis la mort de Papa, je n'ai été aussi heureux.

Ne m'oublie pas, Maman, et lorsqu'il le faudra, souris, et surtout... Sois fière de moi !

Ton fils, qui t'aime...

Il était devenu un ange

Le porte-plume trempait dans l'encrier ; les feuilles étaient éparpillées sur la table. Partout, sur le bureau, ou jonchant le sol, des livres. Dans les bibliothèques, par terre, encore des livres. Là vivait bien un amoureux de la littérature !

Le porte-plume trempait dans l'encrier ; au mur étaient accrochés divers tableaux. De l'œuvre la plus puérile jusqu'au fourmillement de formes et de couleurs le plus complexe, la pièce et ses murs étaient remplis, tapissés de mille œuvres d'art. Là, posée en hauteur, une sculpture, une statuette ; là, une photo, une peinture... Ce lieu était un véritable refuge pour toutes les âmes d'artistes éparpillées çà et là, à travers les œuvres. Mais après tout, qui mieux que l'artiste pouvait leur offrir asile ?

Le porte-plume trempait dans l'encrier, et partout autour résonnait le silence. Silence partiel, comme tout silence d'ailleurs, car entaché de mille petits bruits. Dans la rue, pourtant bien lointaine, une voiture passait ; sur la vitre non loin de là, la pluie dégoulinait ; là-bas, sur le mur, l'horloge tournait. De ses battements impitoyables, en rythme, elle tuait, les unes après les autres, toutes les secondes. Et d'un tic, et d'un tac... Le temps passait, impassible.

Le porte-plume trempait dans l'encrier, et puis il y avait les chats. Les chats, fidèles, magnifiques animaux ! Leur miaulement discret résonnait dans la pièce, et leurs ronronnements lorsqu'ils se frottaient aux jambes de leur maître endormi... On disait les chats amis des écrivains. Sûrement était-ce pour cela qu'ils vivaient en nombre dans cette chambre, petite pièce sous les combles d'une vieille maison. Et leur présence, ô loyales bêtes, donnait vie à ce lieu endormi. Ils miaulaient, ronronnaient, marchaient partout dans la pièce...

Le propriétaire des lieux, lui, restait inerte. Tête sur les bras, yeux clos, affalé à moitié sur la table... Il était allongé sur les pages éparses qu'il venait d'écrire. Il ne bougeait pas, pas un seul mouvement, pas la moindre réaction lorsque ses petits compagnons venaient le solliciter, en se frottant contre lui ou en lui donnant un coup de patte. Il était plongé dans le sommeil de l'écrivain.

Quels rêves fous, quels cauchemars, quelles sublimes idées le traversaient ? Vers quoi volaient ses songes ? Rêvait-il de grandes aventures, de héros et de romances ? D'art et de poésie ? De gloire et renommée ? Qu'est-ce qui pouvait bien animer le sommeil de l'écrivain ?

Ou alors... Ou alors était-ce là simplement le sommeil d'un homme ? A quoi cet homme-là pouvait-il bien rêver ? A sa vie, déjà bien remplie probablement ? A ses amours passées, présentes, futures ? A ses succès et ses défaites ? A toutes les joies et les peines de sa vie ? Oh, elles avaient dû être nombreuses déjà en effet et... Qui sait ! Elles le seraient peut-être encore...

Quoi que ce soit, quel que soit ce dont il rêvait, cela ne semblait à rien altérer le doux sommeil où il était plongé.

Il avait un visage serein, angélique, comme celui d'un jeune enfant. Il paraissait paisible, inatteignable... Et il l'était. Plus rien, désormais, jamais, ne pourrait le toucher. Il avait atteint la suprême tranquillité des anges... Il était devenu un ange.

Les raboteurs de parquet



Les raboteurs de parquet, Gustave Caillebotte (1853)

Il faisait une chaleur étouffante, une de celles que nul n'apprécie guère, encore moins au quatrième d'un appartement parisien !

Les trois hommes, eux, semblaient encore plus à plaindre. Comme chaque jour depuis – il me semble – une semaine au moins, ils s'acharnaient sur le parquet de cette immense pièce dont je peinais à voir le bout. Quel travail ! Ils œuvraient tous trois torse nu, de manière très naturelle, sans aucune pudeur.

Celui d'entre eux qu'on surnommait Petit-Jean - non qu'il soit petit, mais parce qu'il se trouvait être le benjamin des trois - soufflait comme un bœuf, ses narines remuant d'un mouvement évoquant l'animal. Charles, l'*English* du trio, lui, ne semblait pas tant sensible à l'effort qu'à la chaleur. Régulièrement, il épongeait la sueur de son front à l'aide d'un vieux chiffon plus très propre, en ponctuant son geste de remarques en anglais que je ne comprenais pas. Gros Pierre, ou Vieux Pierre comme on l'appelait aussi, semblait être le seul à être parfaitement à l'aise. Malgré la sueur qui faisait luire tout son corps, il gardait un sourire et un entrain sans faille, en lâchant parfois des « Ça va, ça va », ou en partant dans de bruyants éclats de rire.

Ce fut donc par cette suffocante après-midi que je me retrouvai en compagnie de ces trois raboteurs de parquet. J'aurais préféré jouer dans la « cour des grands », chez les riches,

les mondains, des personnes plus raffinées... On me disait trop commune. Selon moi, on m'avait surtout assigné une tâche trop commune. Là était ma seule faute !

Un petit bruit se fit entendre à la porte. Trois coups, frappés discrètement par une main pleine de délicatesse. C'était la « p'tiote », comme ils l'appelaient. La p'tiote, c'était la fille de la « vieille », la propriétaire du luxueux appartement.

D'après ce que j'avais entendu de leurs conversations, ils ne l'avaient jamais vue, mais on l'avait tous entendue jouer du piano quelque part au loin, dans l'appartement

- Bonjour, messieurs, roucoula-t-elle d'une voix encore un peu timide.
- B'jour, mam'zelle, lâcha Vieux Pierre, toujours concentré sur sa tâche.
- Bonjour, madame, salua Charles, en riant de son accent anglais très marqué.

Petit Jean, lui, toujours la respiration irrégulière et bruyante, se releva juste de son ouvrage. Ils se sourirent. Elle ne fit même pas attention à moi ; sûrement n'étais-je à ses yeux qu'une trop pauvre petite chose insignifiante.

Les trois hommes, restés immobiles depuis l'arrivée de la jeune femme, ne savaient que faire. Ils souriaient, d'un sourire que je trouvais totalement idiot et niais. Ils semblaient fascinés par cette créature toute de beauté et de délicatesse, au point de m'oublier, moi, plus vulgaire peut-être, mais tout de même leur compagne la plus fidèle depuis bien plus longtemps. Étais-je jalouse ? Non, je ne l'étais pas. Enfin si, peut-être. Mais juste un peu, alors. De toute manière, même si je l'étais, il n'était pas question que je le montre.

- Vous faites du bon travail, messieurs !
- Ah, mais c'est qui faut bien, m'm'zelle, c'est pour vous qu'on l'a fait ! s'exclama Jean, tout en essayant du mieux qu'il pouvait de se donner bonne apparence.
- Nous *adore* faire le travail pour la jolie demoiselle, ajouta Charles. Surtout pour son anniversaire.
- C'est qu'pour sûr, oui, ça fait une belle pièce pour recevoir ! renchérit Petit Jean. Nous n'verrons point les meubles mais c'est qu'z'avez d'bons goûts en tapisseries, mam'zelle !

Les joues de la jeune « mam'zelle » rosirent. La flatterie semblait la toucher au plus haut point.

- Et très bons goûts pour la musique ! affirma Charles.

– Merci beaucoup, messieurs, vous êtes bien aimables ! Vous m’excuserez, je présume ; je vous laisse à votre travail...

Elle s’éclipsa avec un petit sourire qui, je serais prête à le parier, devait être jugé « charmant » par les trois hommes.

Une fois qu’elle eut refermé la porte, Petit Jean roula au sol pour s’étaler sur le dos, de telle sorte que j’eus peur durant un instant qu’il ne me fasse tomber.

– Ah Dieu, c’qu’elle est belle, s’exclama-t-il d’un air rêveur.

Charles, resté quant à lui accroupi un peu plus loin, le regardait d’un œil méchant.

– Je pense aussi, articula-t-il, lentement, toujours avec cet accent anglais qui lui était si particulier.

Jean se redressa, m’empêcha ainsi de les voir. Je n’apercevais que son dos, et un peu plus loin, le profil de Gros Pierre. J’entendis cependant Charles rajouter :

– Et je suis sûre qu’elle préfère les *gentlemen* comme moi...

– Ceux qui sont venus en France pour poursuivre des d’moiselles qui leur ont filé entre les doigts ? railla son cadet.

L’anglais laissa échapper une espèce de sifflement rageur.

– Allons, Charles, c’n’est pas ben grave, si j’ai plus que toi d’chances de lui plaire, à la mam’zelle.

Il se rallongea sur le plancher en fixant le plafond, rêveur.

– Pis si ça s’peut bien, j’en f’rai ma dame, et une fois qu’la vieille l’aura passé, ben je s’rai riche comme qu’un Crésus.

– Mais si elle veut choisir, elle va choisir *moi* ! rétorqua Charles. Parce que *moi*, je parle la langue de Shakespeare.

– Pour sûr mon vieux, qu’tu la parles, mais la p’tiote, elle en a pas pour autant épousé son précepteur. Ah ça, non ! J’m’en vais t’dire, moi, c’qui va pas. C’qui va pas, c’qu’elle est ben trop jeune et ben trop jolie pour toi !

Vieux Pierre se releva de sa tâche - qu'il avait jusque-là était le seul à continuer - pour leur dire :

– Mes p'tits gars, pas b'soins d'vous disputer pour ça ! Et pis j'vais vous en dire, moi... C'pas ben d'avoir une femme trop belle, comme ça. C'est qu'ces bêtes-là, ça attire trop les r'gards. Puis les envies aussi, quand qu'c'est trop riche. 'pis à c'que j'en vois, vous aimeriez pas la partager - et j'vous comprends. Alors qu'moi, vous voyez, des comme la mienne...

Son regard - et celui des deux autres en suivant - se dirigea vers moi.

– Vous voyez ben, qu'celle-là, j'la vous partage ! Et c'est qu'ma foi, aucun de nous n'est mécontent, faut ben l'admettre ! Mais c'est qu'j'accepte, moi, d'vous en donner.

– C'est pourtant pas pour ça que t'y es pas fidèle ! s'exclama Jean en riant.

– Ah ça, pour sûr ! Et elle me l'rend bien ! J'vous l'dis, moi, n'vous amusez pas à vous en prend' une trop riche ni trop belle. Voyez la vieille, comment qu'elle a eu tôt fait d'faire passer son mari d'l'aut' côté ! Ces femmes-là, c'est trop bien pour être honnête. Voyez la p'tiote ensuite, qu'a été toute malheureuse de grandir sans père...

– Oui, c'est une très triste histoire, acquiesça Charles.

Les deux acquiescèrent à leur tour. Gros Pierre, reprenant son entrain habituel, me prit, sans un mot, et m'amena jusqu'à sa bouche, pour prendre de moi tout ce qu'il voulait puis, une fois satisfait, me ramena à ma place.

– Vous voyez, ça ? Beh y'a rien d'mieux sur Terre. Ça fait pas d'mal, ça vous réchauffe le sang et les tripes... Ouais, raiment ! J'connais point d'plus grand bonheur !

Les deux autres sourirent, complices.

– Allons, file m'en donc un peu d'la tienne, lança Petit Jean, que j'me redonnons du courage avant d'retourner travailler.

Il répéta les mêmes gestes que Gros Pierre, mais s'exclama aussitôt :

– Eh l'Vieux Pierre ! C'est qu'tu m'en a point laissé !

Il me jeta littéralement sur son ami, qui rit en me recevant.

– Point d'mal à ça, mon p'tiot, tu m'en as pas demandé d'laisser !

Sur ces mots, il me renvoya sur le « p'tiot », qui malheureusement pour moi, m'esquiva. J'allai m'exploser contre le mur. Quelques dernières gouttes de liquide rougeâtre roulèrent sur le plancher fraîchement raboté, tâche toute rouge au milieu des débris de verre qui formaient le reste de ce qui fut mon enveloppe... « corporelle », dirons-nous. Ce qui fut, oui, car il n'en restait rien maintenant, sinon que des morceaux éparpillés. Je n'eus que le temps, avant de rendre tout à fait l'âme, d'entendre Charles - avec toujours ce même accent anglais - dire :

– Attention, ce n'est pas bien ! Vous avez cassé *la* bouteille !

Et les autres de rire.

La seule façon d'être heureux

« Il n'y a qu'une seule façon d'être heureux » déclarait un certain philosophe avec assurance. « Il n'y a qu'une seule façon d'être heureux, et je suis apparemment le seul à l'avoir comprise. »

Un des défauts qu'on imputait souvent au philosophe était son manque de modestie indéniable. Il n'avait aucun scrupule à déclarer que c'était lui le meilleur d'entre tous, et prétendait détenir la clé de tous les savoirs. Mais au fond, derrière cet air respirant la suffisance, derrière cette assurance peu voilée, se cachait une véritable sagesse, une réelle réflexion qui avait su porter ses fruits.

En réalité, derrière le personnage public que tout le monde jugeait – à raison – insupportable, se cachait un homme brillant, et tout à fait modeste.

« Les gens aiment les personnages forts, déclarait-il en privé. Ils aiment ceux qui ont un caractère. La nature ne m'en a pas donné ; je m'en suis créé un. Les gens aiment les personnages insupportables. Si cela peut faire en sorte qu'on m'écoute plus, alors, pourquoi pas ? De toute manière, ajoutait-il en riant, ce n'est que de la fiction ! »

Il faisait toujours preuve d'une intelligence fine et brillante ; certains disaient même qu'on voyait une lueur pétiller jusque dans son regard, une lueur qui montrait bien à quel point il était malin.

Régulièrement, le philosophe inventait une nouvelle théorie, qu'il défendait toujours avec brio, dont le thème était toujours si différent qu'on aurait cru qu'il le choisissait de manière aléatoire.

Il était déjà célèbre et reconnu lorsqu'il inventa sa nouvelle théorie, celle qui devait à la fois rencontrer le plus vif succès et être le plus remise en question.

« Il n'y a qu'une seule façon d'être heureux » avait-il déclaré. Naturellement, tout le monde voulut savoir. Quelle était, selon lui, la seule façon d'être heureux ? Pourquoi n'y en avait-il qu'une – après tout, bien des gens étaient heureux, en ce monde, était-ce parce qu'ils avaient tous trouvé cette même solution, sans s'en apercevoir ? Était-elle facile à atteindre ? Tout le monde pouvait-il y accéder ? Pourquoi était-il le seul à l'avoir comprise ?

Plusieurs jours passèrent avant que le philosophe se décide à répondre à ces questions. A vrai dire, il le fit dans un livre, qu'il publia sous ce même titre accrocheur, et où il s'expliquait sur ses nouvelles idées.

Selon lui, la seule façon d'être heureux était... l'amnésie. Ainsi, la perte de mémoire serait la clé du bonheur absolu ? Les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer seraient donc selon lui vraisemblablement les plus aptes à être heureuses... Ce qui ne semblait pourtant pas être le cas, d'après les nombreux cas qu'on dénombrerait. Non ! se défendait le philosophe. Dans ce contexte-là, sa théorie n'était pas valable, car on essayait alors de lutter contre cet oubli progressif, de le combattre. Les personnes elles-mêmes, suivant leur inconscient, voulaient se souvenir. Et il ne fallait pas. « Seul l'abandon total et simple à l'oubli peut permettre d'accéder au bonheur absolu recherché par tous », prônait-il avec conviction.

Et le philosophe, conscient que le fil de sa pensée devait paraître pour le moins étrange et saugrenu à un certain nombre de personnes, s'expliquait plus avant.

Prenez l'exemple d'un enfant, disait-il. Ses bonheurs, ses joies ce qui le rend content, heureux, ce ne sont que des choses bien simples de la vie. Des choses qui, à nos yeux semblent dérisoires. Un tour de manège, une glace mangée avec ses parents, ses amis... Cela suffit à éclairer sa journée, voire même une période plus longue de sa vie, alors que pour quelqu'un comme vous et moi, ce genre de menus plaisirs ne sont que futiles balivernes ! Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi ? Je vous le confie, j'ai mon avis sur la question.

Si ces bonheurs qui sont tout à l'enfant ne sont rien pour nous, c'est que nous les considérons comme futiles ; nous avons connu, déjà, des joies mille fois plus intenses, plus fortes, plus violentes parfois, qui nous font considérer la simplicité comme vaine. Si l'enfant prend dans ces petites distractions bien plus de plaisir que nous-mêmes n'en avons, c'est bien parce qu'il n'a rien connu auparavant de plus grand.

Il n'y a qu'une seule façon d'être heureux : c'est d'oublier. Oublier à quel point vous avez pu être comblé par la vie par le passé, vous le serez mille fois plus dans le présent. Effacez de votre mémoire tous ces instants, toutes ces joies, offrez-vous à la vie avec un esprit vierge, mille fois plus neuf, et vous verrez ; oh combien les choses alors seront plus simples ! Oh combien la vie vous paraîtra plus belle !

La seule façon d'être heureux, c'est d'oublier. Plongez-vous dans l'amnésie, goûtez les délices du nectar du Léthé, et vous ferez ce que les hommes seuls ne peuvent faire. Vous retomberez en enfance, et ne saurez plus qu'être heureux.

Voilà, mesdames et messieurs, quelle est la seule façon d'être heureux ; voilà le prix de ce bonheur que vous convoitez tant. Mais si vous y réfléchissez quelques instants, au fond, le prix du bonheur n'est-il pas bien élevé ? Nous perdons certes en grandissant cet émerveillement perpétuel, cette capacité à être heureux qui nous est donnée à l'enfance. Mais en même temps, ne gagnons-nous pas en maturité ? Ne devenons-nous pas plus grand, des adultes, des hommes et des femmes là où n'étaient que petits garçons ou petites filles ? Et n'est-ce pas cela, également, qui fait la beauté de ce monde ?

Sans les adultes, sans leurs désillusions et leurs souffrances, nous ne serions pas ici, n'est-ce pas ? Ainsi donc, le prix à payer pour un monde de bonheur absolu serait l'oubli éternel, et de par cela, la fin de tout progrès. Nous serions heureux, certes, mais oh combien notre monde serait pauvre !

Voilà donc, concluait le philosophe, la recette du bonheur. Mais à ce prix-là, croyez-vous que le jeu en vaille réellement la chandelle ? Il faut bien y réfléchir, si vous voulez mon avis. Sans adultes, sans souffrances, sans malheur, sans toutes ces vies marquées par la tragédie, jamais le monde n'en serait arrivé là... Sans la mémoire, jamais nous n'aurions su bâtir tout ce qui existe aujourd'hui. Et pourtant... Pourtant, c'est de là aussi que vient notre malheur.

Alors, vous qui me lisez, comprenez-vous maintenant ? C'est moi qui suis censé être le philosophe, mais c'est vous, vous seuls, qui détenez les réponses... Ou plutôt *la* réponse. En vaut-elle vraiment la peine, la seule façon d'être heureux ?

Qu'ils se souviennent

Je me souviens très bien de cet air-là et des paroles qui vont avec. Je ne l'ai jamais oublié. Je n'oublie jamais rien. Et s'il y a bien une chose que je n'ai jamais oubliée, et que je n'oublierai jamais, c'est cette soirée, même si elle date d'il y a maintenant presque dix ans. Cette soirée où le cours de ma vie a changé... Mais, non, je me méprends ! Ma vie avait *déjà* changé, bien auparavant...

Le cours de ma vie a changé en ce fameux jour d'octobre, le *huit* octobre, je m'en souviens, il y a dix ou onze ans, maintenant, ce lointain jour où je me suis fait licencié.

J'étais jeune, alors, pas encore trente ans ; jeune et bien naïf... C'était mon premier emploi, et je venais de le perdre ; le ciel m'était tombé sur la tête ! Jeune marié, ma femme et moi avions une petite fille, de quatre ans alors, et ma chère épouse était de nouveau enceinte, de plusieurs mois. Avec son salaire et le mien, nous peinions déjà certains mois à « joindre les deux bouts », comme on dit ; si je n'avais plus rien, comment ferions-nous ?

Le désespoir m'envahissait, tandis que je ne pensais qu'à ma femme et mes – bientôt – deux enfants. Pauvres d'eux qui, à cause de moi, devraient mener une vie de misère... Ce n'était pas leur faute, après tout, si leur père, si son mari, avait perdu son emploi. J'avais honte, une honte à rendre fou ; je ne voulais pas revenir chez moi. Ma femme me verrait entrer dans l'appartement, verrait tout aussitôt mon air découragé et comprendrait sur l'instant que quelque chose s'était passé. Elle me questionnerait doucement, avec une voix qui tenterait de masquer son inquiétude, et à cette voix je ne saurais résister. Je lui dirais tout, oui, je lui raconterais tout, et ensuite, brisé par la honte, je voudrais disparaître.

Je ne voulais pas qu'elle sache ; pas maintenant ! J'allais trouver une solution, oui, il le fallait. J'allais me battre, et trouver comment nous sortir de tous ces problèmes.

Je décidai d'aller marcher un peu, pour ne pas avoir à revenir tout de suite chez moi. Je traînai, en ville, pas pour boire, non ; loin de moi cette idée ! De toute manière je n'avais plus un centime à dépenser pour de l'alcool... Je traînai donc dans les rues presque désertes de la ville. Le soleil d'été avait fini par se coucher, et ne subsistait comme lumière que celle des lampadaires et des quelques bars et restaurants où s'entassaient confusément citadins, habitués et touristes de passage. Je finis par m'asseoir sur le banc abandonné d'une place totalement vide, entourée de restaurants tous encore ouverts.

Tout résonnait des rires et bruits joyeux des établissements alentour. Et moi, assis seul sur ce petit banc au pied d'un arbre, j'avais l'impression d'être plongé dans le plus profond des silences ; seul un écho, venant d'un autre monde, ces faibles bruits de festin, me rappelait que j'appartenais encore au monde des vivants.

Plongé dans mes pensées, je ne vis pas l'ombre s'avancer vers moi, et n'entendis que vaguement la chanson qui se rapprochait, se détachant clairement du brouhaha lointain. Lorsqu'une main ferme et décidée se posa sur mon épaule, je sursautai ; mon sang s'était comme gelé dans mes veines. La chanson, elle, s'évanouit dans le silence. Derrière moi, un grand gaillard, à l'allure impressionnante ; que pouvait bien me vouloir un homme comme celui-ci ?

- J'ai dû vous faire peur, pardonnez-moi, énonça-t-il d'une voix grave et calme.
- Ne... Ne vous en faites pas. Ce n'est rien.

Ma voix peinait à cacher mon trouble intérieur. Il s'alluma une pipe et commença à fumer, adossé à l'arbre.

- Que faites-vous là, au juste ?
- Pourquoi cette question ?
- Savez-vous où nous sommes ?
- Pas exactement... Le devrais-je ?
- Il vaudrait mieux pour vous... Mais qu'importe. Quoiqu'il en soit, je vous conseille de me répondre.

Cet étrange personnage m'inquiétait. De la sueur commençait à perler sur mon front.

- Vous répondre, murmurai-je. Que m'avez-vous demandé, au juste ?
- Que faites-vous là ? répéta-t-il du même ton calme et uniforme.
- J'attends, répondis-je. Je pense.
- Qu'attendez-vous ?

Ses yeux restaient rivés sur moi, à l'affût du moindre signe qui pourrait me trahir.

- Simplement d’avoir le courage de rentrer chez moi.
- Et pourquoi ne l’avez-vous pas ?
- Je vais devoir annoncer à ma femme... Que j’ai perdu mon emploi.
- Oh !

Sa voix s’était radoucie, son regard avait changé de couleur. Il resta quelques secondes encore à réfléchir, puis me sourit :

- Et si vous ne lui disiez pas ?
- Et l’argent pour nous faire vivre ? Croyez-vous qu’il viendra tout seul ?

Il haussa les épaules, nonchalant.

- Et si vous trouviez un nouveau travail ?

Je relevai les yeux vers lui.

- Bien sûr, il faut que vous soyez prêts à faire certains sacrifices... D’éthique...
- Je suis prêt à tout, déclarai-je fermement.
- A tout, réellement ? Tout... Même tuer ?

C’est ce jour-là que ma vie a changé, que je suis tombé dans l’engrenage...

Je devais tuer des gens. Je venais d’être embauché dans une société secrète, dont le lieu de rencontre était ce fameux arbre... J’abhorrais ce que je faisais ; je haïssais ces meurtres, cette violence, mais je n’avais pas le choix. J’étais désespéré : il me fallait nourrir ma famille, subvenir à leurs besoins... Tous ceux à qui j’avais à faire trempaient dans des trafics, des histoires sordides... J’abhorrais ces morts, mais ne pouvais m’empêcher de penser qu’elles étaient ne serait-ce qu’un peu méritées.

Il y avait un code, dans la société, qui me semblait tout à fait excentrique. Celui-ci exigeait qu’avant d’exécuter sa victime, chacun d’entre nous entonne la chanson rituelle. Celle-ci était un air de musique classique, connu cependant de tous. *In der Halle des Bergkönigs*, d’un certain Grieg, à ce que m’avait dit le patron.

Quand la mort viendra à toi

N'oublie pas

N'oublie pas

Quand la mort viendra à toi

Tu sais ce que tu me dois...

Aujourd'hui encore, je me souviens de cet air-là, et des paroles qui vont avec. Je ne l'ai jamais oublié... Pas plus que ce soir d'août où tout a basculé.

Quelques jours auparavant, j'avais découvert qu'une de mes futures victimes était un homme innocent, n'ayant jamais été impliqué dans quoi que ce soit d'illégal ; j'avais donc refusé ma mission, en signifiant clairement qu'il était hors de question que je touche à cet homme. J'avais bien vu, alors, la fureur qui s'était peinte sur leur visage, mais n'avait rien soupçonné du reste...

Lorsque je rentrai chez moi, ce soir-là, j'entendis, comme en faible écho, *la* chanson. Je me figeai, tétanisé par l'angoisse.

– Ma chérie ? Les enfants ?

En guise de réponse, rien d'autre que le silence.

– Il y a quelqu'un ? Je vous en prie...

Pas de réponse. J'avançai, un pressentiment affreux m'assaillant le cœur. L'odeur du sang. J'avais été habitué à la reconnaître, à force de travailler dedans. J'avançai d'un pas rapide, et découvris un spectacle horrifiant : le corps de ma femme, celui de ma petite fille et du bébé qui n'avait pas encore un an... Tous trois, baignant dans une mare de sang ! Assassinés, si affreusement...

Je m'effondrai. J'avais envie de hurler. Pourquoi avoir pris ces vies, innocentes ? Pour eux, j'étais le seul coupable, alors pourquoi avoir tué ces personnes qui n'avaient pourtant rien fait...

Une dernière fois, la chanson résonna.

Quand la mort viendra à toi

N'oublie pas

N'oublie pas

Quand la mort viendra à toi

Tu sais ce que tu me dois...

Et puis le silence, rien d'autre que le silence.

Je me souviens très bien de cet air-là et des paroles qui vont avec. Je ne l'ai jamais oublié. Je n'oublie jamais rien. C'était il y a dix ans, mais c'est comme si c'était hier. Pendant dix ans, ils ont eu le temps, eux, d'oublier. Mais moi, je n'oublie jamais rien. Je me souviens de tout. Et bientôt, je ferai en sorte qu'eux aussi se souviennent...

Mon papa a dit

Alexandre Jacquemin avait tout du petit garçon parfait. Son père était banquier, une profession tout à fait honorable, et sa mère avait délaissé sa brillante carrière dans la médecine pour pouvoir s'occuper pleinement de son fils. De son éducation, elle n'avait rien négligé ; la façon de se tenir, de marcher, d'agir, de parler... Toutes les bonnes manières lui avaient été inculquées, et il faisait dignement honneur à ses parents à tout moment.

Vint l'âge où le petit Alexandre alla à l'école. Naturellement, ce fut une école privée, ses parents tenant à ce qu'il n'ait que de bonnes fréquentations et étant résolument persuadés – à tort ou à raison – que seul les établissements privés offraient cette garantie. Le jeune garçon, lui, vécut cela très bien ; il se faisait de nombreux amis, tous très appréciés par ses parents, qui ne leur trouvaient rien à redire. Les gamins qu'il fréquentait là, d'ailleurs, étaient, pour la majeure partie, les enfants des amis ou connaissances de ses parents. Ainsi, à chaque repas, chaque fois que les parents se retrouvaient, les petits pouvaient se réunir et restaient ensemble à leur innocent babillage.

Lors de sa deuxième année d'école maternelle, cependant, il fit une nouvelle rencontre. C'était un garçon à peine un peu plus âgé que lui – un an tout juste – et qui venait d'emménager dans la région. Il s'appelait Stéphane, et lui et Alexandre s'entendirent tout de suite très bien. Ils devinrent très vite meilleurs amis et inséparables ; en classe, on les voyait toujours assis côte à côte.

A la maison, même, on parlait souvent de lui ; en tant qu'ami d'Alexandre, il était déjà apprécié, avant même qu'on l'ait vu. Au bout de quelques mois, ils proposèrent avec de plus en plus d'enthousiasme d'inviter ce jeune garçon chez eux.

Stéphane, donc, se rendit chez les Jacquemin par une froide après-midi de novembre. Monsieur Jacquemin n'étant pas encore rentré du travail, ce fut Madame qui accueillit le jeune garçon. Elle offrit aux deux jeunes enfants une tasse de chocolat, et quelques gâteaux, et tous trois discutèrent autour de ce charmant goûter. La mère d'Alexandre fut tout de suite conquise par ce jeune ami. Il avait tout ce qu'il fallait pour plaire ; une politesse à toute épreuve, une conversation intelligente pour son jeune âge... Elle qui avait toujours cru en la capacité de son fils de bien s'entourer était maintenant totalement convaincue et rassurée quant à ce sujet. Elle laissa les enfants aller jouer dans la chambre d'Alexandre, en attendant le retour de son mari.

Celui-ci ne tarda pas ; il rentra du travail assez vite, à dix-huit heures. De retour chez lui, il s'entretint un peu avec sa femme de sa journée et d'autres éléments assez peu importants, puis demanda à rencontrer le jeune garçon dont on lui avait tant parlé. Les deux garçons arrivèrent ; Alexandre alla embrasser son père, tandis que celui-ci observait le jeune Stéphane. Ils échangèrent poliment quelques mots ; le père d'Alexandre était d'une politesse assez froide, et les laissa rapidement aller jouer ensemble. Ils ne furent ensuite pas dérangés, jusqu'à ce que les parents de Stéphane ne viennent le chercher.

Ce n'est qu'une fois que celui-ci fut parti que M. Jacquemin sortit enfin de son mutisme.

- Alexandre, déclara-t-il d'une voix ferme. Je t'interdis de revoir ce garçon.
- Mais papa, pourquoi ?

Le petit garçon et sa mère regardaient tous deux le père, d'un air interrogateur.

- C'est une... Enfin, Alexandre ! C'est une mauvaise fréquentation !
- Vrai... Vraiment, Papa ? Mais pourquoi ? Dis-moi !
- L'as-tu vu ? C'est un... C'est un garçon... De couleur ! Je ne veux pas que tu fréquentes de personnes de couleurs, m'entends-tu ? Les couleurs ne sont pas bien. Ce sont les couleurs qui détruiront notre monde. Alexandre, tu ne reverras pas ce garçon. Il ne faut pas.

Le petit garçon acquiesça, très troublé. Il n'avait jamais pensé que fréquenter un garçon comme Stéphane pouvait être mal. Bien sûr, il avait remarqué sa couleur de peau, un peu plus foncée que celle des gens qu'il côtoyait d'habitude, mais il ne savait pas que c'était mal. Alors elles étaient comme ça, les « personnes de couleur » ? C'était les gens comme son ami Stéphane ? Il n'avait jamais compris jusque-là... Enfin, son papa avait été clair là-dessus. Et son papa avait toujours raison. Il disait qu'ils détruiraient le monde... Ils devaient être bien dangereux !

Les jours suivants se déroulèrent sans trop d'encombre ; Alexandre ne parlait plus à Stéphane et faisait chaque soir à son père un rapport qui ne manquait pas de le satisfaire. Son jeune camarade, tout naturellement, fut au début très surpris ; cependant, il sembla comprendre assez vite. Ce ne devait pas être la première fois qu'une telle chose lui arrivait... Et les choses continuèrent ainsi, sans qu'aucun des deux amis ne parle à l'autre.

Un jour, la maîtresse proposa à ses jeunes élèves de réaliser, dont le thème serait « Le monde dont vous rêvez ».

Tous les enfants furent très enthousiastes, Alexandre le premier. Il avait toujours été très doué lorsqu'il s'agissait de dessiner. Alors que d'autres enfants se passionnaient pour le sport ou la musique, Alexandre, lui, consacrait tout son temps libre à dessiner. Il se plaisait à griffonner, noircissant les feuilles blanches de petits personnages ou de jolis paysages.

La maîtresse, passant dans les rangs pour observer la progression de ses jeunes élèves, regarda Alexandre avec un drôle d'air.

– Est-ce que c'est bien, ce que j'ai fait ? demanda le jeune garçon.

– Très bien Alexandre, mais... Il y a une chose que je ne comprends pas très bien. Pourquoi donc as-tu représenté le monde en couleur, et les personnages... Pourquoi n'as-tu pas colorié aussi les personnages ?

– Eh bien... C'est mon papa...

– Ton papa ? Ton papa t'a dit qu'il ne fallait pas colorier les personnages ? répliqua-t-elle en riant à moitié.

– Non, mon papa a dit... Mon papa a dit que les couleurs, ce n'était pas bien.

– Vraiment ? Qu'a-t-il dit exactement ?

– Eh bien... Il m'a dit que les couleurs n'étaient pas bien. Que les couleurs allaient détruire le monde... Les personnes de couleur, il a dit...

– Oh ! Alexandre... Ecoute, loin de moi l'idée de contester l'autorité ton père mais... Tu sais, je pense que la couleur, c'est bien. Les personnes de couleur ne sont pas plus mauvaises que les autres ! Pense à tes amis, tiens, Stéphane, par exemple ! C'est un petit garçon très bien, et tu le sais ! Tu étais ami avec lui, non ?

– Oui, mais mon papa... Mon papa a dit que je ne devais pas être ami avec lui !

Elle s'assit à côté du jeune garçon.

– Tu sais, Alexandre, malgré toute l'estime que je dois à ton père... Il ne faut pas toujours croire ce que les adultes disent. Je ne pense pas que ton père ait raison. Les couleurs,

vois-tu, c'est... C'est la diversité. Les couleurs, c'est la liberté. Les couleurs ne détruiront pas le monde ! Au contraire, elles ne cessent de l'enrichir, de jour en jour, à chaque seconde. Penses-y bien, Alexandre ! Malgré ce que ton papa a dit.

Ces paroles travaillèrent le jeune garçon pendant de longs moments. Qui, de son père ou de sa maîtresse, devait-il croire ? Il se souvint alors de ce que sa mère lui avait dit un jour : Quoiqu'il arrive, affirmait-elle, il n'y a qu'une bonne décision. Et ce sera toujours la même ; celle qui t'es dictée par son cœur. Que lui dictait son cœur ? Il le savait bien. Sans même avoir besoin d'y réfléchir, il le savait.

C'était à la récréation ; Stéphane était assis tout seul, sur un banc. Alexandre vint, et s'assit tout simplement à son côté.

- Pourquoi tu ne me parlais plus ?
- C'est... C'est mon papa. C'est mon papa qui a dit...
- Ton papa a dit qu'il ne fallait plus que tu sois ami avec moi... Et pourquoi me reparles-tu, alors ?
- Parce qu'il n'y a pas longtemps, j'ai découvert une chose importante.
- Laquelle ?
- Il ne faut pas toujours croire ce que mon papa a dit...

Pardonne-moi

« Pardonne-moi »

Il refusa.

« S'il te plaît, excuse-moi, répéta-t-elle. Pardonne-moi. »

Il détourna le regard. Il ne voulait pas la pardonner.

« Allez, je t'en prie ! Pardonne-moi... Rien que ça. »

Il la toisa, les yeux pleins d'un mélange de colère et de tristesse. Non, décidément, il n'était pas près de lui pardonner. Elle pourrait supplier, se mettre à pleurer, même, il resterait ferme. Il était un homme, lui, un vrai ! Il avait sa fierté, qui l'empêchait de la pardonner. Du moins pour l'instant ; plus tard, peut-être, il verrait. Il savait bien, pourtant, qu'elle n'avait pas cherché à être méchante, qu'elle avait juste commis une maladresse, mais il n'en avait que faire. Nul ne devait pouvoir espérer obtenir son pardon si facilement. Pas même elle...

« Je ferai tout ce que tu voudras, c'est promis. Mais avant, juste, rien que ça, pardonne-moi. »

Il secoua la tête ; négativement, bien sûr. Soupira, comme exaspéré. Et s'en alla sans se retourner.

Elle le regarda partir, sans un mot. Sans même le rappeler. Autour d'eux, le silence, rien que le silence. Et lui qui s'en allait.

Pourquoi ne voulait-il pas la pardonner ? Ce n'était pas si grave après tout... Pas comme si elle avait commis un crime ; jamais elle n'aurait osé, d'ailleurs. Elle l'aimait trop pour ça.

Elle l'aimait trop, en effet... Tellement trop ! S'en rendait-il seulement compte, en vérité ? Non, sûrement pas, sinon il l'aurait sans doute pardonnée déjà.

Elle soupira. Elle n'était pas comme l'autre. L'autre, celle qu'il aimait. L'autre, qui pourtant ne les aimait ni lui ni elle. L'autre pouvait toujours faire tous les maux du monde, jamais il ne lui en voulait ; toujours, il la pardonnait. Alors qu'elle non ; elle, de toute manière, elle n'était « que » son amie. Son amie, qu'il se refusait à pardonner...

Une larme solitaire dégringola le long de sa joue.

Il marcha sans réfléchir, au hasard, se laissant guider par ses pas. Il finit par atterrir sur un banc, un vieux banc métallique presque rouillé, et dont la peinture était tout écaillée. Un instant, il resta ainsi, hagard. Puis il prit sa tête entre ses mains, la mine fatiguée et désespérée.

Pourquoi ? Pourquoi avait-il agi ainsi ? Il n'avait aucune raison, au fond. Vraiment aucune, sauf peut-être sa fierté malade, cet espèce de principe auquel il se cramponnait, et qui le dirigeait maintenant. Pourtant, il avait toujours voulu être libre, indomptable, aux ordres de rien ni de personne, et longtemps, il avait eu cette illusion. Maintenant, il avait ouvert les yeux ; tout cela n'était qu'un leurre ; en vérité, c'était seul qu'il avait réussi à s'enfermer. Enfermé, il l'était désormais dans ses principes, ses « valeurs » qui ne valaient pas grand-chose en vérité.

Il regrettait, maintenant, regrettait énormément ; avait-il été bête d'agir comme il l'avait fait. Peut-être, voulant conserver sa fierté, se faire désirer, également, avait-il perdu, ou tout du moins commencé à effriter une amitié qui lui était pourtant si précieuse... Une amitié...

Une larme s'échappa du coin de son œil.

Elle devait bouger, partir d'ici. Il lui fallait bouger, se mettre en mouvement. Du mouvement, oui. Le mouvement la tiendrait en vie, en éveil. Lui permettrait de ne pas se laisser happer par ses pensées. Elle commença à marcher, au hasard, sans but aucun. Et ce faisant, elle pensait toujours. Elle réfléchissait, à ses erreurs.

Ses erreurs... Son erreur, unique en vérité. Celle pour laquelle il avait refusé de lui accorder le pardon. Elle n'était pas si grande en vérité ; seulement avait-elle laissé sous-entendre auprès d'un de leurs amis qu'il était amoureux de l'autre, cette autre qu'elle ne pouvait supporter. Et puis, elle ne l'avait pas vu, lui, derrière elle, à l'écouter également.

Il était entré dans une colère noire. Avait hurlé sur tous les tons qu'il ne l'aimait pas, cette autre, qu'il la haïssait, mais il n'avait réussi à convaincre personne.

Finalement, leur ami était parti, et eux étaient restés. Et c'était à ce moment-là. A ce moment-là que tout s'était déclenché ; à ce moment-là qu'elle l'avait supplié, qu'il avait refusé de la pardonner.

Les larmes coulaient, maintenant, toutes seules, en un torrent continu. Ainsi marchait-elle, au hasard des rues, aveuglée par ses larmes et la lumière vive du soleil d'hiver.

Il se leva précipitamment. Il avait été idiot. Complètement idiot. Maintenant, il allait falloir qu'il assume, pour le prix de cette bêtise, qui désormais l'accablait.

Il se leva, se mit à courir, à revenir sur ses pas pour la rejoindre. Attends-moi, j'arrive. Je t'en supplie, attends... Je te pardonne, et j'arrive.

Il avait été le dernier des imbéciles. Non, il n'aimait pas l'autre, il l'aimait elle, bien sûr. Elle avait été bien aveugle de ne pas le voir avant... Mais il n'avait pas pour autant le droit de lui en vouloir, après tout, elle n'était pas censée savoir. Elle n'avait rien fait de mal, sauf de ne pas voir, et c'était à cause de lui, lui et son fichu caractère, que maintenant, elle devait souffrir. Il courut, mais soudain, il s'arrêta, l'espace d'une fraction de seconde. Si soudainement, quel étrange et mauvais pressentiment le prenait au cœur !

Il arriva là où il l'avait laissée ; elle n'y était plus. Il continua de courir, suivant les traces de pas que celle qu'il aimait avait laissées dans la neige.

Elle était là, allongée en plein milieu de l'avenue. Aveuglée par le soleil et par ses larmes, elle n'avait même pas songé à faire attention aux voitures.

Il courut vers elle, vers son corps encore chaud, la prit, l'enlaça, comme s'il pouvait encore la protéger.

« S'il te plaît, non... Non... Je te pardonne, je te pardonne. Je te pardonne et... Je t'aime ! »

Elle eut comme une décharge de vie lorsqu'il arriva, lorsqu'il prononça ces mots. Elle utilisa ses dernières forces pour caresser ses cheveux et murmurer.

Il n'entendit pas, tant sa voix était basse. Mais s'il avait su lire sur les lèvres, sûrement aurait-il pu voir sur celles de son amie mourante :

« Merci... Moi aussi je t'aime, je t'ai toujours aimé... Maintenant... Pardonne-toi. »

Vous souvenez-vous ?

Vous souvenez-vous, madame, de ce jour où nous nous sommes rencontrés ? C'était il y a longtemps, me semble-t-il, plusieurs lunes au moins ; une douzaine sinon plus.

C'était, je m'en souviens, le prologue de la saison des feuilles mortes. Celles-ci commençaient déjà à tomber de leurs branches, cependant peu empressées de rejoindre le sol de terre humide qui serait leur linceul. Patiemment, elles attendaient leurs sœurs, qui arriveraient toutes avant la saison des neiges. Là, elles renaîtraient dans la mort pour se transformer en l'essence même de la vie...

Mais je suppose que vous savez déjà tout cela, madame, vous qui étiez venue vous promener en ce jour dans la forêt. Ou peut-être ne le saviez-vous pas, qu'en sais-je, ce n'est pas le genre de questions que l'on se pose en vous voyant.

Vous ressembliez fort à cette journée, madame, cette journée où je vous ai rencontrée. Laissez-moi une fois encore évoquer cette journée, de cette manière si particulière dont on évoque les temps passés que l'on regrette. Laissez-moi une fois encore vous raconter ce jour lointain comme lorsqu'on ouvre un album et que, ému, on contemple ces images venant du passé.

Je me souviens d'un jour chaud. La chasse était déjà ouverte, je l'avais entendu au loin par le bruit des fusils, mais ils n'étaient pas encore venus par ici. Ce qui nous laissait profiter à loisir, moi et ma chère famille, des belles journées toutes de soleil et de chaleur qu'il nous restait encore. Quoi de plus agréable que profiter de la belle saison en compagnie de ceux que l'on aime ?

Mais je suppose que vous aussi, vous savez quelles sont les satisfactions que l'on peut en tirer... Après tout, c'est là-bas que je vous ai rencontrée, n'est-ce pas ? Par cette belle journée où vous aussi, vous étiez en balade. Je ne vous avais jamais vue, auparavant, jamais rencontrée en cet endroit, et pourtant... Et pourtant j'y suis souvent ! Je suppose que vous y veniez pour la première fois... Mais après tout, quelle importance ?

Je ne peux pas le savoir, je suppose que jamais ne le saurai... Car nous ne nous reverrons jamais, me semble-t-il ? Oh ne croyez pas que ce soit parce que je n'ai pas envie de vous revoir ! Je le voudrais bien, oui, ce pourrait même être plaisant, mais voilà... Mais voilà les circonstances nous en empêchent. Dommage. Dommage, oui...

Ne nous lamentons pas, donc, plus longtemps à ce sujet. Ce sont des tourments inutiles, ne croyez-vous pas, et mieux vaut penser à ces heureux souvenirs comme nous aimerions en avoir plus, beaucoup plus.

Je ne sais pas si vous vous souvenez de cette chaleur étouffante dans laquelle nous vivions. L'atmosphère était sèche, le soleil brûlant. Si je ne me trompe pas, ce fut la dernière des journées de soleil dont nous avons pu profiter. Ah, mais que ne redonnerais-je pas pour revivre une fois cette journée ? Et vous, la revivriez-vous ? Je ne vous ai croisée que brièvement, si je me souviens bien, juste le temps d'échanger un regard, un sourire...

Si mes souvenirs ne me trompent pas – mais je suppose qu'ils ne le pourraient, vous étiez habillée d'une robe, ce jour-là. Une robe beige, vous arrivant à peu près jusqu'aux genoux, à motifs fleuris. J'ai tout de suite remarqué cette robe magnifique, à laquelle était attachée une broche qui reflétait les rayons du soleil. Ce bijou amplifiait leur éclat qui filtrait à travers les branches des arbres, et vous donnait un air... Presque illuminé. Vous étiez belle habillée ainsi. A vos oreilles pendaient plusieurs cercles de métal, donnant à votre visage une sorte d'aura, jouant avec la lumière de l'astre là-haut dans le ciel. Vous marchiez paisiblement, les pieds chaussés de tennis claires, salies par la terre encore humide de la forêt.

Vous souriez alors, heureuse et insouciant. Nous étions, me semble-t-il, à la lisière de la forêt. Mes enfants étaient non loin de là, tranquilles, et vous sembliez aussi seule que moi. Vous avez eu l'air étonné, quand vous m'avez aperçu. Il est vrai qu'il est inhabituel de croiser des gens comme moi en ces lieux... Pour vous, je suppose. Nous ne sommes pas du genre à fréquenter les mêmes endroits, n'est-ce pas ?

Cela dit, je reste persuadé que ce fut une charmante rencontre que j'ai faite ce jour-là. Enfin charmante... Je sais ce que vous allez penser. Je sais que vous ne me croyez pas quand je dis cela... Elle le fut tout du moins au début, je vous assure.

Ce que je n'ai pas apprécié, en revanche, et vous vous en serez doutée, parce que vous devez avoir un minimum de bon sens, bien que vous ayez laissé faire cela... Ce que je n'ai pas apprécié c'est quand sont arrivés les chiens, ceux qui se sont jetés sur moi gueule ouverte, pleine de bave, avec des aboiements de fureur. Vous devez me comprendre, madame, j'ai eu peur. Pas pour moi, non, pour mes petits, qui étaient non loin de là. Je ne pouvais pas les abandonner... Et dieu que ces chiens étaient nombreux ! J'entendais derrière eux les cris des

hommes qui les poussaient à m'attaquer. Je ne pouvais pas les laisser faire. C'étaient mes petits, tout de même !

Je n'ai pas réfléchi, voyez-vous, j'ai foncé. Jute foncé, devant moi, sans regarder. Foncé dans ces chiens, tout le reste. J'avais peur, madame, peur pour mes enfants. Et je ne pouvais pas fuir... Alors j'ai tout attaqué, j'ai voulu tout détruire. Et malheureusement, madame, vous étiez sur mon passage.

Ce n'était pas ma faute, madame. Je sais bien que ce n'était pas la vôtre non plus mais... Après tout, il est trop tard. J'en veux seulement à ces gens qui ont lâché les chiens. Les connaissez-vous ?

Vous ne pouvez savoir à quel point j'ai eu peur. Mais je me doute que la peur pour vous dut être bien pire encore... J'avais bien essayé de vous prévenir, mais vous ne m'avez pas compris. Nous ne parlons pas la même langue, après tout, j'aurais dû m'en douter.

Mais tout de même... Quelle triste fin, pour vous. Essayer de fuir la charge d'un sanglier et tomber dans un précipice. Peut-être m'en voulez-vous. Vous souvenez-vous ?

Le temps où l'on descendait dans les rivières

J'étais assise dans la rue, à même le sol, dans l'encadrure d'une porte. La porte s'ouvrit, je tombai en arrière. L'espace d'un instant, je sentis un souffle d'air me caresser le visage. De l'air chaud... Un vrai bonheur !

Et puis la voix m'a ramenée à la réalité. L'homme me criait dessus, en des mots que je n'arrivais pas à distinguer, tant j'étais tétanisée par le froid. Il me repoussa dans le froid. L'air glacé vint me mordre le visage, les bras, les mains... Tout le corps. Même mon cœur était gelé.

Je pris mes quelques affaires - bien peu de choses en vérité - et partis, marchant au hasard, titubant, grelottant. Les gens s'écartaient sur mon passage, comme si ma misère, la seule chose que je portais, leur paraissait un poison ; comme si en m'approchant de trop près, ils risquaient de se salir.

J'avais peur du regard de tous ces gens que je croisais. En eux, je me voyais toujours mal. Parfois laide, hideuse, très souvent sale ; ils me faisaient me sentir un déchet. Parfois même, en leur regard, je ne me voyais pas. C'était comme s'ils rencontraient du vide, du rien. Comme si je n'existais pas.

Au hasard de mon parcours dans les rues glaciales de la ville, je croisai une jeune fille. Je lui trouvais un air de ressemblance avec moi. Ou du moins... Avec celle que j'étais il y a quelques années, ou du moins avant de *Le* rencontrer. Lui, le fameux. Il n'était pas un jour où je ne pensais à lui, en vérité. Il avait été en quelque sorte un tournant dans ma vie. Il y avait eu un avant lui, un pendant... Et j'étais dans l'après. Autant le dire, des trois périodes, ce n'était vraiment pas la plus belle.

Ah, l'avant... C'était le bon temps, la belle époque... C'était la jeunesse, tout simplement. Plus j'y repensais, plus je regrettais, de n'avoir pas su savourer, de n'avoir peut-être pas été assez heureuse alors que j'aurais pu tellement l'être... Nous aurions pu tellement l'être. Nous, c'était ce petit groupe de quatre amis, deux filles, deux garçons, non par souci d'équilibre, mais parce que c'était tombé comme ça. Amis, je le précise, et rien de plus ni de moins. C'était ça que je trouvais particulièrement beau. On se confiait tout... Bref, on était heureux, ensemble. On descendait dans les rivières. Toujours, tous les quatre, on cherchait ces petits coins de nature où coule l'eau pure, puis les endroits les moins profonds, moins dangereux. C'était notre rituel de chaque été.

Je me souviens aussi qu'à cette époque-là, je chantais tout la même chanson, que je trouvais si belle, si triste. Ça s'appelait – même plusieurs années après, je ne saurais l'oublier – *Someone like you*. Je saurais même dire de quoi ça parlait. En gros, d'une rupture.

« *Never mind, I'll find someone like you...* »... N'empêche que moi, je n'avais jamais retrouvé quelqu'un comme lui...

J'avais beau savoir que c'était une chanson triste, j'étais tout de même heureuse à cette période. En ce temps maintenant si ancien où l'on descendait dans les rivières.

On était jeunes, alors. Jeunes, heureux, forts de notre insouciance... Et puis le temps de la désillusion est arrivé. J'avais, je crois, été la première des quatre à me détacher du groupe, à partir. Tout ça pour le suivre.

Ironiquement, je serais incapable de dire comment je l'ai rencontré, comment nous avons sympathisé. Ce dont je me souviens seulement, c'était que c'était lui, le premier, qui m'avait avoué son amour. Je n'aurais, pour ma part, jamais osé. Ensuite, bien évidemment, nous étions sortis ensemble.

Au début, j'avais quinze ans. Lui en avait déjà dix-neuf. Ses parents étaient riches, et lui finançaient ses études, ainsi que son appartement, dans lequel j'aimais tellement aller. Je passais désormais ma vie dans ses bras, et lui passait la sienne à m'y accueillir ; encore là, nous n'étions rien de plus ni de moins qu'heureux.

Il était devenu le seul à pouvoir prétendre encore me voir régulièrement. Je ne rentrais chez moi que pour dormir, manger quelques fois également, et me changer. Mes parents ne disaient rien, considérant leur cause comme perdue d'avance. Mes amis, en revanche, ne pouvaient s'empêcher, lors de nos désormais rares rencontres, de me faire de nombreuses allusions, où l'on sentait pointer amertume, aigreur et jalousie.

Mais je m'en fichais, alors, et ne les écoutais pas. Nous étions heureux, tous les deux, et rien d'autre pour moi ne comptait. Pas même les études, que j'avais arrêtées trois ans après, juste après avoir passé le bac, car mes parents n'en auraient pas accepté moins. Lui travaillait, maintenant, assez pour nous deux et nous nous étions installés dans une nouvelle grande maison, achetée avec mes économies et l'argent qui était censé être consacré à mes études.

La maison... Notre maison... Elle était belle, grande, deux étages et un jardin. Presque en plein centre-ville... J'en riaais, maintenant – après tout, c'était mieux que d'en pleurer.

J'avais vécu dans cette belle et grande demeure, en maîtresse de maison, reine du logis... Et voilà où je me retrouvais maintenant. Dans la rue, dans le froid de l'hiver, alors que lui devait être bien au chaud, et sûrement également en « bonne compagnie »...

« *I wish nothing but the best for you two...* »

Toujours cette même chanson, que je n'avais pas oubliée, malgré le temps. Quand j'étais avec lui, il m'interdisait de l'écouter. Il levait les yeux au ciel et disait que c'était une chanson pour les gens tristes. Et que nous, nous étions heureux.

Heureux... Oui, bien sûr, nous l'étions. Nous l'avions été. Et progressivement, il avait voulu « s'affirmer », comme il disait. C'était en réalité rien de plus ni de moins qu'une rébellion contre ses parents. Il avait commencé à boire, enfin boire... Plus que la normale, là surtout était le problème. Il avait commencé à fumer, aussi. Pas que des cigarettes, d'ailleurs. Et puis en fin de compte, il était devenu violent, avait commencé à ressentir ce besoin absurde de frapper tout ce qui lui passait sous la main. Moi comprise.

La situation dura un petit moment ainsi. Vraiment petit, mais il fallait s'en douter, après tout...

Ça arriva, je m'en souviens encore, un samedi soir. Il avait fait la fête, il était rentré tard. Et accompagné par une femme. Une jeune femme charmante, d'ailleurs, mais un peu trop naïve... Exactement comme je l'avais été. Auparavant.

Au début, je n'avais senti que son retour à lui. J'étais en haut, au premier étage, et j'ai entendu la porte se refermer, les pas qui se voulaient discrets. Senti l'odeur forte, cette puanteur pour moi abjecte, que je n'avais jamais supporté : l'alcool. J'étais descendue pour au moins vérifier s'il pouvait se débrouiller jusqu'à ce qu'il ait déçu.

Du reste, je ne me souviens plus très bien. Sûrement ma mémoire a-t-elle cherché à effacer tous ces mauvais souvenirs. Je me souviens seulement qu'il y a eu des coups, des cris, et juste à côté, une femme, une inconnue choquée de voir ainsi la violence dont peuvent faire preuve les hommes. Elle nous avait vus avec horreur être emportés par le tourbillon... Et chuter. Moi plus bas que lui, d'ailleurs.

Bien plus bas, oui, car j'avais dû fuir. Avec rien d'autre que les vêtements que je portais ce jour-là, une besace en toile et une boîte. Pas n'importe quelle boîte. Ma boîte. Celle de ma jeunesse.

On a tous un objet fétiche. Le mien était une boîte, qui m'avait été offerte par un de mes amis, un de la fameuse bande des quatre qui descendaient dans les rivières. C'était lui-même qui l'avait fabriquée, un de ses nombreux talents étant de travailler le bois. A chacun de nous, il avait offert un objet. Pour moi, ça avait été cette belle boîte aux volutes sculptées, dans laquelle je conservais tous mes plus précieux souvenirs, qui remontaient de mon enfance jusqu'au moment où j'avais abandonné tous mes amis, au profit d'un seul. A partir de cette période-là, à vrai dire, je n'avais même plus eu de souvenirs.

De mon passé, cette boîte était tout ce qui me restait. C'était la seule chose que, en sortant précipitamment de chez moi, j'avais emportée. Même maintenant, alors que je n'étais plus qu'une chienne errante, une moins que rien, je l'avais encore sur moi.

Je ressentis soudain ce besoin, comme il me prenait parfois... J'allai m'asseoir dans un coin tranquille, à l'écart, et surtout, calme. Accroupie sur le sol nu, enveloppée de mon manteau d'ombre, je tirai de mon sac de toile la fameuse boîte. Par un mécanisme que j'étais la seule à connaître, je l'ouvris et en sortis la première chose qu'elle contenait. La première, et la plus importante.

C'était une photographie. La photographie, une des dernières que nous avons faites tous ensemble, et la plus belle. On n'y voyait que trois personnes. Et on en savait une derrière l'objectif. Deux filles, un garçon, les pieds dans l'eau, avec derrière eux un bout de nature, les arbres, la verdure, et puis un petit bout de la rivière dans laquelle ils étaient. L'une de ces deux filles, c'était moi. Une moi que je ne reconnaissais plus tellement, d'ailleurs, tant elle me paraissait différente, lointaine. La moi d'il y a longtemps... De ce temps heureux où l'on descendait dans les rivières.

La porte de la chambre se referma dans un claquement feutré. Je soupirai, et ouvris lentement la main, pour y découvrir le cadeau qu'elles m'y avaient glissé, en me faisant fermer les yeux. Espièglerie d'enfant. J'adorais les enfants, surtout mon ange de petite nièce. Je la considérais comme ma fille. A défaut d'en avoir une... A défaut, surtout, d'avoir jamais eu un homme. Les hommes ne m'aimaient pas, de toute manière...

Je fouillai un peu dans la mine à trésors. Elles avaient choisi à merveille, tout ce que je préférais. Elles connaissaient tous mes goûts, ce qui pourtant n'était pas une tâche facile.

Brel, Piaf, Barbara, Goldman... Elles savaient ce qui avait mieux que n'importe quoi d'autre le pouvoir de me faire m'évader.

L'évasion. Hors de ces murs, hors de ce monde... Combien, oui, j'en ai besoin ! Qui, en même temps, n'en aurait pas ressenti l'envie ? Qui, oui, n'aurait pas voulu sortir de cet environnement morne, blanc ? Même pas un beau blanc, un blanc de neige, coloré et lumineux. Non, un blanc terne, fade, sali et délavé. Ce vieux blanc poisseux qui teinte les intérieurs d'hôpitaux ; celui-là même qui recouvrait entièrement ma chambre d'hôpital.

Qu'avais-je fait, au juste, pour mériter d'être ici ? Pas grand-chose en vérité. Mais toute douleur n'est pas forcément méritée, il est vrai. Il ne me semblait pas avoir mérité d'être rouée de coups, battue, laissée pour morte, au sortir de chez moi. Il ne semble pas avoir mérité d'être ainsi la victime d'une violence gratuite. Mais après tout, il est bien possible que je fasse erreur...

Il me semblait d'ailleurs avoir aperçu dans ces coups, dans ces cris d'excitation, de la fureur, de la colère. Mon instinct me disait que c'étaient là des gens qui me connaissaient... Des gens qui m'en voulaient. De quoi, cependant, m'en voudraient-ils donc ? J'essayais toujours d'être agréable au plus grand nombre, de ne jamais vexer personne en aucun point... Certains même me trouvaient trop gentille, et me le faisaient savoir par des remarques directes, mais douces tout de même. Certains... Plus beaucoup en vérité.

Je vivais seule, isolée des autres, sans plus beaucoup de monde pour m'aimer, plus beaucoup de monde pour se préoccuper de moi... La preuve en était que ma sœur avait été – avec mon patron, naturellement, mais ce pour des raisons totalement privées de compassion – la seule à être au courant de mon... « Accident ». Personne d'autre... Vraiment personne.

Pour seule famille, je n'avais que ma sœur, et pour ami, qu'elle également. Oh, triste sort ! Où étaient-ils passés, eux, les rares qui avaient encore un peu d'affection pour moi auparavant ? Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas pu parler de « mes amis ». Bien longtemps, en réalité, que je n'en avais pas eu. Aussi longtemps que je m'en souviens, je n'avais pas eu d'amis depuis ma « bande ». Ce n'était pas comme ça que nous nous appelions en réalité, mais je trouve que ce mot nous décrit bien. Une bande de quatre, quatre amis fidèles, qui se voulaient heureux.

Nous cherchions, dans notre naïveté adolescente, le bonheur. Nous l'avions trouvé, ou du moins nous avions réussi à en toucher une partie. Alors, quel goût ça a, le bonheur ? Je ne

saurais le dire. C'est un met dont j'ai oublié la saveur, faute d'y avoir goûté longtemps depuis longtemps. Depuis ce temps lointain, fait d'innocence et de fraîcheur, où nous étions encore jeunes et sans soucis, ce temps joyeux où nous descendions dans les rivières.

Je me souviens de la sensation de l'eau qui courait contre mes jambes, et venait les lécher en chatouilles délicieuses. Je me souviens des cailloux un peu durs sous mes pieds, mais qui ne me m'empêchaient pas, contrairement aux autres, d'avancer rapidement, avec courage. Je me souviens de nos rires s'entremêlant avec le bruit de l'eau qui court. Où tout cela est-il passé, désormais ? Je ne sais pas. Où sont-ils tous passés ? Je n'en ai pas non plus la moindre idée...

Le bonheur n'est jamais une chose acquise. Elle ne l'a pas plus été pour nous que pour quiconque d'autre. Il a commencé à s'envoler par petites touches inéluctables, dès que l'une de nous s'en est allée, transformant notre bande quatre amis en bande de seulement trois.

Elle était partie à cause d'un garçon, qu'elle aimait apparemment bien plus que nous. Je ne la jugerai pas ; je n'en serais pas en mesure, étant donné qu'aucun garçon, homme, ou quoi que ce soit d'autre n'a jamais voulu de moi. Peut-être l'amour est-il parfois destiné à être plus fort que l'amitié. Cette fois-là, il l'a sans nul doute été. Je ne peux pas prétendre que ce départ ne m'a rien fait, mais je n'ai pas non plus cherché à l'empêcher. Les garçons me disaient de la convaincre, que nul mieux que moi ne pouvait la persuader de ne pas s'abandonner totalement à lui, que j'étais la mieux placée pour lui faire comprendre qu'elle devait rester indépendante, voir ses amis, continuer ses études. J'avais bien essayé, quelques fois, mais je n'y étais pas parvenue. Elle m'avait parlé de lui avec tant de vigueur et d'amour, m'avait fait comprendre qu'elle n'entendrait rien avec une telle autorité souveraine que je n'avais eu d'autre choix que de la laisser faire, pour ne pas la contrarier.

C'est un peu ainsi également que j'ai appris qu'il n'était que trop de situations où quoique l'on fasse, on était obligé de contrarier quelqu'un. Cette fois-là, j'avais dû contrarier deux de mes amis, au profit d'une seule. Je l'avais laissée partir, ne voulant ni lui causer de peine ni m'immiscer dans des affaires pour lesquelles je ne pouvais prétendre avoir voix au chapitre.

Le referais-je aujourd'hui ? Je ne sais pas. Je ne peux savoir si j'ai fait le bon choix, ou si les choses se seraient mieux déroulées si j'avais insisté auprès d'elle. Aurait-elle seulement fini par m'écouter ? Nul ne peut le savoir...

Ce que je sais en tout cas c'est ce qui s'est produit dans la réalité des choses. Elle est partie, nous a quittés pour ne plus jamais nous reparler. Et ça a été le début de la fin.

Peu après elle, ce fut mon tour. Mon tour de partir, de les quitter, tous. Sauf que moi, c'était pour une raison que je ne maîtrisais pas le moins du monde, et dont je me serais bien passée. Qui ne se passerait pas de voir mourir ses parents ?

Nous étions en voiture, tous les trois ; ma sœur était restée à la maison. Nous rentrions d'une soirée chez des amis, bien arrosée si l'on doit en croire les rapports de police. Je n'avais rien vu, rien compris de tout cela ; pauvre naïve que j'étais ! Je m'étais endormie bien au chaud dans ma voiture, réveillée sur un lit d'ambulance, avec le froid mordant de la nuit, pour apprendre la mort de mes parents.

Je n'avais pas pu revoir ma sœur avant plusieurs jours. Mes blessures m'avaient empêchée d'assister à l'enterrement de mes parents. Dès que j'ai été rétablie, on m'avait placée dans une famille d'accueil, à l'autre bout du pays. C'est à peine si j'avais pu garder une trace de mes amis. Nous avions au début gardé contact, puis ce contact s'était atténué, à cause de leur manque de temps ou de mon manque de courage, pour finir par disparaître totalement.

Je m'étais retrouvée seule, tout seule, et encore aujourd'hui, je le restais. Mais jamais, au grand jamais je ne les avais oubliés. La preuve en était que même ici, dans ma chambre d'hôpital, j'avais gardé le cadre, et la photo. Ce cadre qui m'avait été sculpté par un de ces trois fameux amis, qui maniait le bois à la perfection... Il me l'avait donné pour que j'y mette cette photo. La fameuse photo...

On y voyait trois d'entre nous, les deux filles et un des garçons au milieu ; l'autre n'y était pas, il prenait la photo. Nous avions les pieds dans l'eau ; je me rappelle que c'était un endroit où de gros cailloux formaient une sorte de marche entre les deux niveaux de la rivière. Nous étions chacun monté sur une de ces grosses pierres lisses, sourions, avec un air béat d'imbéciles heureux, et l'eau venait se jeter sur nos jambes déjà mouillés.

Je trouvais cela épatant, tous ces détails, gravés dans ma mémoire, que la simple vue de cette photographie suffisait à raviver. Toutes ces minuscules infinités que je n'avais pas oubliées ; au fond de moi, j'y étais encore, j'aspirais à y retourner. Retourner en ce temps heureux, la jeunesse, cette période magique où l'on descendait dans les rivières.

Là-bas le bruit, ici le silence. Un klaxon au loin, des éboueurs qui balaient dans la rue ; ici, rien. Rien que le vide, le bruit d'une horloge qui court, qui court. Qui court inéluctablement avec une infinie lenteur. Chaque seconde meurt en un « tic tac » sanglant, et moi je reste, et moi j'attends.

Assis sur un canapé, à moitié recroquevillé à vrai dire, une tasse encore fumante de café dans une main ; dans l'autre, un livre. Mes yeux parcourent les pages, les lignes, les mots, mais ne parviennent pas à s'y accrocher. Je ne vois que des signes, vides de sens, alignés les uns à la suite des autres, dans un ballet sans esthétique. Ma vue commence à se brouiller. Tout devient flou. Je cligne des yeux, une fois, deux fois, plusieurs fois encore. Je n'ai pas l'impression de me sentir très bien...

Je pose mon livre, à l'envers, sur la table, et ma tasse par-dessus. Je ne me sens pas très bien, on dirait. Je m'allonge sur le canapé et fixe le plafond. Tic, tac, toujours ce bruit d'horloge. Et par-derrière, le silence.

Je n'aime pas le silence, je ne l'ai jamais aimé. Le silence, c'est le noir, c'est la nuit. Le silence, c'est trop solennel ; trop souvent on nous impose le silence. Le silence c'est ne pas pouvoir parler. Le silence, ce silence lourd, pesant, triste, après le départ des rires et de la fête. Le silence est la solitude. J'en ai assez de la solitude. Elle me pèse, elle m'étreint, elle m'opresse. Toujours seul. Je suis toujours seul, avec pour seule compagnie ma solitude. Jusqu'à quand ? Depuis quand...

Ce silence, il m'empêche de penser, il m'empêche... De tout, sauf de souffrir. J'étends le bras, ma main tâtonne sur la table basse. Je finis par trouver la télécommande du lecteur de disques, que j'allume sans plus tarder. La musique démarre tout de suite. D'abord l'orchestre, doux, tendre, et puis le violon, mélancolique, triste et magnifique à la fois. Le violon de *La liste de Schindler*.

Si j'aimais cette musique, ce n'était pas seulement parce qu'elle était belle. Pas seulement parce qu'elle était triste et émouvante. Si je l'aimais tant, c'était parce qu'elle me rappelait tous ces souvenirs...

C'était comme dans ce bon vieux temps, cet ancien temps heureux où avec mes amis, nous descendions encore dans les rivières. Mes amis... Ils étaient trois. Deux filles, un garçon, et moi. Je me souviens encore de cette fois – la dernière – où nous nous étions vus, tous les quatre, ensemble. Je les avais invités chez moi, un jour du mois d'août, pendant nos

dernières vacances, aux derniers vrais beaux jours de l'année. D'abord, comme d'habitude, on était allés en forêt, et on avait trouvé un endroit où descendre dans la rivière, pour remonter son cours. C'était tout le temps ainsi ; c'était dans l'ordre des choses, pour nous. On était les quatre amis qui descendaient dans les rivières, depuis toujours nous semblait-il, comme il nous semblait que cela serait pour toujours. Si seulement !

La désillusion arrive toujours trop vite et trop brutalement. C'est ce qui nous est arrivé, malheureusement. Une de nous est partie, puis une deuxième... Rien n'allait plus comme avant. Rien n'est plus allé comme avant par la suite.

Ce jour-là, je m'en souviens encore, une des deux filles, celle que nous surnommions « Mlle Gentille » – parce qu'elle l'était toujours beaucoup et parfois trop en vérité – avait amené ce film, le fameux film *La liste de Schindler*. Nous l'avions regardé tous ensemble ; tous ensemble, collés les uns aux autres, recroquevillés, serrés sur un canapé, nous avions pleuré et nous étions échangés des mouchoirs que nous tirions généreusement d'une boîte en carton. Ensuite, l'autre garçon nous avait sorti son violon pour nous rejouer la musique – magnifique – du film. Et puis l'autre fille – pas celle qui avait apporté le film – s'était mise au piano et nous avait joué la reprise de cette même musique. Tous les quatre, nous partagions ce goût prononcé pour la musique, moi compris. Je n'y excellais pas – je préférais, de loin, sculpter le bois, domaine dans lequel j'étais d'ailleurs bien plus fort – mais je pouvais au moins me targuer d'être pratiquant.

C'était cette musique qu'ils avaient presque tous joués. C'était sur cette musique que nous nous étions quittés. C'est pour cela que, désormais, cette musique me faisait toujours penser à eux. Même maintenant, alors que j'étais seul dans mon appartement, avec pour seul bruit cette mélodie douloureuse qui couvrait le *Tic Tac* de l'horloge. Même maintenant, alors que cette musique passait et repassait, c'était à eux que je repensais.

Aujourd'hui encore, je me demande. Pourquoi ? Pourquoi le bonheur se transforme-t-il ainsi en malheur, explose-t-il en mille morceaux ? Notre pianiste, d'abord, est partie, avec un garçon qui – dès le départ, je le savais, je le disais – n'était pas quelqu'un de bien. Puis ça avait été notre autre fille, dont les parents avaient eu un accident de voiture.

Je ne l'avais pas très bien supporté. Ce départ m'avait fait de la peine, oui, beaucoup de peine, plus à vrai dire que le premier. Je l'aimais bien, en vérité. Même un peu plus que bien. Je l'aimais beaucoup, énormément. Je pleurais à la simple idée de ne pas la voir pendant

quelques heures à peine. J'attendais impatiemment et je captais chaque geste, chaque étincelle, chaque éclat d'elle qu'elle voudrait bien m'accorder. Je pleurais seul, dans le noir, dans le silence. C'était la seule manière que j'avais d'accepter le silence. Me réfugier pour y pleurer. Pour y pleurer Son absence.

Elle ne l'avait jamais su ; nul ne l'avait jamais su. J'avais toujours voulu préserver notre amitié à tous, le cacher. Je ne sais si, aujourd'hui, je le referais. Peut-être ai-je trop voulu nous protéger. Nous étions jeunes, alors, nous aurions dû profiter, nous aurions pu profiter. Les erreurs auraient été vite effacées, oubliées, et tout aurait été réparé. Mais on ne peut pas réparer ce qui n'a pas été fait... Jamais je ne pourrais revenir en arrière, ni la retrouver.

C'est trop tard, maintenant, la jeunesse est passée, les bons moments se sont envolés. Elles sont parties, toutes les deux, et nous sommes restés, nous, deux garçons de la bande de quatre. Mais cela ne marchait pas ainsi. A deux, rien ne marchait plus. Alors les deux étaient devenus un et un, séparés, à jamais.

Et séparé de tous ceux qui avaient toujours le plus compté pour moi, je me sentais seul, vide. Je me sens toujours aussi seul, toujours aussi vide, depuis qu'ils sont tous partis. Désormais, je suis comme mort ; je ne suis plus rien.

La musique tournait et tournait encore, toujours ce thème entêtant, toujours cette mélodie, sombre et belle. J'ouvris un petit tiroir bien caché, sous ma table basse. Mon tiroir à trésors... J'en sortis une photo. Notre photo, celle de ce dernier jour. Nous étions trois dessus. Moi au milieu, les deux filles autour. Nous souriions, comme des imbéciles heureux, aurais-je eu envie de dire. Qu'importe... Nous étions ensemble. Et heureux...

Un portable qui vibre, une musique qui commence à sonner. La *Valse Finale* de *Casse-noisette*. Tchaïkovsky. Elle explose et emplit la pièce comme le ferait un parfum entêtant. Il est l'heure de se lever.

Je désactive le portable qui me sert de réveil, tout en grommelant. La bouche pâteuse, les yeux toujours embués et mi-clos, je me lève, titubant encore un peu. Je vais prendre une douche, me laver les dents, m'habiller pour le travail, petit-déjeuner...

Le portable vivre une nouvelle fois, la musique recommence. *Coda* du deuxième acte du *Lac des cygnes* de Tchaïkovsky. Un début un peu obstiné, et puis tout s'envole, et tout éclate. La musique s'exclame, s'exprime. Il est l'heure de partir au travail.

Je prends mes clés dans l'entrée, referme et verrouille la porte de l'appartement derrière moi, appelle l'ascenseur, descends jusqu'au parking, fais démarrer ma voiture, et m'en vais. Une nouvelle journée commence, pas bien différente des autres, à vrai dire, mais un peu tout de même, puisque rien n'est jamais identique.

Ce sont pourtant toujours ces mêmes gestes, ces mêmes réflexes, maintenant devrais-je dire, qui rythment mon quotidien. C'est comme le même film, qui sans arrêt repasse, en boucle, comme s'il était déjà préenregistré. Un film que bien peu de gens, en vérité, paieraient pour voir. Que ne paierais-je pas, moi, pour ne pas le vivre... Il est triste, monotone, sans aucune action... Qui, en effet, voudrait vivre une pareille vie...

La seule chose qui me permette encore de trouver quelque joie en ce monde est la musique. « Sans la musique, la vie serait une erreur », disait Nietzsche. Moi qui auparavant trouvais ces paroles exagérées, je ne peux désormais que les comprendre, les approuver. J'allume le lecteur de disques de la voiture. Je sais déjà quels disques y sont. Toujours les mêmes, à vrai dire. Tchaïkovsky. Toujours, Tchaïkovsky. J'emplirais ma vie de Tchaïkovsky que je n'aurais plus jamais envie de mourir. Et pourtant...

Quand j'étais jeune, j'étais musicien. Oh, pas un musicien très doué, non, mais un musicien passionné en tout cas. Je jouais du violon, un instrument que j'aimais plus que tout autre au monde. Aujourd'hui, mon violon s'est tu ; j'ai dû l'abandonner pendant mes études, et on me l'a vendu sans me prévenir. Je n'en ai plus jamais joué, depuis. Depuis, tout ce que je peux faire, c'est trouver du réconfort dans la musique, cette si belle musique d'un si grand compositeur.

La route est longue, et je songe. Ai-je réellement fait les bons choix ? Peut-être aurais-je dû faire de ma vie ce que j'aimais : de la musique... Au lieu de mener cette vie morne et absurde. Pourquoi, au juste, ne l'ai-je pas fait ? Je me souviens, maintenant... J'étais en quête de cette sûreté, de cette richesse que tout le monde me conseillait. J'étais bon élève, presque malgré moi, j'avais donc été poussé, orienté. Je m'étais retrouvé à travailler dans une grande ville, pour un métier qui payait bien en argent mais qui en échange donnait bien peu de richesses personnelles, spirituelles...

Certes, je n'aurais pas aimé me retrouver miséreux, à la rue, mais n'y a-t-il pas de juste équilibre ? Et faire ce que l'on aime n'est-il pas plus important que de gagner beaucoup d'argent ? Je n'étais pas aussi raisonnable par le passé.

J'avais l'impression d'être né trop vieux et de vieillir trop jeune. Alors qu'avant, j'étais si plein de ce bon sens, de cette raison que l'on m'enviait tant, j'ai maintenant la fougue et la passion de la jeunesse. Est-ce donc pour cela que j'ai l'impression d'avoir gâché ma vie, d'en avoir fait un non-sens total, un champ de ruines...

Je me rappelle de ce temps ancien, quand j'étais encore heureux... C'était quand j'étais avec mes amis, mes si chers amis... Quatre amis, qui jouaient de la musique, riaient, descendaient dans les rivières. C'étaient eux qui me communiquaient cette joie de vivre que désormais, je n'ai plus.

Avant, avec eux, je riais, je pouvais me détendre, être comme un autre moi-même. Je m'amusais bien, nous nous amusions tous bien, à descendre dans les rivières, patauger les pieds dans l'eau. C'était le bon temps, le temps joyeux. Et puis l'amour a commencé à tout casser, tout fissurer... Ironique, n'est-ce pas ? L'amour d'une d'entre nous, une fille, bien sûr, qui était partie, nous avait abandonnés pour celui qu'elle aimait. La mort avait succédé à l'amour dans la longue liste des fléaux qui nous avaient séparés. La mort des parents de l'autre fille. Et puis ce furent le manque, la distance, le vide... Tout... Lorsque nous n'eurent plus signe de vie des filles, nous les garçons, nous n'arrivâmes pas à rester ensemble, à faire comme si de rien n'était, comme si rien n'avait changé. Tout avait changé, en vérité. On ne peut pas être amis à deux comme on l'était à quatre.

Alors, d'un commun accord, nous nous étions séparés, laissant au hasard le choix de nous faire nous revoir... Ou pas. Oh combien nous avons été sots alors ! Je le regrette encore. Peut-être, après tout, aurions-nous pu, à deux, retrouver les deux autres, et faire en sorte que tout redevienne comme avant. Peut-être, oui... Mais nous ne l'avons pas fait. Et on ne peut pas revenir en arrière.

Je soupirai. Ces pensées n'étaient pas bien gaies... J'ouvris la boîte à gants, du côté passager, et en sortis une photo, que je posai sur le tableau de bord. Précieuse photographie. Elle me rappelait tout ce qui, un temps, me faisait vivre.

Amitié, liberté, nature... Et amitié encore. Surtout l'amitié. Cette photographie, c'était la dernière où on voyait les quatre amis des rivières. Pas vraiment les quatre, en fait, puisque

le quatrième – moi, en l’occurrence – était bien caché derrière l’objectif. Mais qu’importe. Tous ceux qui devaient connaître cette photo savaient que j’étais là, même si mon image n’y était pas.

Je me rappelle de tous les clichés pris ce jour-là, je n’en ai jeté aucun. Je me souviens que c’était notre dernier après-midi passé ensemble, pendant une fin de vacances. Ensuite, la première d’entre nous était partie, vers le mois de septembre ou d’octobre. Nous n’étions pas particulièrement au zénith de notre amitié – plutôt au crépuscule à vrai dire – mais leurs visages étaient rayonnants, et je savais qu’alors le mien l’était aussi. Rayonnant d’un bonheur qui durait, qui durait... Et qui avait fini par s’arrêter. Mais ce n’était pas encore le cas, alors.

Combien ne donnerais-je pas pour pouvoir manipuler le temps, m’en servir à ma guise, et revenir en cet ancien temps, ce temps heureux... Mais toutes les richesses, tous les trésors du monde seraient insuffisants à cette mission. On ne joue pas avec le temps, on ne fait que le subir, tout comme on subit le destin.

Tout comme j’ai l’impression de subir ma vie plus qu’autre chose, en ce moment. Mes amis, où êtes-vous ? Où êtes-vous, tous ? Nous nous étions jurés de ne plus nous quitter et voyez, désormais, où nous en sommes... Nous avons bien échoué, mes amis... Nous avons fait l’irréparable et j’ai bien peur qu’il soit fait à jamais. Alors, que faire ? Nous ne nous retrouverons pas, ainsi semble en vouloir le destin. Cruel, destin.

Je ne vois maintenant qu’une solution, pour moi du moins. Je pars, vers un endroit où je vous attendrai, en ayant la certitude de vous y retrouver. Pardonnez-moi, mes amis, mais c’en est trop pour moi, de vivre sans savoir où aller, de subir au lieu de savourer, de vivre dans ce non-sens absolu. Je pars mes amis, mais là-bas au moins, nous retrouverons-nous...

Il lâcha le volant et laissa libre cours au trajet de sa voiture.

J'avoue

Ce jour-là, ce fut le brans-le-bas de combat, au commissariat.

C'était le quatorze février, et des affiches étaient collées sur tous les murs du poste de police, avec écrit dessus en grand : **WANTED**, et en dessous, un cadre rempli de dessins et motifs rouges et roses, souligné du titre « *L'amour* ». Le commissaire, à l'origine, n'était pas d'accord. « Je ne veux pas de mots en anglais sur mes affiches ! Nous sommes en France, nous parlons français ! » avait-il beuglé à qui voulait l'entendre dans la maison durant des semaines. Mais les policiers n'en avaient fait qu'à leur tête, et avaient imprimé tout de même les affiches, avant qu'il ait pu protester.

Il y avait donc ces affiches partout, sur tous les murs ou presque, lorsqu'*il* arriva au poste de police... *Il...* Qui donc ? Un individu. De sa nature, son identité, ou de quoi que ce soit le concernant, par ailleurs, on ne pouvait pas dire grand-chose.

Il se fit recevoir par un inspecteur, auprès de qui, disait-il, il voulait faire une déposition. Il se fit donc amener dans un petit bureau aux murs d'un espèce de blanc délavé, où étaient également accrochées les fameuses affiches.

L'inspecteur était un petit homme de corpulence moyenne, aux lunettes rectangulaires et au vieil uniforme délavé ; peut-être sa mère utilisait-elle une lessive trop bon marché. Les cheveux du haut de son crâne semblaient, selon une vieille expression assez familière, s'être fait la malle, et tout son être dégageait une impression de vieillesse résignée.

- Nom et prénom ? énonça-t-il d'une voix pâteuse.
- L'amour, répondit l'inconnu, avec le plus de naturel du monde.
- Votre âge ? continua le policier, sans trop sourciller.
- Celui de la vie.

L'inspecteur commençait à douter. Se serait-il donc assoupi ? Il se pinça discrètement la jambe, ce qui eut pour seul effet de le faire grimacer. Non, tout cela paraissait être bien réel...

– Vous ne me connaissez pas, monsieur l'inspecteur ? reprit l'inconnu en riant doucement.

– Si, si, bien sûr, marmonna l'intéressé, tout en pensant « Il est fou ! ». Alors, dites-moi, monsieur l'Amour... Qu'est-ce qui vous amène ici ?

- Je viens me livrer.
- Vous livrer, répéta l’inspecteur, presque cynique.
- Eh oui, l’amour se livre... Oh, cela peut paraître étrange, je le sais, mais...

Il s’interrompit, sourit d’un air malicieux. L’inspecteur cligna des yeux, pour vérifier une fois de plus qu’il ne rêvait pas :

– Je vous écoute, déclara-t-il ensuite, en envoyant un message à l’un de ses collègues, car la situation commençait à devenir vraiment étrange.

– Vous me cherchiez, il me semble, commença l’amour en désignant les affiches placardées au mur. Vous me cherchiez, moi, l’amour, mais qui en vérité ne me cherche, sinon ceux qui m’ont déjà trouvé ? Mais vous, je pense, vous ne me cherchez pas comme les autres... Après tout, vous êtes policiers, n’est-ce pas ?

Il soupira, souriant. Un autre inspecteur était entré discrètement, faisant juste un peu couiner la porte à son passage ; il restait debout dans un coin, pour écouter lui aussi le mystérieux individu.

– Alors oui, messieurs, j’avoue. J’avoue, et je me livre... J’avoue, je suis l’amour. Je suis l’amour, oui, mais qu’est-il, que suis-je en vérité ? Un sentiment, n’est-ce pas, et d’ailleurs sûrement un des plus forts qui soit, qui domine tous les autres. Je suis l’amour, fort, indéfini, mais qu’on reconnaît quand il est là... Quoique, me direz-vous, et vous n’auriez pas tort. Oui, messieurs, ça aussi je l’avoue bien volontiers ; je ne me laisse pas voir toujours sous ma forme la plus pure et la plus claire ; parfois je m’amuse à me masquer, me déguiser un temps... Je viens voilé, oui, souvent, et parfois je repars tout aussitôt... Mais ma foi, mes bons amis, il faut bien s’amuser ! Si les gens dès le début savaient qui je suis, où, pensez-vous, serait le mythe ?

Il rit doucement ; entretemps, d’autres policiers avaient commencé à s’agglutiner dans le bureau de l’inspecteur.

– Oui, je l’avoue. Je suis un enfant joueur ; Cupidon, me nomment certains. Mais soyons clairs, je ne suis jamais mesquin. Lorsque je ne me dévoile pas entièrement, je ne suis que masqué et si certains tout d’abord ne me reconnaissent pas... Peut-être n’en ont-ils tout simplement pas envie !

Il s'interrompit. L'inspecteur en face de lui le regardait en écoutant avec la plus grande attention mais, contrairement à ce qu'il faisait d'habitude, ne notait rien de sa déposition.

– J'avoue, moi, l'amour, parfois je fais mal. Parfois je m'en vais, je pars, et il est vrai que cela est rarement sans conséquences. Oui, je le sais bien, en partant, je dérange, je détruis ; je blesse, souvent, aussi. Mais soyons clairs, ce n'est pas mon départ qui cause le plus de dommages, mais vos réactions, à vous les Hommes. Je m'échappe ; cela arrive, mais ce n'est qu'une des choses toutes naturelles de la vie, qui en soi n'a rien de tragique, et peut paraître anodine si on sait la prendre avec quiétude.

Tous les auditeurs hochèrent la tête avec gravité, visage baissé, l'air tout à fait sérieux.

– Et puis, soyons honnêtes ! Lorsque je pars, c'est qu'au fond je n'étais pas très présent. L'amour entre deux personnes ne s'envole pas si facilement lorsque ses attaches sont solides. L'amour profond, sincère, est possible ; il suffit d'y croire pour pouvoir le rencontrer.

Un jeune policier, de petite taille, qui était coincé entre deux grands gaillards au fond de la pièce, ouvrit la bouche pour prendre la parole, mais l'Amour le coupa d'un geste.

– Eh oui, messieurs, j'avoue, c'est moi, l'amour ; l'amour qui aujourd'hui se livre à vous, et vous dit tout. J'avoue, c'est moi qui vient attendre le cœur des plus jeunes comme des plus vieux, remuer leurs tripes et leurs sentiments les plus profonds, les toucher, les émouvoir, les faire souffrir aussi... Mais n'est-ce pas là le lot de chacun d'entre nous ?

Les auditeurs restaient songeurs, perplexes, mais l'autre ne faisait pas attention à eux :

– Je ne prétends pas être parfait, et ne me sens en rien coupable. Je suis un sentiment ; un sentiment humain donc plein de défauts, mais je n'ai pas à m'en vouloir. Car après tout, n'est-ce pas dans l'imperfection que se trouve toute la beauté de ce monde ? Dans le contraste entre nos malheurs quotidiens et toute la joie qui peut nous être apportée en de fugaces instants ? Quels que soient mes torts, n'ai-je pas aussi la capacité de vous apporter du bonheur, de pimenter votre vie ? J'avoue, oui, volontiers, je ne suis qu'un gamin farceur... Mais au fond, quoique vous en disiez, n'êtes-vous pas bien heureux de m'avoir ?

Il se recula dans sa chaise, un petit sourire aux lèvres. Toutes les personnes en présence ouvrirent la bouche en même temps, comme s'ils voulaient chacun apporter leur propre réponse à cette question qui n'en était une qu'à demi, mais tout d'un coup le miracle se

produisit. Sous les yeux des témoins réunis, amassés là, l'inconnu tout d'un coup s'évapora, comme la fumée mystérieuse d'un rêve lointain.

Tous se regardèrent, éberlués : l'amour leur avait filé entre les doigts.

Réveille-toi, papa

Allongé au sol, étendu sur le plancher, tu ne m'entends pas, j'en suis sûre. Tu ne m'entends pas, pas plus que tu ne me réponds quand je t'appelle.

« Papa, papa ! M'entends-tu, papa ? Papa, je t'en prie, réveille-toi ! Réveille-toi, papa... »

Je te secoue ; ton corps est froid, me semble-t-il, d'habitude, je crois, il ne l'est pas autant. Tu ne fais plus un geste, plus un mouvement. Tu dors, papa, et ton sommeil me semble lourd, si lourd que je ne vois pas comment je pourrais moi-même le porter. Si lourd que je n'ai pas assez de force, avec mes petites mains, pour t'en tirer.

Tu as toujours été plus fort que moi, papa, d'une force que j'admirais. D'un seul bras, tu pouvais me porter, me bloquer, me paralyser. Maman disait que c'était normal, même si c'était injuste ; elle disait que les hommes étaient toujours plus forts que les femmes, que c'était la nature qui avait décidé cela. Et quand je lui demandais pourquoi, papa, sais-tu ce qu'elle me répondait ? Que les femmes avaient reçu la force de l'esprit, et avaient laissé aux hommes celle du corps. La force de l'esprit, disait maman, c'était l'intelligence, ou le courage. Elle disait que j'avais de la chance, parce que j'avais reçu les deux, mais que la vie ne me les avait donnés qu'en échange des nombreuses épreuves que j'avais déjà subies.

Je ne sais pas pour toi, papa, mais moi j'admire beaucoup maman. Je ne peux pas savoir si elle est vraiment courageuse – je n'ai pas trop bien compris ce que c'est le courage – mais je trouve que c'est une femme vraiment très intelligente. Et puis, elle est belle, maman. Elle est tellement belle ; elle sourit tout le temps ! Un jour, je lui ai demandé si ça voulait dire qu'elle était tout le temps heureuse, et elle m'a répondu que c'était juste en apparence. Que comme à tout le monde, il lui arrivait parfois d'être malheureuse, mais que même alors, elle souriait. Parce qu'un sourire peut tout cacher et que parfois, si on masque sa tristesse par un sourire, on peut protéger les gens. Finalement, ça doit être ça, le courage : le pouvoir de protéger les gens.

Dans ce cas-là, ça veut dire que maman est très courageuse, et je veux bien le croire. Intelligente et courageuse... Elle a tellement de qualités, ma maman ! Je comprends pourquoi tu as voulu l'épouser ; c'est une femme tellement bien... Et je suis si fière d'elle ! Mais comme je suis fière de toi aussi, papa, tu sais. Je suis fière de vous deux, les meilleurs parents du monde.

Mais toi, papa, je crois que rien de tout cela, tout ce que je dis, que je pense, ne te touche ; rien ne t'atteint, dans ton sommeil si profond. Oh, papa, je voudrais tant que tu te réveilles, maintenant... C'est une vision étrange que j'ai là sous les yeux... Ton corps, étendu, sur le sol de ma chambre ; ceinture ouverte, yeux fermés, avec cette tâche pourpre sur le tapis, près de ta tête.

C'est vrai qu'elle t'a bien endormi, maman, et si vite ! Je n'ai même pas eu le temps de voir comment elle a fait. Je n'ai rien vu, rien compris. Tu étais là, dans la chambre, j'ai entendu la porte qui s'ouvrait, des cris, un corps qui tombe, et puis plus rien.

Maman est partie, maintenant ; je crois qu'elle s'en veut. Elle s'en veut de t'avoir endormi ainsi, papa... Est-ce vraiment si grave ? Si c'est le cas, alors pourquoi l'a-t-elle fait ?

Si tu veux la vérité, papa, je crois qu'elle n'était pas d'accord pour que tu viennes me voir quand je suis toute seule dans ma chambre. Elle disait que c'était horrible, qu'il ne fallait pas faire ça. Elle disait que je ne devais pas me laisser faire, quand tu venais dans ma chambre, que tu me mettais nue et toi aussi, que tu me faisais toutes ces choses dont tu disais que j'étais encore trop petite pour bien les comprendre. Elle disait que ce n'était pas bien, qu'il ne fallait pas, mais elle avait toujours refusé de me dire pourquoi. Toi, papa, tu me disais que si j'allais en parler à maman, elle serait trop malheureuse ; que c'était notre secret qui nous faisait heureux mais qui, si on le répétait, apporterait le malheur aux autres. Alors je t'ai écouté, papa, et je n'ai rien dit... Mais peut-être aurait-il mieux valu ?

Je crois que c'est peut-être pour ça, en fait, que maman était si furieuse... Si ça se trouve, cela veut dire que c'est à cause de moi... A cause de moi qu'elle s'est fâchée et t'a endormi. Peut-être, après tout, est-ce tout de ma faute...

Ton corps est froid, papa, si froid que j'en ai peur pour toi. Peur qu'il te soit arrivé quelque chose, qui fasse que tu ne puisses plus sortir de ton sommeil... Je t'en supplie ! Je ferai tout ce que tu voudras, mais par pitié... Réveille-toi, papa...

Ce soir, je partirai

La journée est belle, le ciel bleu et le soleil rayonnant. Aucun nuage, ou peut-être là-bas, au loin ; je n'aurai pas le temps de les voir, car ils arriveront demain. Demain, oui, demain, seulement, et demain je ne les verrai pas, car demain je ne serai plus là.

Demain, je ne serai plus là, non, mais cela, sûrement le sais-tu déjà... Car ce soir sera mon soir. Car ce soir, je partirai.

Je partirai, oui, mais en attendant, je n'y songe pas. Je ne songe qu'à profiter de cette belle, cette douce journée qui s'offre à nous. Elle est radieuse, ne trouves-tu pas ? Une vraie belle journée d'été, comme l'été que je traverse, l'été de ma vie, cette période dorée au zénith de l'existence. J'ai dépassé mon printemps, et son bonheur ténu, et mon automne n'est pas encore arrivé ; je n'ai pas encore goûté la mélancolie des feuilles mortes. L'été, oui, la belle saison ; midi et son grand soleil. Profite, oui, profite, me dit une petite voix intérieure. Profite, car une fois le soleil couché, jamais plus tu ne le reverras.

Je ferme les yeux, et profite, et m'imprègne. La chaleur, le vent frais, les bruissements de la nature tout autour. Cette ambiance pleine de calme et de douceur qui nous enveloppe. Je ferme les yeux ; tu es là, je le sais, là, comme tu le seras toujours pour moi.

Et je souris. Tu appuies ta tête sur mon épaule, et je souris. Ce petit poids, qui repose sur moi, cette confiance que tu m'accordes ; tout cela me fait sourire.

J'ai peine à croire, vois-tu, peine à comprendre, à me rendre compte, que demain, pour moi, ne sera pas. Peine à comprendre que ce soir est mon départ... Mais c'est le destin, n'est-ce pas, notre destin de partir tous un jour, et tu le sais, n'est-ce pas ? C'est ce qui nous arrive un jour à tous, c'est ainsi la vie... Alors pourquoi es-tu ainsi ?

Tu savais bien, toi, qu'un jour, je partirais, et que nous partons tous ; c'est le destin, tu le sais... Alors pourquoi cette ride inquiète sur ton front ? Pourquoi cette lueur d'angoisse dans ton regard ? Ne veux donc tu pas me dire pourquoi ? Pourquoi ce voile de tristesse, et ces perles au coin de tes yeux... Ne me dis pas, non... Non, pleures-tu ?

C'est impossible ; tu ne pleures pas, n'est-ce pas ? Tu n'es pas triste, au moins, dis-moins ? A quoi bon ? Ce soir, oui, je partirai ; oui, ce soir, je te quitte, mais après tout, quoi de grave à cela ? Qu'y a-t-il en cela pour te rendre triste ? Tu l'as toujours su, toujours accepté, c'est le contrat, signé déjà depuis le début, alors pourquoi aujourd'hui parais-tu si triste ? Tu

as peur, n'est-ce pas ? Tu as peur, je le sens ; peur de demain, mon départ, mon absence... Ne crains rien. Tu survivras, je le sais. Tu as la force, le courage... Tu as tout ce qu'il faut pour aller de l'avant.

Ne sois pas triste ! Moi-même, je ne le suis pas, alors pourquoi le serais-tu ? Ne sois pas triste, te dis-je, il n'y a pas de raison ! La vie est faite ainsi, d'arrivées et de départs... Chaque personne a son soir. Celui-ci n'est que le mien ; j'ai fait mon temps.

Je ne peux même pas prétendre être malheureux que tout cela soit fini. J'estime que j'ai maintenant goûté la bonne dose de la vie. Assez pour en avoir essayé tous les délices, et pas tout de même au point d'en être dégoûté... Ainsi se doivent d'être les choses !

Mais pour le moment, nous sommes toujours là, tous deux. Ensemble, assis, étendus ; ensemble, et heureux. Déjà vers l'horizon, le soleil décline ; un doux parfum de nuit se fait sentir dans l'air. Bientôt, bientôt, me murmure le vent ; bientôt, semblent bruissier les feuilles. Bientôt, c'est la fin, c'est mon départ. Car ce soir, je partirai.

Et le soir arrive. Ce soir, c'est mon soir. Vite, vite, laisse-moi profiter une dernière fois. Je respire une dernière fois ; une dernière fois je t'embrasse... Et maintenant, fuis ! Fuis, pars loin de moi. Pars, donc, te dis-je, le visage de la mort n'est pas beau à voir. Il est temps, maintenant, adieu.

Ainsi, cela est mieux. Je suis seul désormais. Seul, assis, sans rien ni personne, au milieu de nulle part. Et au loin à l'horizon, lentement, le soleil se couche...

Ce soir, je partirai.

Je suis seule

Je suis seule, dans la ruelle mal éclairée. Je suis seule, comme seule au monde, dans ce sombre univers où j'aimerais tant que quelqu'un me rejoigne. Je suis seule, mais je n'attends personne. Et pourtant je voudrais avoir quelqu'un avec moi, quelqu'un qui me rassure, quelqu'un qui apaise mes peurs. Je suis seule, et sûrement pour longtemps encore. Il n'y a personne ici. Pas la moindre trace de vie. Même les rats, qui à l'accoutumée vadrouillent dans ces endroits malfamés, semblent désertier, éternels absents. Pourquoi ? Comment cela se fait-il ? Pas le moindre soufflement de vent pour faire bruisser les feuilles des arbres, pas le moindre pépiement d'oiseau pour égayer ce jour.

Mais je suis idiote. Il n'y a aucun oiseau pour gazouiller, il n'y a pas d'arbre pour s'agiter. Pas non plus d'occupant dans les deux murailles de maisons qui forment une ligne vers l'horizon. C'est une ligne droite, sans aucun virage pour me faire voir autre chose, sans aucun espoir de tournant pour m'échapper de ce sordide univers. Je me retourne, espérant avoir derrière moi autre chose, quelque chose de salvateur, une autre direction à prendre, un nouveau départ à prendre. Une espèce de vie humaine, n'importe laquelle, un végétal même suffirait à rompre cette solitude. Mais non, je ne vois rien. Tout est vide autour de moi, je ne suis entourée de rien. Il n'y a pas de chose vivante. Il n'y a qu'un environnement morne, un environnement mort. Je ne vois rien, pas la moindre chose, juste l'infini. De chaque côté, à droite, à gauche, ces remparts gris, murailles m'empêchant de voir autre chose que, de part et d'autre, devant et derrière moi, l'horizon éternel.

Je suis seule, et je ne sais pas quoi faire de cette solitude. Elle m'encombre, elle me gêne, me dérange, sentiment désagréable, nauséabond. Elle s'empare de moi toute entière, me prenant par surprise et dévorant peu à peu chaque partie de moi. Désormais, je suis toute à elle. Je suis seule, abandonnée de tous, dans cet endroit méconnu, dans cet endroit qui ne semble aboutir nulle part et ne venir de nulle part. Je suis prise au piège, ici ! Je n'ai aucun moyen de m'échapper de cet endroit immense et angoissant. D'où pourrait venir mon salut ? Je me demande si je pourrais escalader ces bâtiments...

Je les observe un instant, puis plus longtemps, et au fur et à mesure que je lève la tête pour en apercevoir le sommet, ils me semblent croître indéfiniment. Je regarde plus haut, sans espoir, et ils s'étendent encore, sans limite à la démesure. Non, ils sont bien trop hauts pour être escaladés...

Mais comment me suis-je retrouvée là ? Comment ai-je bien pu faire pour me retrouver en ces lieux singuliers ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je me sens vide, aussi vide que l'environnement dans lequel je me trouve. Je cherche qui je pourrais appeler. Je ne sais pas. Qui me viendrait en aide ? Qui accepterait de venir pour rompre ma solitude, pour faire tomber ces murs, pour faire apparaître les tournants de cette rue ? Je n'en sais rien. Je n'ai personne qui me rejoindrait, je crois... Alors c'est bien cela. Je suis seule, et je le resterai ! Il ne me reste plus qu'à essayer d'avancer, tant bien que mal. Alors je me mets à marcher, vers l'horizon toujours plus lointain, toujours plus inaccessible, entre ces deux rangées de maisons grises. Et au fur et à mesure que j'avance, je me sens de plus en plus vide, et tout autour de moi est aussi plus vide ; il y a de moins en moins de choses ; ne reste qu'une chose... Le néant, juste le néant.

Sous mes pieds, une infinie étendue de gris. Sur les côtés, des murs gris sans porte ni fenêtres... Au-dessus de moi, le ciel qui me semble lourd. Il fait encore jour, mais le soleil ne luit pas, ne m'éclaire pas de sa lumière radieuse. Comment alors puis-je savoir qu'il fait jour ? Il y a encore une lumière, mais filtrée par d'épais nuages gris à la consistance laiteuse. La nuit n'est pas encore au rendez-vous, mais alors pourquoi ai-je l'impression qu'elle sera mille fois plus lumineuse que le jour ? C'est un ciel pareil à celui des ciels d'orages qui se tient au-dessus de moi, pesant, au point que je peux presque le sentir effleurer mon dos, sans toutefois provoquer le moindre mouvement d'air au-dessus de moi. Au fur et à mesure, je le sens de plus en plus sur moi, pesant, lourd, charge et fardeau. Mais toujours pas de mouvement ; le ciel qui pèse sur mes épaules est mort. C'est vraiment affreux comme sentiment : vide total, vide douloureux pourtant. Je marche sans raison, sans but dans ce néant absolu, sans destination, déboussolée, dépaysée dans cet environnement qui m'est totalement inconnu. D'ailleurs, comment se fait-il que je sois là ? Je n'en sais toujours rien, je n'ai pas trouvé la réponse. Et pourtant, j'y suis bien !

Je marche, encore et encore, et au bout d'un moment, la nuit s'abat sur moi, brusquement, sans crier gare. Il n'y a même pas eu avant ce crépuscule que j'aspire tant à admirer d'ordinaire... La nuit est tombée sans prévenir, sans prendre la peine de laisser les choses se faire comme elles le devraient. Et voilà qu'elle est là, encore plus lourd fardeau que le jour. Je croyais pourtant qu'elle allait être meilleure. Mais non. C'est une nuit sans lune et sans étoile, une nuit infinie, comme une étendue de noir au-dessus de moi, angoissante. Et pourtant, j'y vois encore, je peux encore distinguer ce gris affreusement monotone sur lequel je marche. La seule différence que j'ai remarquée avec le jour est la couleur du ciel, qui a viré

du gris au noir. Mais ma vue est restée excellente... Serais-je devenue nyctalope ? Cela m'étonnerait fort !

Mes pensées tout d'un coup s'emmêlent de nouveau. Je ne sais plus qui je suis, je ne sais plus où je suis, je ne sais plus comment je suis... Qui suis-je ? Que suis-je ? Suis-je vraiment une femme, comme je le supposais jusque-là ? Peut-être ne suis-je qu'un fantôme, sans corps humain. Je marche en regardant le sol, mais je ne distingue plus mes pieds. Je vois toujours l'horizon au loin qui s'étend, noir comme la nuit qui descend pour se rallier à ce sol gris sur lequel je marche. Si je ne veux pas regarder ce gris qui me donne envie de me tuer, il me faut absolument regarder cela. Ce sont des œillères endiablées, ensorcelées pour me forcer à ne voir que ce noir angoissant, ou ce gris à vous rendre fou.

Cela fait maintenant bien longtemps que je marche ; l'horizon ne s'est pas arrêté de reculer, le sol n'a pas arrêté d'être gris, la rue n'a pas eu de tournant, les maisons ne sont pas descendues, et les nuits noires ont continué de succéder aux jours gris. Je n'en peux plus. J'en ai assez, je ne veux plus marcher à tout jamais. Je veux mourir. Je veux arrêter de vivre cet enfer affreux. Mais je ne peux pas. Il n'y a aucun promontoire d'où sauter. Il n'y a aucun plafond pour me pendre. Il n'y a aucun couteau pour me l'enfoncer dans la peau. Il n'y a rien. Rien que deux murs gris un sol et un ciel. Et au milieu de tout cela, je suis seule. Je suis tellement seule que même la mort ne peut plus m'atteindre. Cette mort que j'ai tant redoutée, je donnerais maintenant tout pour l'avoir à mes côtés. Je ne peux pas continuer ainsi ! Assez ! C'est assez ! Je veux retrouver... Je veux revivre ! Je veux...

Je me réveille, en sueur, après ce rêve, et toute chamboulée. Ce n'était qu'un cauchemar... Oui, mais quel horrible cauchemar ! Je m'assieds sur mon lit, et je tends l'oreille. Dans ma chambre, dans la grande maison toute entière, pas un bruit. Je suis seule...

La fugue

Il était parti. Après de longues heures, de longs jours, de longs, d'interminables mois de réflexion ; après mille doutes et mille questionnements, après des millions d'hypothèses et d'hésitations, après tout cela, enfin, il avait pris sa décision, pour de bon. Il avait pris sa décision et, pour la première fois de sa vie, il avait agi ; il était parti. Il était parti, par un beau matin de mai, par un matin printanier, empli de douceur et de poésie ; ce matin-là, il s'en était allé, il était parti, sur la route. Il était parti, avait fugué si l'on préfère. Il avait fait une fugue, oui, et pas celle des musiciens, non, une vraie fugue faite en cachette, avec du danger et de l'inconnu à la clef.

C'était un beau matin tout ensoleillé et tout joyeux ; quand il était sorti de sa maison, peu après l'aurore, les arbres semblaient encore s'éveiller à la fraîcheur matinale que réchauffait déjà le soleil nouvellement levé, et ramener avec eux à la vie le monde entier. Les jeunes oisillons pépiaient déjà, d'un gazouillement léger ; la brise délicate soufflait sur la ville, remuant les feuilles et les branches fines, et tout encore était à moitié ensommeillé. C'était un matin magnifique, oui, en vérité, plein de lumière et de vie, un matin comme on n'en avait pas vu d'aussi beau depuis longtemps ; et par ce matin-là, il s'en était allé.

D'abord, il avait traversé prairies et champs, s'éloignant autant que possible des hommes, de la civilisation comme on disait – comme si c'était la même chose –, pour ne pas trop vite être repéré – il était si facile de se faire rattraper et ramener aussi vite à la maison –, et puis, bien vite, il était arrivé sur la route. Ce n'était qu'à ce moment-là, au moment où il commença à marcher à travers sur la grande route, qu'il se rendit compte pleinement de son geste et de tout ce qui allait arriver ensuite : il avait fugué. Il était parti, avait quitté le « domicile familial » pour s'aventurer, seul, dans ce qu'on appelait le monde, et qu'il n'avait jamais vu, auparavant de cette manière ; dans ce vaste endroit qu'il n'avait jamais encore découvert, et qui pourtant semblait lui offrir tant de possibilités. Il ne se sentait même pas coupable, non, pas une once de remords ou de culpabilité ; il se sentait plutôt... Comme libéré. Libéré, délivré du poids de la vie réglementée, mesurée, calculée, qu'on lui imposait ; libéré de cette réalité trop oppressante dans laquelle il vivait depuis trop longtemps maintenant.

Sur la route, tout en marchant, en avançant vers l'inconnu, il pouvait réfléchir à tout cela, se plonger dans une méditation tranquille, renfermé sur lui-même. Il pensait, songeait,

tout en avançant, tandis que les voitures à côté de lui fonçaient à toute allure, indifférentes à tout ce qui était en dehors de leur chemin.

La route était un bon endroit, un endroit qu'il aimait, et qui lui convenait parfaitement, tout grand rêveur qu'il était. Il aspirait à sa liberté, revendiquait haut et fort son droit à l'utopie, et chacun de ses pas semblait l'amener un peu plus vers cette destination qui n'existait pas, vers ce but atteignable qu'il recherchait pourtant sans se décourager.

Il était seul, sur la route, à marcher, seul piéton assez hardi pour tenir tête aux véhicules vrombissants ; seul fou dans cette masse de personnes tout à fait sensées... Si ce n'était l'inverse, après tout. Qui était vraiment fou, dans cette histoire ? Lui, l'évadé, celui qui venait de faire une fugue, ou eux, tous les autres, tous ceux qui se suivaient sans réfléchir ? Parfois, quelques rares voitures ralentissaient en arrivant près de lui ; les gens baissaient leurs vitres et lui proposaient de l'amener, de le déposer quelque part, d'appeler quelqu'un pour lui, lui demandaient s'il avait besoin d'aide, de quelque chose... Il les envoyait tous paître, plus ou moins gentiment – selon son humeur de l'instant. Il n'avait besoin de rien. Il n'était pas venu sur cette route pour faire du stop, enfin ! Et puis d'ailleurs, on ne sait jamais sur qui on tombe, dans ce genre de situations... Il ne comptait aller nulle part. Et quand bien même il aurait eu un endroit où aller, il n'aurait eu besoin de personne pour le conduire. Il était bien jeune, encore, possédait ses deux jambes – et les pieds qui vont avec –, en parfait état de marche ; un corps agile et vigoureux... Et puis surtout, il y avait le courage, le courage et surtout une volonté d'airain... Avec tout cela, s'il le voulait – et oui, en effet, il le voulait – il aurait pu aller jusqu'au bout du monde... Il pouvait, même, y aller, puisqu'au fond, c'était cela, sa véritable destination.

Au bout du monde, là-bas, en ces contrées lointaines et pour lui encore inconnues, il en était sûr, les gens le soutiendraient, les gens le comprendraient. Au bout du monde, il en trouverait d'autres comme lui, par milliers, par millions ; d'autres épris de liberté, quand bien-même ils en seraient tous devenus fous, ces autres ; qu'importe, après tout, qu'un pays ne soit habité que de fous, si la folie qui les emplit est partagée par tous ? Qu'importe la folie, si nous la vivons bien ?

Le bout du monde, oui vraiment, c'était cela, c'était là-bas, son rêve, son but, sa destination idéale ; là-bas le lieu de tous ses espoirs. C'était à cela qu'il aspirait, à cet endroit qu'il voulait aller, et nulle part ailleurs... Et c'était dans cette intention qu'il était parti et qu'il se retrouvait désormais sur la route.

La route... Ah, ce qu'elle représentait la route, pour lui ! Peu de gens, en réalité, auraient pu le comprendre... Sur la route, il y avait sa vie, toute sa vie. Il y avait devant lui ses espoirs ; et ses craintes aussi s'y trouvaient, mais elles étaient derrière, là où il ne regardait pas. Sur la route, il y avait ses joies, ses peines, ses succès, ses déceptions... Oui vraiment, sur la route, il y avait toute sa vie. Sa vie *était* cette route, et la route était le chemin qui le mènerait au bonheur, qui l'amènerait ailleurs... Le chemin qui l'ouvrirait au monde.

Pour la majorité des gens, la route n'était qu'une voie, sans importance ; une chose, vague et futile. Une ligne de bitume, que l'on emprunte seulement pour pouvoir aller d'un endroit à un autre avec sa voiture. Quelque chose d'anodin, de quotidien, à laquelle on ne prête même plus attention. Tandis que pour lui... Pour lui, être sur la route était tellement différent ! Pour lui, c'était la vie, la liberté, l'orgie, le bonheur intégral. Pour lui, qui n'était presque jamais sorti de chez lui tout seul, qui avait toujours été élevé dans le petit cocon familial, qui n'avait vécu qu'avec ses parents, être sur la route, ici, loin de chez lui, c'était le danger et l'inconnu ; les premiers battements d'aile du jeune oisillon qui doucement s'échappe du nid. Prendre la route et partir loin... Il y avait pensé, souvent, en avait rêvé, beaucoup, depuis tellement de temps... Et ce jour-là, il l'avait fait.

Les voitures, autour de lui, fonçaient à toute allure, à une vitesse grisante, enivrante, que même lui ressentait. Elles couraient, volaient, le frôlant, lui donnant un peu de cette griserie délicieuse. Il était libre ! Il était lui ! Enfin, il se sentait exister...

Il marchait depuis longtemps, déjà ; il ne savait pas combien, mais un bon bout de temps déjà, assez pour qu'il se soit déjà bien éloigné de chez lui, en tout cas. Il marchait depuis longtemps, lorsqu'une voiture passa près de lui, et ralentit, et s'arrêta. La vitre du côté passager descendit, et ce fut la fin du rêve.

Il voulait fuir, mais cela n'aurait servi à rien ; ils l'auraient rattrapé. Il soupira tristement... Ils l'avaient retrouvé. Ils le prirent, tout en douceur, sans un mot, et le firent monter dans la voiture ; calmement, ils l'enlevèrent à la route, ils l'enlevèrent à la vie, tout en lui faisant mille et mille discours pour le ramener à la raison que, disaient-ils, il avait perdue. Et puis la voiture repartit sur la route, mais la route n'était plus la même.

Désormais, la route était le chemin qui le ramenait à la réalité, et non celui qui l'en éloignait ; le chemin de tristesse et de calvaire. La route ne portait plus que la voiture qui

l'avait enlevé, qui l'avait arraché au rêve ; cette route-là n'était plus la vie, elle était le chemin qui l'amenait à sa peine.

Ils conduisirent, tant et plus, pour finalement revenir à la ville, revenir auprès des hommes, et le ramener dans sa maison... Dans sa prison.

Il suffit d'y croire

Il cheminait en silence, à travers les ruelles désertes et glacées de la ville. Tête basse, à moitié enfoncée dans son manteau... Il paraissait presque malade, à le voir ainsi marcher de loin dans l'ombre.

Il portait sous son bras un journal, celui du jour probablement, où devaient s'étaler sur des pages et des pages les faits divers les plus atroces comme les articles les plus inintéressants et dépourvus d'inspiration.

Tout en marchant ainsi, il poussa un petit soupir. « Mais qu'est-ce que je fais là ? ». Il se l'était souvent posée, cette question, depuis qu'il était arrivé ici. Au début, jeune diplômé plein d'optimisme, il se retrouvait maintenant avec quelques années de plus, qui avaient apporté leur lot de déceptions et de douleurs, et avaient enlevé de ses yeux le doux voile des illusions.

Lui qui rêvait d'être couturier, de créer avec les grands, de donner son avis et de juger de son œil impartial, se retrouvait maintenant dans la même petite mansarde à bas loyer qu'à ses débuts, contraint de travailler dans une boutique de prêt-à-porter bon marché où sa seule tâche était de rassurer de bonnes femmes, en leur disant que le vêtement leur seyait à ravir ; sa seule occupation de trouver le compliment le moins hypocrite et le plus flatteur à la fois...

Il n'avait jamais été doué pour parler. Il n'avait d'ailleurs jamais aimé cela. Enfin, lorsqu'il le fallait, il en était bien sûr capable, mais... Il soupira de nouveau.

Il regarda soudain autour de lui, mu comme par une sorte d'instinct, et, étonné, ne reconnut pas sa route. Lui qui pourtant faisait la même tous les soirs ; voilà qui était bien étrange. Il tourna plusieurs fois sur lui-même, ne parvint pas à reconnaître les lieux... Comment cela se pouvait-il ?

Il avisa un homme, un peu plus loin, adossé à un lampadaire, et décida d'aller lui demander quelques informations. Cet homme paraissait s'être déguisé ; il était recouvert d'un grand tissu noir, sombre, sorte de cape de nuit mystérieuse qui l'enveloppait de ses secrets. Il s'avança auprès de lui, toussa un peu et, – il ne savait pourquoi – la voix un peu rauque et avec une boule d'angoisse dans le ventre, demanda :

– Pardonnez-moi, mon bon monsieur, pourriez-vous me dire où nous sommes ?

L'homme se retourna et brandit une lanterne juste sous son nez, qui éclaira de plein fouet son visage. La brutalité de ce geste fut telle que notre jeune héros faillit s'enfuir en courant de peur, mais bien heureusement, il ne le fit pas.

L'homme mystérieux semblait hors des âges et du temps, ni vieux ni jeune, ni beau ni laid ; c'était à peine si on pouvait deviner s'il était homme ou femme et à y bien observer, on se rendait compte qu'il n'était ni l'un ni l'autre. Il sourit, et répondit :

- Non, je ne le peux pas, et après tout... Peu importe !
- A vrai dire, pour moi, non, rétorqua notre jeune protagoniste, mis en confiance par un sentiment qu'il n'aurait su expliquer. Voyez-vous, je me suis perdu et...
- Si vous vous êtes perdu, répliqua l'étranger... C'est dans la tête !

En voilà bien un qui sait de quoi il parle, pensa l'autre.

- Oh, je ne suis pas fou, si c'est ce que vous pensez ! Si vous voulez mon avis, c'est peut-être vous qui l'êtes, enchaîna l'apparition après que l'autre a sursauté et effectué un mouvement de recul.

- Qu'est-ce qui vous... Fait dire ça ? bégaya-t-il, inquiet.
- C'est bien simple... Je suis magicien... Mais chut ! Il ne faut pas le dire...
- Pourquoi ne le faudrait-il pas ?
- Parce que, vous savez. Il y a des choses, comme ça. On ne les explique pas.

De plus en plus étrange, pensa l'égaré, qui n'était maintenant plus inquiet mais seulement intrigué.

- Oh, vous savez ! Rien n'est pourtant si étrange ! Il suffit de l'admettre... Mais allons, j'allais oublier le principal... Savais-vous pourquoi je suis là ?

- Comment le saurais-je ? Je ne sais ni qui vous êtes ni où nous sommes...
- Ma foi, admit l'étrange personnage, c'est bien vrai. Quoi qu'il en soit, c'est le destin, la providence, la chance, le hasard... Appelez tout cela comme vous voulez. C'est *Lui*, ou *Elle*, ou en tout cas cette chose suprême qui m'envoie ici... Dans quel but, vous demandez-vous, reprit-il après avoir regardé attentivement le visage de son interlocuteur.

Celui-ci acquiesça.

- Eh bien, voyez-vous, pour exaucer un de vos souhaits.

- Tiens donc, raila l'autre, il ne manquait plus que ça...
- Vous ne me croyez pas, pas vrai ? Allons droit au but. Citez-moi votre plus cher souhait.

Le promeneur se fit songeur ; bien sûr, comme tout le monde, il avait des souhaits, mais il n'avait jamais réfléchi à vrai dire à son *plus cher* souhait. Il haussa les épaules, et voulut passer son chemin, mais l'autre le retint.

- Dites-moi un de vos souhaits.

Et l'autre, sans trop réfléchir, souffla simplement :

- L'amitié...

L'inconnu sourit, lui toucha l'épaule avec délicatesse et sembla s'évaporer comme un nuage de fumée.

L'homme au journal regarda autour de lui, étonné, et se dit qu'il avait dû faire un mauvais rêve. Le lendemain, au travail, il aperçut une jeune collègue, qu'il avait toujours trouvée fort joviale et décida, ne sachant trop pourquoi, de lui parler. « Allons, se disait-il, si cet étrange bonhomme avait raison, eh bien... »

Il l'aborda donc, sous un prétexte somme toute fort banal. Elle lui répondit avec politesse, toute souriante. Ce rituel se renouvela, de jour en jour, de telle sorte qu'ils finirent par se rapprocher et en vinrent à aborder des sujets moins banaux et beaucoup plus intéressants... C'était donc ça, pensa un jour le jeune homme, l'amitié ! Ce sentiment agréable et paisible qui grandit en vous, ce plaisir indicible mais bien réel d'être avec une personne, de pouvoir parler avec elle de tout et n'importe quoi... Ce sentiment si simple, mais si réconfortant...

Il souriait, sans vraiment savoir pourquoi. L'amitié, cette perle rare et précieuse, qu'il cherchait depuis le début de l'année sans réellement la trouver, sous sa forme réelle, et pure... Voilà qu'il l'avait, maintenant !

Ce fut ce jour-même qu'il recroisa le vieil homme étrange, qu'il n'avait pourtant pas revu depuis. Cette fois-ci il vint directement vers lui et le regarda droit dans les yeux :

- C'est vous ?
- Moi quoi ? répondit le vieillard, tout naturellement.

- Vous qui avez accompli ce miracle ? Vous qui m’avez donné l’amitié !

Le vieillard sourit malicieusement.

- Comment avez-vous fait ?
- Oh, c’est bien simple, je vous ai donné la foi.
- Et la foi m’a apporté l’amitié ?
- C’est comme pour tout, vous savez, répondit calmement le vieillard. Il suffit d’y croire.

Et il s’évanouit de nouveau dans la nuit.

Table des matières

L'odeur des petits lardons et des oignons grillés	p.1
Jour, nuit.	P.4
Neige	p.7
Un soir si spécial	p.10
Μηδέν ἄγαν	p.13
Je t'attendais	p.18
Cette nuit-là	p.22
Un beau voyage	p.30
Dans l'honneur et pour la France	p.33
Le bon vieux temps	p.37
Le vent qui annonce le départ	p.43
C'est la guerre	p.45
Il était devenu un ange	p.57
Les raboteurs de parquet	p.59
La seule façon d'être heureux	p.64
Qu'ils se souviennent	p.67
Mon papa a dit	p.72
Pardonne-moi	p.76
Vous souvenez-vous ?	p.79
Le temps où l'on descendait dans les rivières	p.82
J'avoue	p.95
Réveille-toi, papa	p.99
Ce soir, je partirai	p.101
Je suis seule	p.103
La fugue	p.106
Il suffit d'y croire	p.110